

La Revue 15c Populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 18, No 1

Janvier 1925



LES ROMANS DE

La Revue Populaire

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL
ILLUSTRE

- Sont maintenant les plus beaux que vous puissiez lire dans n'importe quel journal ou magazine du Canada français.
- Et ces magnifiques romans, nous vous donnons l'occasion de les lire GRATUITEMENT, puisqu'en plus vous avez 100 pages de lecture sur tous les sujets imaginables.
- Ces délicieux romans d'amour que vous pouvez lire chaque mois dans notre revue sont pour tout le monde, jeunes et vieux. Les jeunes y vivent leurs amours présentes; les vieux y retrouvent leurs amours passées.

L'EXEMPLAIRE :

 15 SOUS

L'ABONNEMENT : \$1.50 PAR ANNEE



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extraordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

POURQUOI

Maintenant on Réclame Partout

La Revue Populaire

- 1 — Pour son prix modique, à la portée de toutes les bourses.
- 2 — Pour l'abondance et la diversité de sa matière à lire; 130 pages.
- 3 — Pour son ROMAN complet dans chaque numéro. Roman d'amour choisi spécialement pour vous, parmi les meilleurs de la littérature française.
- 4 — Pour ses articles nombreux sur tous les sujets imaginables: Nouvelles sentimentales et sensationnelles; histoire ancienne; curiosités et inventions; chronique féminine; chronique des livres et critique littéraire; histoire naturelle et pages canadiennes; amusements et jeux de société.
- 5 — Pour ses nombreuses illustrations.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX LE PREMIER JOUR DU MOIS

15 SOUS

ABONNEMENT:

Canada et
Etats-Unis:
Un An . . \$1.50
Six Mois . . 75c

Montréal et ban-
lieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 18, No 1

Montréal, janvier 1925

La REVUE PO-
PULAIRE est ex-
pédiée par la pos-
te entre le 1er et
le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE
& CIE,
Edits.-Prop.,
131, rue Cadieux,
Montréal.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garan-
tissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LE TEMPS DES FETES

Au bon lecteur et à la charmante lectrice, "La Revue Populaire" offre ses vœux les plus divers et les plus sincères. On est toujours généreux, d'ailleurs, dans l'expression de ses vœux; c'est là une chose qui ne coûte pas cher, n'engage à rien et n'a jamais porté malheur à personne. Il ne faut voir dans les souhaits qu'un échange de politesse entre gens bien élevés et qui se veulent du bien. Ainsi de nous, vis-à-vis de nos lecteurs. Avec cette différence toutefois que si nous promettons de la joie à tous ceux et celles qui nous lisent, c'est avec la conviction de pouvoir leur en donner.

Les romans et les nouvelles de toute sorte que nous offrons chaque mois à notre clientèle seront encore meilleurs, cette année. Ceux qui nous lisent assidûment savent que nous ne trompons jamais la confiance qu'on veut bien mettre en nous et ceux qui, cu-

rieux de bonne lecture, font un certain mois l'essai de notre revue, l'adoptent aussitôt. Nous nous intéressons à notre clientèle et n'avons qu'une ambition: instruire et amuser.

Une bonne et heureuse année, selon la chère vieille formule usitée par nos pères, doit débiter gaiement. Il convient que le temps des fêtes se passe dans l'allégresse. A suivre les antiques traditions, on ne s'embête pas. Pour peu qu'on s'en éloigne, on se rapproche de la manière dont nos concitoyens anglais célèbrent le jour de l'an: dans l'ennui le plus profond.

Observons, au sein de nos foyers, les vieilles et charmantes coutumes que nos pères, qui savaient s'amuser, nous ont transmises. A Noël, l'arbre, la messe de minuit et le réveillon; au Jour de l'An, les cadeaux et les vœux, au sortir de l'église, ainsi que le grand dîner de famille.

Jules JOLICOEUR.





Bonne jusqu'à la dernière bouchée

Si vous voulez savoir combien exquise et savoureuse peut être une tarte au citron, à l'orange ou à l'ananas, et combien leur préparation est facile et peu compliquée, vous n'avez qu'à commander aujourd'hui une boîte de

GARNITURE DE TARTES

"Meadow-Sweet"



"Meadow-Sweet"

GARNITURE DE TARTES

(PIE FILLING)

Citron — Orange — Ananas

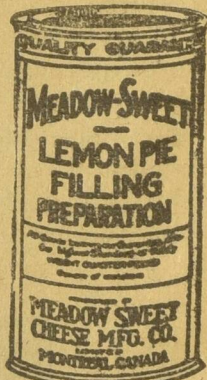
Inestimable pour garnir tartes, gâteaux, pâtisseries, etc.



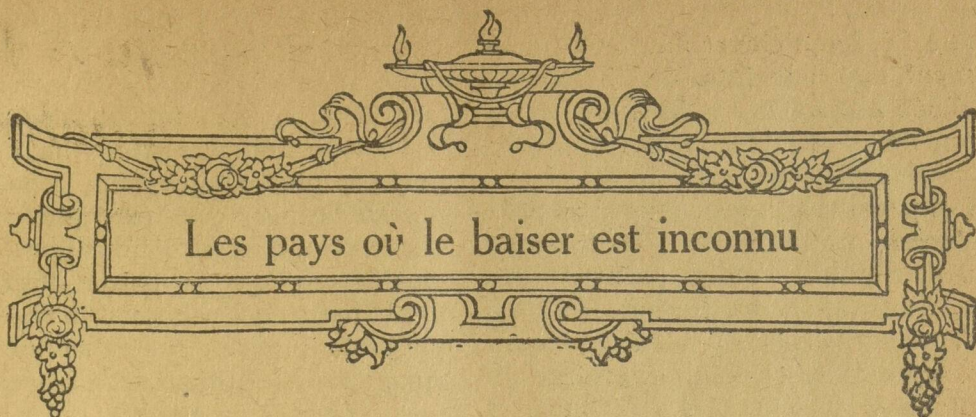
Une boîte de 15 cents donne assez de garniture pour 4 tartes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERIS

Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montréal, Qué.



Le produit original et authentique



La coutume du baiser n'est pas commune à tous les pays. Au Japon, en Finlande, au Madagascar, en Polynésie, dans la plupart des peuplades d'Afrique, en Patagonie et au Groenland, le baiser est chose inconnue. On le considère comme une marque d'affection indécente, malpropre, disgracieuse et excessivement dangereuse pour la santé, le baiser étant un propagateur de microbes. Baiser quelqu'un sur la bouche, c'est manquer aux bienséances, à la réserve, à la pudeur. La plus grossière insulte qu'un mari pourrait faire à sa femme serait de l'embrasser.

Deux personnes, se retrouvant après une longue absence, se prosternent jusqu'à terre, l'une vis-à-vis l'autre, et touchent le sol de leur front. Si ce sont deux personnes du sexe différent, elles se donneront de petites tapes dans le dos, en guise d'étreinte amoureuse.

C'est au Japon cependant que le baiser est encore le plus en horreur. Là, il est expressément interdit, presque inconnu même. On a pour le baiser une répulsion instinctive ; c'est dans les moeurs. Les Nippons ne voient dans le baiser qu'un geste physique vulgaire et dangereux. Ils ne comprennent pas que les Occidentaux

idéalisent ce geste, lui donnent une magnifique signification sentimentale.

Les Français, pour avoir voulu ignorer cette répugnance du baiser chez les Japonais, se sont attiré une sévère leçon. Le gouvernement de la République, pour resserrer encore les liens d'amitié qui existent entre les deux pays, fit au Japon le don d'un musée d'art français, comprenant quelques oeuvres originales et une multitude de très belles reproductions faites dans les ateliers du Louvre, des chefs-d'oeuvre de la sculpture française. Parmi ces chefs-d'oeuvre, figurait naturellement le magnifique "Baiser" d'Auguste Rodin, le plus grand sculpteur de son temps, ainsi que quelques autres idéalizations du baiser, qui a chez toutes les races blanches, comme on sait (sans doute) une importance sans pareille.

L'ensemble avait été remis au conseil municipal de Tokio qui devait l'exposer à sa fantaisie. Des artistes japonais furent chargés de disposer toutes ces oeuvres à la Galerie Nationale des Beaux-Arts de Tokio. Le Baiser de Rodin avait déjà trouvé sa place, quand les fonctionnaires du conseil municipal l'aperçurent. Grandement scandalisés, ils prévinrent

sans tarder le préfet de la ville qui donna l'ordre d'élever autour du monument une enceinte de bambous, destinée à le cacher à la foule. Ainsi fit-on de tous tableaux et sculptures représentant le baiser.

Les premiers Européens qui se présentèrent au musée s'enquirent de ce que dissimulait cette palissade de pieux. Les mieux instruits des moeurs du Japon comprirent bien pourquoi l'on agissait ainsi, dans la crainte de scandaliser fort les petits Japonais et Japonaises, mais les autres, les nou-



Au Canada, on se donne au moins le baiser des fiançailles!

veaux venus, s'empressèrent d'informer l'ambassadeur, M. Paul Claudel, de l'insulte faite, selon eux, à l'art français. Nous ne savons ce que fit M. Claudel en l'occasion, s'il intervint ou laissa faire, mais les représentations artistiques du baiser restèrent voilées.

Pour bien savoir ce que pense le Japonais du baiser, il n'y a qu'à méditer l'entrevue que donna sur l'incident un professeur d'histoire de l'art

à l'Université de Tokio, dont le nom, bien que célèbre là-bas, n'a aucune importance ici : "Les artistes étrangers, dit-il, ne semblent pas comprendre la question. Le baiser, au Japon, n'est pas plus compris que la polygamie en France, par exemple. C'est affaire d'instinct et d'éducation. Nous considérons que le baiser n'est pas chose naturelle, chose d'instinct, et que la coutume ne fut répandue que par quelques antiques tribus occidentales, pourries de moeurs, qui y cherchèrent une forme nouvelle de plaisir. Bien que cette coutume se soit installée dans les moeurs de presque tous les blancs, il n'est pas vrai qu'elle soit commune à toute la race humaine, puisque les Japonais qui n'ont pas vécu à l'étranger, l'ignorent. La représentation du baiser dans l'art nous apparaît pleine d'empêchements graves. L'artiste japonais regarde ce geste violent et tout à fait disgracieux comme une tache à l'art occidental. Autant le baiser est blâmable, au point de vue artistique, autant l'hygiène publique le condamne. Il est certain que plusieurs des maux qui affligent les Européens ainsi que les peuples d'Amérique sont dus au baiser."

Et si la représentation du baiser en art est interdite au Japon, il va de soi qu'elle n'est pas plus tolérée au théâtre ni au cinéma. Et les compagnies américaines qui répandent aussi bien leurs films au Japon qu'au Canada sont bien ennuyées du peu d'estime dans lequel on tient là le baiser. Toutes les scènes d'amour sont pratiquement occupées; toutes les étreintes censurées impitoyablement. Pensez ce qu'il doit rester d'un film de ces parfais amoureux de l'écran, Rodolph Valentino, Lou Tellegen et John Barrymore! Les Japonais se sont énormé-

ment européenisés, depuis cinquante ans, trop-hélas! mais pas au point tout de même d'adopter le magnifique baiser occidental.

—o—

LA CROIX SUR LE CAPITOLE

M. Mussolini vient de répondre favorablement à l'initiative des catholiques de Rome en ordonnant de remettre la croix au sommet du Capitole.

Constantin, après sa conversion, fut le premier à hisser sur le Capitole le signe rédempteur. Il témoignait par là que la civilisation païenne, toute de matérialisme et de violence, devait laisser la place à la civilisation chrétienne faite de douceur, de paix et de sain idéalisme.

En 1872, quelques sectaires impudents, sans consulter d'ailleurs le Conseil municipal, enlevèrent en cachette la croix du Capitole. Cette croix se dressait à côté de l'antique statue de Diane dans laquelle le peuple romain aimait à voir en même temps l'image de Rome et la figure de sainte Hélène. L'érection de la lourde hampe métallique destinée au drapeau tricolore ayant compromis l'équilibre de tout le couronnement, la statue fut remplacée, en 1882, par un nouveau simulacre, mais il ne fut pas question de remettre la croix sur la tour.

La statue gisait dans la cour des Conservateurs et la croix parmi des objets au rebut avec d'autres souvenirs chrétiens. Sur l'initiative du Dr A. Cannezza et de M. Egilberto Martire, le maire de Rome fit retirer la croix des décombres: déposée au "Tabularium", elle va reprendre sa place sur la tour du Capitole. Elle mesure 12 pieds de hauteur et pèse 60 livres.

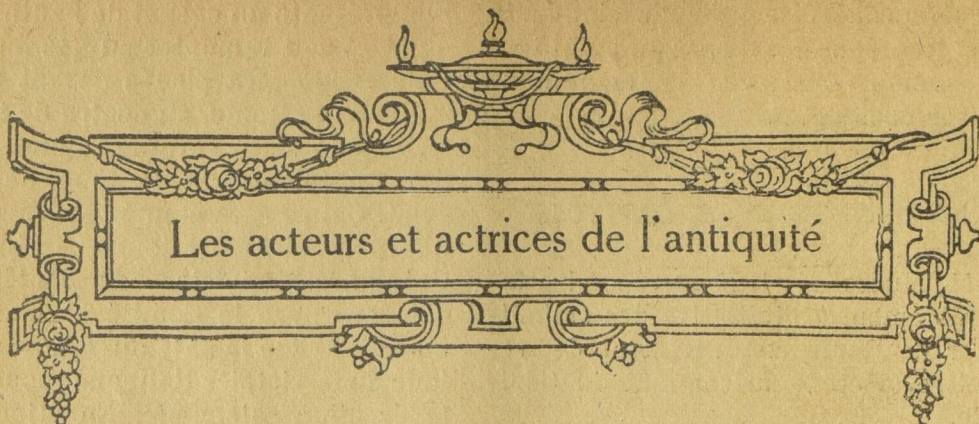
Elle présente un cachet de haute antiquité et doit remonter au VI^e ou VII^e siècle. Elle sera placée devant le simulacre de Rome, au centre de la galerie: elle sera revêtue d'une lame l'or qui rehaussera la tour de son éclat. Cet or sera donné par souscription populaire en bijoux. Le sénateur Crémonesi, ministre de l'Intérieur, d'accord avec le Comité "Fides Romana", a fixé la date du 4 novembre, jour de la victoire italienne, pour cette érection solennelle. En attendant, on peut vénérer cette croix à l'extérieur de la basilique de l'"Ara Coeli", en haut de l'escalier monumental.

—o—

UNE INSCRIPTION CUNEIFORME

Le service des antiquités et des beaux-arts du haut commissariat de France en Syrie signale qu'on vient de découvrir à huit milles au nord de Masayaf, à Cheikh-Rih, sur l'Oronte (Syrie), un monolithe portant une inscription triomphale de Adad-Nirari III, l'un des rois assyriens du IX^e ou du VIII^e siècle avant Jésus-Christ et dans laquelle sont énumérées plusieurs villes de la Syrie centrale, en particulier celle de Hamaté, qui est la Hamat de la Bible et correspond à la ville actuelle de Hama. Hamat était gouvernée alors par l'usurpateur Zakir, qui vainquit la coalition formée contre lui par Bar-Hadad II, roi de Damas, et Panammou, roi du Iodi, mais il dut succomber quand Adad-Nirari III reprit sa politique de conquête.

Cet important document est la seule inscription cunéiforme, c'est-à-dire de forme assyrienne, qu'on ait rencontrée jusqu'à ce jour dans la vallée de l'Oronte.



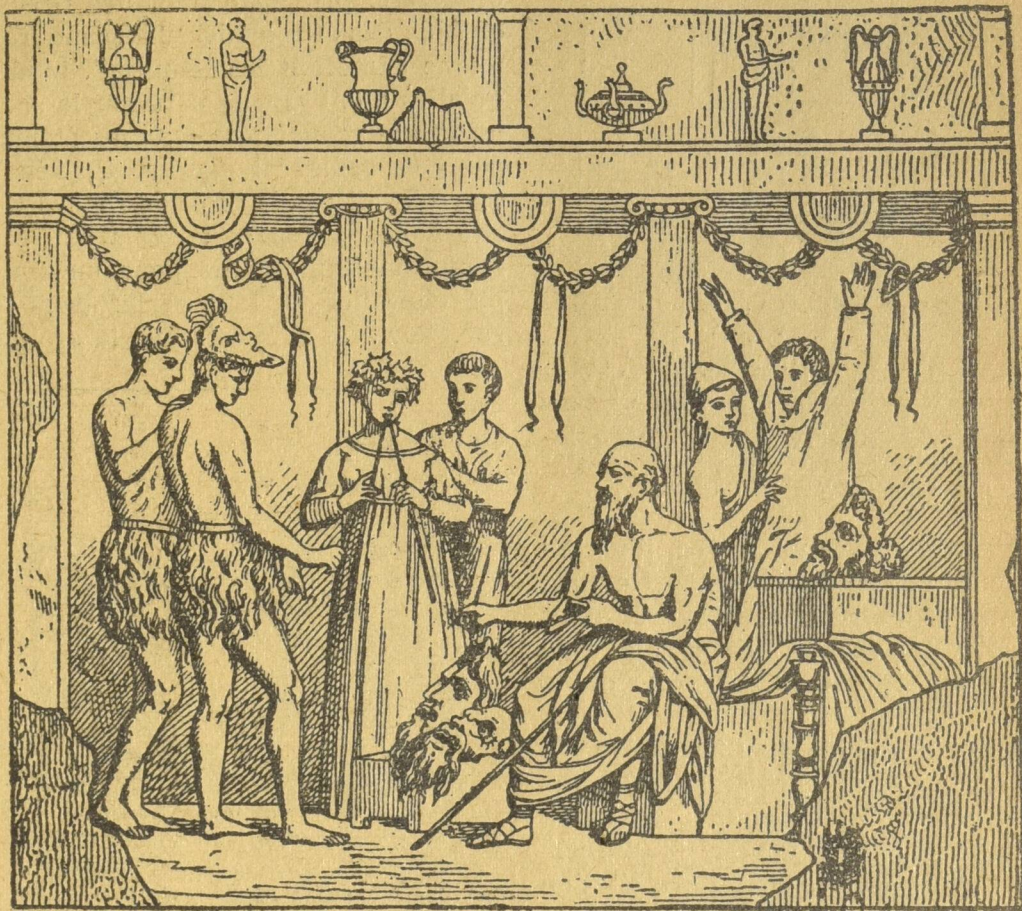
Pas d'actrices dans l'antiquité grecque; que des acteurs jouant au besoin les rôles de femmes.—L'auteur tient habituellement le premier rôle de la pièce.—A Rome, on admettait les femmes sur la scène, mais acteurs et actrices y étaient également très mal considérés et il était compromettant de les fréquenter.

Dans l'antiquité grecque, les femmes ne montaient pas sur le théâtre et leurs rôles étaient joués par des hommes. Il n'y avait même pas à l'origine d'acteurs de profession; les représentations théâtrales faisant partie des fêtes de Bacchus, tous les citoyens indistinctement participaient aux farces, aux quolibets, aux bons mots et aux répliques piquantes que ces fêtes entraînaient toujours avec elles. Mais comme les facéties populaires avaient souvent pour objectifs des personnages opulents et haut placés, les chefs de la république à Athènes songèrent à régulariser ces fêtes en leur donnant un caractère officiel, ce qui leur permettait d'exercer leur influence sur la multitude. Les acteurs appelés à jouer dans ces cérémonies furent alors considérés comme des fonctionnaires publics. Le poète, qu'on

appelait le maître, parce qu'il était chargé d'instruire les acteurs du rôle qu'ils avaient à jouer, reçut un chœur qu'il avait mission de préparer pour les Dionysies, c'est-à-dire les fêtes de Bacchus. Outre les choreutes, qui étaient chargés de la partie lyrique, il y avait trois acteurs auxquels on réservait les rôles principaux dans la partie dramatique. Celui qui devait jouer le premier rôle s'appelait le protagoniste, celui qui jouait le second était le deutéragoniste et le troisième le tritagoniste. Mais comme les personnages qu'on devait représenter pouvaient dépasser le nombre de trois, il arrivait souvent que le même acteur pouvait être appelé à jouer plusieurs rôles différents dans la même pièce. Telle était du moins la situation des acteurs dans la scène primitive, car elle s'est sensiblement modifiée depuis. Il est bon de dire aussi que les auteurs étaient en même temps acteurs, et que le plus souvent ils se chargeaient eux-mêmes du premier rôle. Parmi les plus célèbres auteurs-acteurs de l'antiquité grecque, on cite Polus et Théodore. Le salaire de ces acteurs était souvent considérable, car Polus recevait pour deux jours un talent (\$1,112). Il est vrai que les re-

présentations théâtrales n'avaient lieu qu'à certaines solennités et qu'on devait s'y préparer longtemps à l'avance. Les acteurs à cette époque étaient fort honorés et plusieurs furent appelés à remplir de hautes fonctions dans l'Etat, notamment celles d'ambassadeur.

vieillard assis, le directeur du théâtre probablement, ou peut-être l'auteur de la pièce, donne ses instructions aux acteurs placés autour de lui. Trois masques, dont deux tragiques et un comique (car on sait sans doute que les acteurs de l'antiquité portaient des masques pour jouer) sont placés à ses



EXERCICE POUR DRAME SATIRIQUE.

Notre première gravure vous montre une mosaïque tirée de la Maison du poète tragique à Pompéi. C'est assurément un des documents les plus curieux que nous possédions sur le théâtre antique: on y voit l'intérieur d'une salle que nous pourrions appeler le foyer des acteurs; au centre un

pieds sur une escabelle. En face de lui, deux jeunes acteurs écoutant attentivement sa parole; ils n'ont d'autre vêtement qu'une peau de bête autour des reins, ce qui semble indiquer qu'ils se préparent à donner une représentation du genre champêtre. L'un d'eux porte un masque au-dessus de

sa tête en manière de coiffure. Un peu plus loin, une joueuse de flûte s'apprête à accompagner la répétition. Enfin, au fond, on voit un autre acteur qui, aidé d'un de ses camarades, est en train de passer une tunique à longues manches. Cette coiffure formée d'un masque était assez originale.



UNE REPETITION — OU UN CONCERT.

Avant de jouer une pièce, il y avait toujours des répétitions. C'est ce que montre notre seconde gravure, dans laquelle une femme lit son rôle avec accompagnement de la lyre et de la double flûte.

Après la guerre du Péloponèse, la condition des acteurs se modifia singulièrement. Les acteurs, devenant chaque jour plus nombreux, formèrent des confréries pour l'exploitation des théâtres. Ces confréries, auxquelles les subventions des villes ou les libéralités des particuliers venaient souvent en aide, allaient donner des représentations dans les cités où il y avait un théâtre, et y passaient un temps plus ou moins long, selon le marché qu'ils avaient conclu. Le salaire de ces acteurs ambulants, faisant abstraction des talents exceptionnels qui jouaient les premiers rô-

les et étaient payés à part, paraît avoir été de sept drachmes (environ \$1.20) par représentation.

A Rome, la profession d'acteur n'était nullement honorée comme en Grèce, et elle fut même longtemps interdite aux citoyens romains. Les acteurs étaient presque toujours des étrangers, principalement des Grecs, ou bien des affranchis. "La scène romaine admettait les femmes", tandis qu'elles n'ont jamais paru sur la scène grecque; mais ces femmes étaient par cela seul déshonorées. Un sénateur n'avait pas le droit de rendre visite à des acteurs, et cela eût été compromettant même pour un simple chevalier de leur parler dans la rue. Tous les préjugés que la société



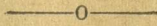
SCENE DE COMEDIE.

moderne a longtemps gardés sur les gens qui vivent du théâtre ont leur origine dans le dédain que les Romains ont toujours affecté pour les histrions. Ce dédain, quoique très général, n'était pourtant pas universel, puisque Cicéron était l'ami de l'acteur Roscius. Il faut croire, au reste, que si les acteurs étaient peu honorés, ils étaient assez largement rétribués lors-

qu'ils arrivaient à la réputation, puisque l'acteur Esopus laissa à son fils une fortune de vingt millions de sesterces, soit plus d'un million de dollars.

Voici, sur le plus grand des acteurs grecs, un trait que nos tragédiens ne doivent pas ignorer. Il est rapporté par l'historien et grammairien Aulu-Gelle: "Il y avait, écrit-il, en Grèce, un acteur qui surpassait tous ses rivaux par la pureté de la voix et la grâce des gestes; il se nommait Polus. Il jouait les chefs-d'oeuvre tragiques avec un art et une habileté profonds. Ce Polus perdit un fils qu'il aimait tendrement. Lorsqu'il crut avoir assez longtemps porté le deuil, il reprit sa profession. Dans l'Electre, de

Sophocle, qu'il jouait alors devant les Athéniens, il devait porter l'urne qui est supposée renfermer les cendres d'Oreste. Dans cette pièce, Electre, croyant avoir dans les mains les restes de son frère assassiné, gémit sur son trépas et s'abandonne à tous les transports de sa douleur. Polus parut donc couvert des vêtements lugubres d'Electre, et tenant, au lieu des prétendues cendres d'Oreste, l'urne qui renfermait les ossements de son propre fils et qu'il avait tirée du tombeau. En les pressant sur son coeur, il remplit tout le théâtre non de cris simulés, mais d'un deuil réel et de lamentations déchirantes. Ainsi quand on croyait que l'acteur jouait son rôle, c'est sa propre douleur qu'il représentait."



LES FEES ET LES GNOMES

Comment la science explique leur existence dans l'imagination populaire par les races de nains.

Ces petits personnages surnaturels, les uns jolis, les autres difformes, qu'on appelle fées, elfes, sylphes, gnomes et lutins, et qu'on retrouve dans les folklores de tous les pays d'Europe, expliqués par la science, deviendraient diverses variétés de gobelins et s'expliqueraient par l'existence, aux âges préhistoriques, de pygmées, races de nains. Les pygmées, répandus jadis dans l'Inde, l'Ethiopie, voire l'Europe, auraient été massacrés petit à petit. On n'en retrouve plus, et de véritables ceux-là, qu'au Congo.

Et ce qui nous invite à croire que des races de Pygmées aient réellement habité la terre, c'est la persistance des

traditions de tous les pays, la presque unanimité des écrivains anciens à admettre leur existence et aussi les explorations modernes qui confirment les écrits des anciens. En effet, dans tous les pays où ceux-ci plaçaient des Pygmées, les explorateurs modernes en découvrirent. On connaît aujourd'hui, en plus des nains du Congo, ceux de Laponie et les Négrites.

Les FEES, qui interviennent, bonnes ou méchantes, dans tous nos songes d'enfants ainsi que dans les jolis contes de Perrault et de Grimm, sont des femmes douées, pour le bien ou le mal, d'une puissance magique.

C'est le paganisme qui nous a laissé ces divinités que le peuple, les trouvant précieuses à ses goûts, associa à ses croyances nouvelles. Elles furent de plusieurs sortes, suivant les pays.

Les Gaulois en connaissaient plusieurs. Mais les pays qui s'en préoccupèrent le plus furent certainement l'Ecosse, l'Irlande et l'Angleterre, sans oublier l'Allemagne. On remarque encore que tous ces petits êtres surna-

Les elfes entrent dans la catégorie des fées. C'est en Allemagne surtout qu'on les rencontre. Ce sont des esprits capricieux, d'une puissance redoutable. Il en est aussi de bienfaisants aux hommes et de malfaisants. Les elfes féminins sont des petites créatures ravissantes. Les elfes masculins sont laids, petits et difformes, comme les gnomes, dont nous allons parler.

Les GNOMES sont d'origine juive. Voyez ce petit vieux à longue barbe, sur notre gravure, et vous reconnaîtrez là sans peine le type de l'Israélite,



LA FÉE.



LE GNOME.

turels, sortis de l'imagination populaire, sont malins et méchants dans tous les pays de froid, montagnes, nuages, telles la Scandinavie et l'Ecosse, et qu'ils sont bienfaisants au contraire sous les climats agréables. Dans les contes de Perrault, qu'il faut raconter aux enfants et relire soi-même, car nous ne connaissons pas de lecture plus délicieuse, les fées sont habillées à la française; elles ont toute la grâce des femmes du grand siècle.

comme on le voit encore dans les grandes villes canadiennes. Le gnome suivit partout le peuple juif. C'est dire qu'il voyagea autant que le Juif Errant. La femme du gnome, la gnomide, était fort belle. Il n'y a rien là

pour nous surprendre, car autant le Juif âgé est sale et repoussant, autant sa fille est séduisante, dans sa première jeunesse. Le gnome n'était pas méchant; il protégeait les enfants, ainsi que les plantes et les animaux, tout ce qui enfin ne pouvait se défendre contre l'homme, dans la création. Il n'avait que de la haine pour l'adulte, homme ou femme, et lui jouait toute sorte de mauvais tours.

— o —

LES FEMMES ARGENTINES FONT ECHEC AU DIVORCE

La République Argentine est peut-être le seul pays où des "Conseils" composés uniquement de femmes aient été attachés aux établissements publics ou privés d'instruction et d'assistance. Ils sont indépendants de l'administration proprement dite et c'est pourtant aux "Conseils de femmes" que ces établissements doivent leur extraordinaire prospérité.

Or, ces "Conseils" viennent de remporter une éclatante victoire politique.

On parlait, depuis pas mal de temps déjà, d'introduire dans la législation argentine le divorce par consentement mutuel, et ce projet semblait avoir pour lui, dans les Chambres, une majorité assez compacte. Mais les "Conseils de femmes" y virent la fin de la famille argentine et lui déclarèrent une lutte sans merci. Si bien que le président de la République Argentine, usant de son pouvoir discrétionnaire, vient d'opposer son "veto" à la discussion de la loi.

— o —

Après ceux qui ont les premières places, je ne connais rien de plus malheureux que ceux qui les envient.

Les géants sont des phénomènes

L'exposition britannique de Wembley a reçu la visite d'un touriste qui n'a pas manqué d'attirer à lui tous les regards. C'est un Hollandais, du nom de John Van Albert Lofty, dans l'intimité le plus grand des géants.

Dès son arrivée à Londres, les journalistes assiégèrent sa porte pour l'interviewer. On apprit ainsi qu'il était le seul de sa famille à posséder une taille si gigantesque; que, par précaution, il ne voyageait jamais sans son lit et sans sa baignoire; qu'il ne pouvait entrer dans une auto et s'asseyait toujours sur le siège et que, doué enfin d'une formidable appétit, il avalait d'habitude, à son petit déjeuner, quinze oeufs, trois tranches de poisson fumé, cinq côtelettes, douze petits pains et huit tasses de thé.

Le professeur Pierre Marie a étudié, le premier, les causes réelles du gigantisme. Cette affection, communément liée à une altération de l'hypophyse, survient chez des êtres normalement constitués. Cette première notion d'un rapport existant entre le développement de l'individu et le fonctionnement de ses glandes à sécrétion interne a, depuis lors, été si bien précisée qu'aujourd'hui tout le monde est d'accord pour considérer le gigantisme comme une résultante pathologique.

Tous les sujets de taille élevée ne sont pas des géants. Médicalement parlant, les géants sont des êtres chez qui les cartillages épiphysaires des os,

contrairement à ce qui se passe en règle général, ne se laissent pas envahir par l'ossification.

Cette ossification, d'habitude complètement terminée pour les sujets normaux entre vingt-deux et vingt-trois ans, ne s'achève que beaucoup plus tard, et parfois même jamais, pour ceux qui deviennent des géants. Chez eux, les cartilages persistent et l'allongement du corps se fait surtout par les os longs, si bien qu'ils possèdent habituellement un buste ordinaire juché sur de grandes jambes. Le résultat n'a rien d'esthétique. Souvent aussi cette croissance s'accompagne d'une déformation des jambes, de débilité mentale et d'impuissance.

Les géants, on le voit, ne sont guère à envier. Par ailleurs, ils éprouvent dans la vie d'incessantes difficultés quand il s'agit pour eux d'évoluer parmi les meubles et les appartements, créés à l'usage du commun des mortels, c'est-à-dire, pour eux, des pygmées. Bref, le gigantisme est un signe de déchéance plutôt que de progrès.

Il s'est trouvé pourtant, au XVIII^e siècle, un savant pour prétendre le contraire. Nicolas Henrion, professeur de syriaque au Collège royal, affirmait, en effet, que la race humaine n'avait fait que décroître. Et, prenant pour exemple les principaux personnages de la Bible ou de l'histoire, il fixait leur taille comme il suit :

Adam	120 pieds
Eve	114 pieds
Noé	99 pieds
Abraham	27 pieds
Moïse	12 pieds
Hercule	9 pieds
Alexandre	6 pieds
Jules César	5 pieds 10

D'après Henrion, la faute du premier homme était la cause de cette décroissance et la venue du Messie, seule, avait pu arrêter cette fâcheuse dégringolade.

On rit beaucoup, à l'époque, des assertions du professeur de syriaque. Aujourd'hui, on peut se contenter d'en sourire. Les géants sont des phénomènes, rien de plus. Hommes grands, ils n'ont jamais compté, parmi eux, de grands hommes et leur nom, célébré un jour sur les affiches de cirque ou de music-hall, tombe, aussitôt après leur mort, dans l'oubli.

Faut-il citer le géant Winkelmeir, le géant Hugo, la géante lady Aana? Aucun de ceux-ci, cependant, n'atteignait la taille du Hollandais. Au temps de sa splendeur, Guillaume II s'était plu à s'entourer d'une garde du corps composée de soldats d'une taille imposante. Mais le plus grand de ces cuirassiers blancs ne dépassait pas beaucoup 6 pieds.

—o—

LA GRANDE MISERE DES MARABOUTS

Il ne s'agit pas des ecclésiastiques musulmans, mais des bouquets de plumes frisées qui ornent le derrière des autruches et qui furent toujours très "mode"!

Il paraît que le nombre des autruches dans l'Afrique du Sud a baissé en quelques années dans de très grandes proportions; il est passé de 900,000 à 120,000. On fait aussi l'élevage de l'autruche en Egypte. Si les plumes d'autruche continuent à être demandées dans les mêmes proportions, elles feront bientôt défaut, car les stocks sont épuisés. Quelques colons français ont essayé l'élevage de l'autruche en Algérie et au Maroc.

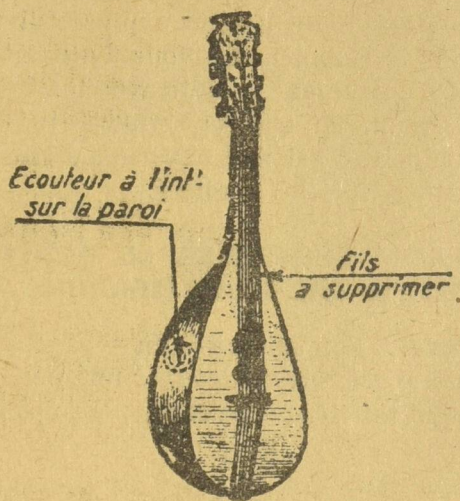


UN HAUT PARLEUR AVEC UNE MANDOLINE

Le haut-parleur, ou résonnateur que nous allons décrire, ne donne pas seulement un fonctionnement excellent, mais aussi il ne nécessite l'achat, ni la construction de parties mécaniques ou électriques. Il est absolument nécessaire d'avoir une mandoline ou

L'instrument agit comme un résonnateur du son des écouteurs, donnant un son musical clair aux caractéristiques agréables. Les sons sont distincts à toutes les fréquences et il est fourni un volume de son suffisant pour remplir une chambre avec des stations distantes de 300 milles, en employant un amplificateur basse fréquence à deux étages avec une détectrice à réaction.

Un tambourin produira en pratique des résultats aussi bons que ceux du banjo, en ce qui concerne la capacité du haut-parleur.



COMMENT DECOUVRIR LE FAUX EN PEINTURE

un banjo et des écouteurs; ces derniers étant employés avec un ou deux étages d'amplification, suivant l'éloignement des stations émettrices.

Le banjo est placé la tête en bas, un des bords étant légèrement surélevé en le plaçant sur un livre ou un objet approprié de manière à maintenir le son clair sur le pupitre ou le plateau de la table. Les écouteurs sont mis sur la paroi du banjo, à l'intérieur.

Les collectionneurs, marchands et amateurs, peuvent maintenant se protéger contre les colporteurs de faux, qui copient ou retouchent les tableaux des maîtres, anciens et modernes. Deux savants français, rapporte le "Journal Médical", ont inventé un appareil capable de relever toute fraude commise en peinture, grâce à la projection, sur le tableau suspect, de divers rayons de lumière. Ces rayons différents, qui sont en couleurs, mettent en relief les retouches, les ratisures et les fausses signatures. Si on illumine la peinture à la lumière ultra-violette, quelques matières colorantes, comme le blanc de zinc, deviennent fluorescentes.

UTILISEZ LES DISQUES USAGES DE PHONOGRAPHES

Lorsqu'on a des disques de phonographes usagés dont on ne sait que faire, il est possible de les utiliser à divers emplois à la condition qu'ils ne soient pas brisés ou fêlés. On peut en faire, par exemple, une excellente poulie de transmission en réunissant plusieurs de même diamètre sur un axe de fer ou de bois sur lequel on les agrafe solidement.

Les petits disques de 10 pouces peuvent servir à faire de bonnes roues pour des jouets d'enfants; les disques modernes sont, en effet, assez résistants et supportent facilement les chocs.

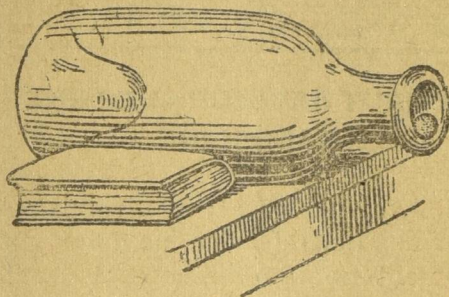
Les amateurs de vannerie peuvent aussi les utiliser comme fond de panier ou de plateau. Pour les disques qui ne sont impressionnés que d'un côté, la face unie est susceptible de recevoir un fond poli et, une fois cirée, de briller comme une glace.

LA BALLE DE LIEGE RECALCITRANTE

Avec un bouchon, fabriquez une boule de liège toute petite, grosse comme l'extrémité de votre petit doigt. Prenez ensuite une bouteille vide que vous couchez au bord d'une table, en la stabilisant au moyen de deux livres placés l'un de chaque côté. Mettez alors votre petite balle de liège dans le goulot de la bouteille, presque à l'entrée. La figure ci-dessous vous donne la disposition exacte de tous ces objets.

Proposez alors à un de vos amis de faire entrer la balle de liège dans l'intérieur de la bouteille, sans déranger cette dernière, et sans se servir des mains ni d'aucun accessoire.

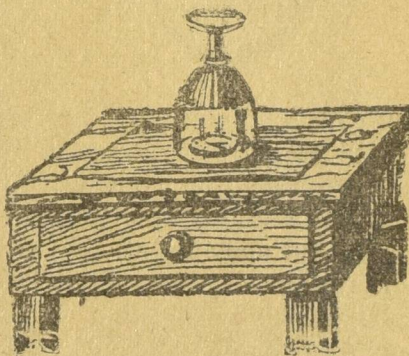
Riant et sûr de son coup, votre ami se baisse, souffle sur la balle qui lui revient au visage. Il peut essayer ainsi pendant longtemps, il obtiendra toujours le même résultat. Alors, vous vous approchez, vous enveloppez le



goulot de vos lèvres, puis vous aspirez doucement et longuement l'air contenu dans la bouteille. Enfin brusquement vous vous retirez en arrière. A ce moment, l'air du dehors se précipite dans le récipient où vous avez fait le vide, entraînant la balle avec lui, de telle façon qu'elle va souvent jusqu'au fond. C'est une expérience très amusante, facile à réaliser.

COMMENT SUPPRIMER LE BRUIT DU TIC TAC D'UNE MONTRE

Lorsque l'on se trouve en voyage, à l'hôtel, il est rare de trouver une pendule qui fonctionne et on ne pense pas



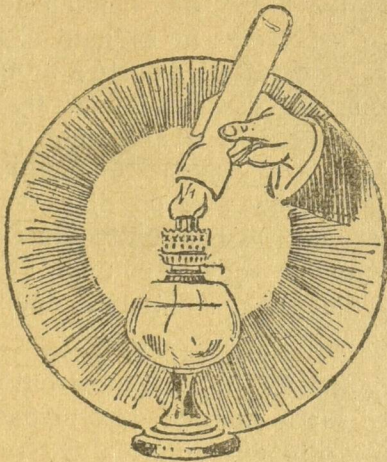
toujours à prendre un réveil de voyage. On est obligé de se contenter de mettre sa montre sur la table de nuit

et le tic tac est quelquefois suffisant pour gêner le sommeil de celui qui n'est pas habitué à ce bruit pour l'empêcher de s'endormir.

Un moyen très simple consiste à placer la montre sur plusieurs épaisseurs de papier, et pour supprimer le bruit au maximum, on met de plus la montre sous cloche, au moyen d'un simple verre retourné; le verre n'empêche pas d'observer l'heure par transparence.

POURQUOI UNE LAMPE BRULE-T-ELLE MIEUX AVEC LE VERRE?

La lampe brûle d'une façon plus intense lorsqu'on met le verre, car celui-ci occasionne un courant d'air



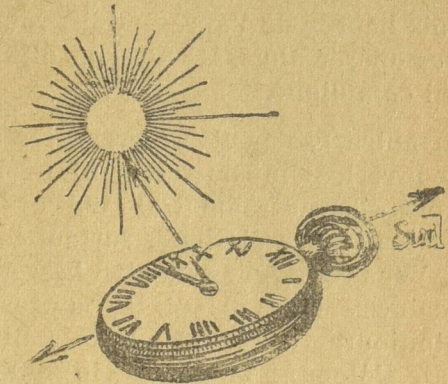
qui permet au carbone de l'huile ou du pétrole de brûler plus vite et de donner une flamme plus intense.

— 0 —

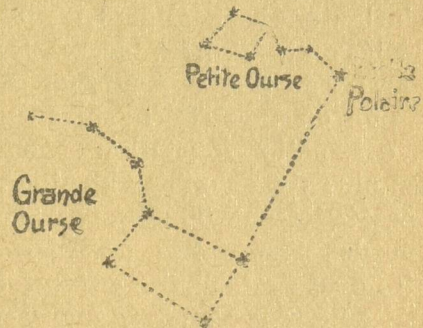
LES MOYENS DE VOUS ORIENTER

C'est bien simple, direz-vous. Quand je veux m'orienter, je prends ma boussole dont l'aiguille indique toujours le nord, et reconnaissant sur ma carte le point approximatif où je

me trouve, je repère facilement la direction ou je dois porter mes pas. L'indication est juste si l'aiguille aimantée n'est pas affolée par la ferraille de votre attirail souvent compliqué: couteau, hachette, boucles de sac, de ceinture, etc.



Il y a donc des précautions à prendre quand on veut s'orienter sérieusement, même avec une boussole. Que feriez-vous, perdu dans une forêt, sans votre précieux instrument, perdu, oublié, que sais-je? S'il y a du soleil, c'est facile. Entre neuf heures du matin et trois heures du soir, vous vous orientez aussi sûrement qu'avec une boussole, si vous avez une montre.



Constatant qu'il est dix heures moins quart, je veux m'orienter et reconnaître exactement la direction du nord. Voici comment je procède: je me place de façon à avoir le soleil à ma gauche. Je prends ma montre, et

l'installant dans ma main, horizontalement devant moi, je la tourne jusqu'à ce que la petite aiguille soit bien dans la direction du soleil. Ceci établi, le chiffre 12 m'indique la direction du sud et par conséquent celle du nord qui lui est opposée. Entre neuf heures et trois heures de l'après-midi, vous pouvez opérer ainsi. Ce n'est ni difficile ni compliqué.

Un autre cas peut se présenter : ciel couvert, point de soleil. Alors il faut procéder autrement. On doit examiner les troncs d'arbres, surtout les gros. Vous remarquerez qu'en bas, où les racines sortent du sol, il y a presque toujours de la mousse. Cette mousse s'étend, montant sur le tronc, souvent mélangée à d'autres végétations, des lichens surtout. C'est de ce côté qu'est la direction du nord. En effet, les autres parties de l'arbre sont tour à tour exposées au soleil pendant les différentes heures de la journée. Les mousses et les lichens qui demandent humidité et fraîcheur ne trouvent ces deux choses que du côté du nord où le soleil ne donne pas.

Où il n'y a pas d'arbres, on peut aussi s'orienter en examinant les rochers isolés ou les grosses pierres. Sur le sol, au nord, il y a toujours de l'herbe plus ou moins verte suivant la saison, car cette végétation, même rare, est plus vivace qu'aux alentours, étant protégée par l'ombre des rochers ou des pierres d'un certain volume. On peut également constater de ce même côté la présence de mousses, comme sur les arbres.

Pendant la nuit quand le ciel est clair, on trouve aisément le nord en repérant l'étoile polaire qui est située dans le prolongement des deux dernières étoiles de la grande Ourse.

LES ETATS-UNIS AUX MAINS DES ILLETTRES

A la veille d'une élection, c'est là certes une constatation qui n'a rien de réjouissant : les hommes publics aux Etats-Unis sont portés au pouvoir par un tas d'illettrés qui, quand ils formeront une majorité compacte, dans un avenir peut-être plus rapproché qu'on ne le croit, dirigeront les destinées de ce puissant pays.

Des chiffres implacables sont là. L'Association d'éducation nationale, dans son dernier recensement, rapporte qu'on compte dans tous les Etats-Unis près de 20,000,000 d'illettrés, dont 4,333,111 électeurs.

Le chiffre même des électeurs illettrés, c'est-à-dire ne sachant ni lire ni écrire, pourrait être porté à 6,000,000. Tous ces crasseux ignorants, solidement organisés en parti politique, pourraient, à la faveur du suffrage universel, ce chancre du libéralisme, remplacer sur les banquettes du Congrès et jusque sous la coupole de la Maison Blanche, sénateurs, députés et président.

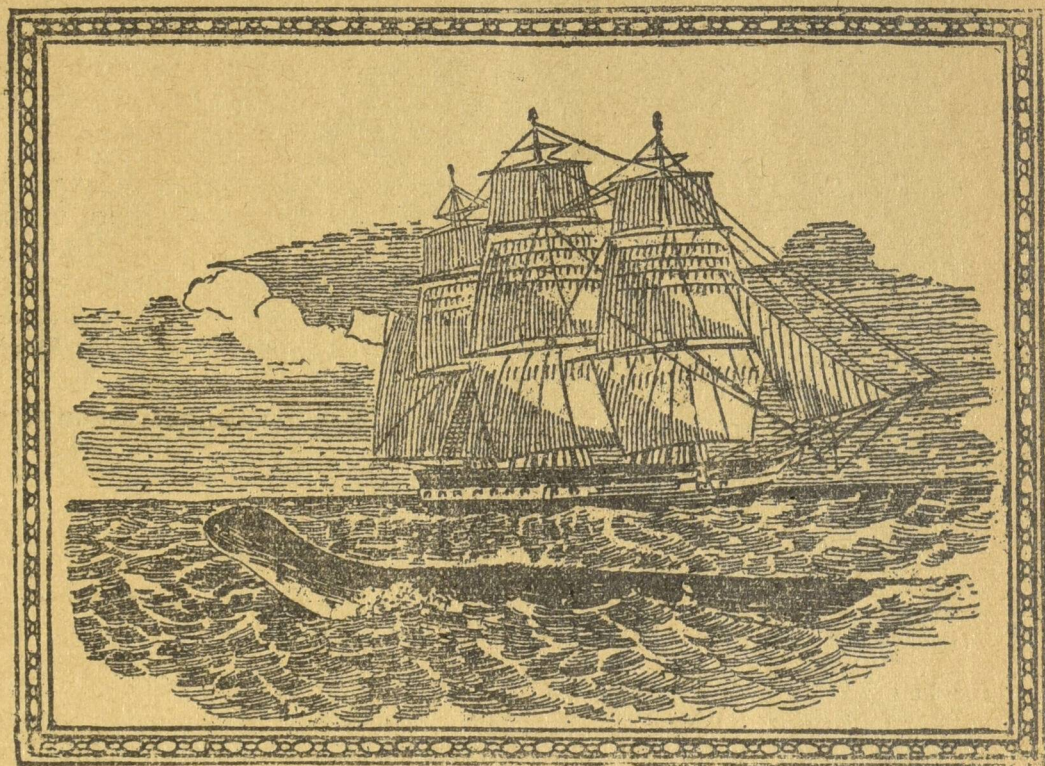
De rigoureuses statistiques ont été dressées sur le nombre de citoyens et de futurs citoyens américains, entièrement dépourvus d'instruction :

Total des illettrés	4,934,905
Hommes illettrés	2,540,209
Femmes illettrées	4,333,111
Mineurs illettrés	598,784
Demi-illettrés, sachant lire mais non écrire	500,000
Illettrés nés au pays	3,168,165
Illettrés nés à l'étranger	1,763,740
Illettrés des villes	1,955,905
Illettrés de la campagne	2,976,793
Illettrés de moins de 55 ans	3,745,947

Où il est encore question du serpent de mer

Nous pensions bien, dans un article à peu près récent de "La Revue Populaire", sur le serpent de mer, avoir épuisé la matière. Tous les ichthyologistes et océanographes que nous avions consultés pour traiter savamment de ce poisson monstrueux s'accordent à nier son existence. Et nous

soi-disant serpent marin. Le monstre fut capturé par quelques hommes de l'équipage et hissé à bord. Cet animal effrayant qui, vu de loin, avait toute l'allure du serpent de mer, n'était autre qu'une algue monstrueuse de plus de cent pieds de longueur et de quatre pieds de diamètre, et dont la racine



Le serpent de mer, tel que le vit le capitaine de frégate Frédéric Smith, et qui n'était autre qu'une algue monstrueuse.

rappelions, pour porter un dernier coup aux nombreux partisans du serpent de mer, l'aventure advenue à un vieux navigateur anglais du nom de Frédéric Smith, capitaine du navire "le Pékin", qui en l'an 1848, fit la rencontre, près de Moulmein, d'un

figurait de loin la tête, tandis que le mouvement imprimé par les flots la faisait paraître vivante.

"En quelques jours, écrivait le capitaine Smith, cette algue curieuse, se desséchant, répandit à bord une odeur tellement infecte, que je fus obligé de

la faire jeter à la mer. Aussitôt après mon arrivée à Londres, le "Doedalus" rapporta sa rencontre avec le grand serpent à peu près dans les mêmes parages, et je ne pus douter que ce ne fussent des épaves de la même algue dont je viens de rapporter l'histoire. Toutefois, cette illusion est tellement justifiée par l'apparence de l'objet que je serais autrement demeuré toute ma

les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Les serpents de mer (s'ils existent vraiment, bien entendu!) se donnent-ils rendez-vous en ces parages ou devons-nous croire plutôt que les Bostonnais sont de jolis blagueurs? Le serpent de mer qui bouche le port de Boston et la sardine devenue assez grosse pour obstruer celui de Marseille, voilà deux bêtes qui se ressem-



Le serpent de mer qui s'attaqua à un navire de Boston, le "Hope", et dévora quelques Bostonnais.

vie dans la conviction que j'avais vu le grand serpent de mer."

Mais voilà qu'un naturaliste de Boston (peut-être ignorez-vous que c'est à Boston qu'on prétend voir le plus de serpents de mer) découvre inopinément un crâne de serpent de mer, dans les eaux de l'Honduras, et que l'existence de ce monstre est de ce fait remise en question!

La plupart des poissons de mer des temps modernes auraient été vus sur

blent. Quelle parenté peuvent bien avoir Bostonnais et Marseillais? Quoi qu'il en soit, on en vit en Nouvelle-Angleterre de toutes les grosseurs, depuis des montres de 300 pieds de longueur jusqu'à d'autres, vus par des gens plus raisonnables, d'une cinquantaine de pieds.

Il n'y a pas très longtemps, on racontait qu'un serpent marin, sorti des eaux, avait pénétré dans un cottage, non loin de Massachusetts et

interrompu bruyamment une partie de billard. Un autre, à Nahant, dispersa un pique-nique.

Pour résumer, on ne connaît pas un seul vieux pêcheur de la Nouvelle-Angleterre qui n'ait pas fait sa rencontre avec un serpent de mer.

n'aurait-il pas appartenu à quelque dinosaure? Nous ne pouvons savoir.

Il nous dit cependant être convaincu de l'existence dans ces parages de poissons mesurant au bas mot 60 pieds de longueur. Et ces poissons ne sont pas des cétacés ; ils n'auraient



LE PIQUE-NIQUE INTERROMPU.

Le naturaliste Mitchell-Hedges ne fait pas grand cas de tous ces racontars. Jusqu'au jour où il découvrit son crâne de serpent de mer, sur les côtes de l'Honduras, il regardait comme une folie de croire à son existence. Mais ce crâne, long de cinq pieds, ne peut pas, prétend-il, être autre chose que celui d'un monstre marin. Pourquoi

rien à faire avec la baleine dont le sang est chaud. Ces poissons monstrueux, croit-il, ont leurs quartiers dans les profondeurs de l'océan.

Que ce savant homme nous apporte bientôt de bonnes preuves ; nous continuerons jusque-là de croire que le serpent de mer, dont il a été tant parlé, n'est autre chose qu'une algue monstrueuse.

UN MASSACRE DE CHATS

Afin d'arrêter une épidémie propagée par les chats, les autorités municipales de Buldweis (Bohême méridionale) avaient donné l'ordre de détruire tous les chats de la ville. Au jour fixé, des charrettes parcoururent

la ville, au milieu du concert de miaulements qu'on peut imaginer, et les employés municipaux, entrant dans les maisons se saisirent de tous les chats qui furent asphyxiés à la fourrière.

Un musée d'instruments de torture

C'est ce que deviendrait la Conciergerie, de Paris, après avoir été tour à tour, depuis le quatorzième siècle, Palais de justice, résidence royale et prison pour détenus de droit commun. Sous les rois, on y suppliciait les condamnés et sous la Révolution de 1789, des milliers de victimes y séjournèrent avant de monter à la guillotine, dont la reine Marie-Antoinette.

La Conciergerie de Paris, qui fut tour à tour le Palais de justice, l'une des résidences des rois de France pour devenir ensuite une prison, ce qu'elle est restée, serait aménagée en musée d'instruments de torture, car c'est dans ce vieux château datant du XIII^e siècle tout au moins, vieux château aux trois tours pointues, que fut pendant des siècles infligée la question et que tous les condamnés, politiques ou de droit commun, moururent dans les supplices.

On trouve la Conciergerie décidément trop intéressante pour servir, comme c'est le cas depuis la Révolution, aux prisonniers qui ne font qu'y séjourner durant le temps de leur procès. Après l'avoir remise dans l'état où elle se trouvait quand Ravaillac et Damiens y furent torturés, quand la reine Marie-Antoinette et les victimes de la Terreur y passaient avant de monter à l'échafaud, on en ferait, disons-nous, un musée où seraient à voir tous les instruments de supplice du temps des rois, les oubliettes, les donjons, les salles communes où les détenus de la Révolution attendaient

le jour de l'exécution et quelques autres mauvais souvenirs du moyen âge et du temps de la royauté absolue.

Les poucettes, la roue, le chevalet, les brodequins, le billot où mains et pieds étaient tranchés, le cylindre à pointes de métal qu'on roulait sur le corps du supplicié, les fers, tous les plus terrifiants instruments de torture des siècles écoulés y seront en montre dans les salles mêmes réservées à la question et à l'exécution des condamnés.

Aussi la table, les liens, les seaux et entonnoirs qui servaient à la "cure d'eau", laquelle consistait à faire avaler au supplicié de pleins seaux d'eau chaude. La marquise de Brinvilliers, sinistre empoisonneuse du temps de Louis XIV, fut torturée de cette façon. On fera voir encore aux visiteurs les "oubliettes" et les donjons où languissaient les prisonniers, condamnés à la détention perpétuelle, privés de toute lumière.

Si l'aspect extérieur de la Conciergerie n'a guère changé depuis le XIII^e siècle, il n'en va pas de même de l'intérieur. En effet, la cour où fut torturé Ravaillac, l'assassin de l'un des meilleurs rois de France, Henri IV, est devenue une étable où sont logés les chevaux de la gendarmerie. Il n'y a en somme que la cellule de Marie-Antoinette et les corridors qui y conduisent qui n'aient pas été touchés.

C'est dans la grande salle de la Conciergerie, appelée la "Rue de Paris" que toutes les victimes du règne de la Terreur, attendaient leur exécution. Il en passa plus de trois mille. C'est

tout à côté que se trouve la cellule où la reine Marie-Antoinette attendit pendant soixante-seize jours son procès et sa mort.

Madame du Barry, courtisane et favorite de Louis XV, créature funeste à la France et qui avait poussé le roi à des actes de cruauté vis-à-vis son peuple, attendit là aussi le jour de monter à la guillotine. Cette femme fut lâche devant la mort. Elle fut lâche parce qu'elle n'était pas de sang noble, disait-on. En effet, au cours de la Révolution, les nobles surent mourir courageusement, aux lèvres un sourire de mépris pour le peuple triomphant. La du Barry fut exécutée avec plusieurs autres ci-devant nobles qu'elle avait dénoncés au tribunal révolutionnaire, croyant ainsi sauver sa vie.

Charlotte Corday fut aussi détenue à la Conciergerie. Voyant en Marat un tyran assoiffé de sang, auteur de tous les crimes commis contre le peuple au nom de la liberté, elle jura de le tuer. La courageuse femme croyait ainsi sauver de la guillotine des milliers d'innocentes victimes. Marat avait jusque-là fait 28,000 victimes à Paris, 2,500 à Lyon, 3,000 à Marseille et 300,000 en Bretagne.

Le récit de l'assassinat de Marat est connu de tous. Le fameux conventionnel, atteint d'une atroce maladie de peau, ne recevait plus personne, se tenant constamment dans sa baignoire, soignée par sa soeur Albertine. Charlotte insista pour le voir, se disant porteuse d'une nouvelle d'une grande importance. Marat jeta une serviette sur sa baignoire et la jeune fille entra. Elle demanda qu'on la laissât seule avec lui. La porte ne s'était pas aussitôt refermée sur Albertine, Marat que Charlotte Corday plongea son couteau dans le coeur du révolutionnaire.

Elle se laissa conduire à la Conciergerie par les soldats de la république qui eurent du mal à la défendre contre le peuple qui voulait la mettre en pièces.

Quand Montane, président du tribunal révolutionnaire, la soumit à un premier interrogatoire dans sa cellule, pris de sympathie pour sa beauté et



Le supplice du brodequin infligé à un hôte de la Conciergerie de Paris, au XVe siècle.

son courage, il fit en sorte que si elle avait voulu, il eût pu la faire passer pour folle et la libérer. Mais Charlotte Corday semblait désirer la mort. Elle jura avoir toute sa raison et avoir commis un acte de longtemps prémédité.

Après avoir confessé à plusieurs reprises, durant son procès, être l'auteur de la mort de Marat, Charlotte Corday fut condamnée. Le jour de son exécution, il faisait un orage terrible. Robespierre, Danton et Desmoulins, tous ardents révolutionnaires, assistèrent à sa mort, et l'un d'eux dit aux autres: "Elle nous tue, mais nous apprend aussi à mourir".

Quand sa tête tomba sous le couperet de la guillotine, le tortionnaire la saisit aux cheveux et la soulevant devant le peuple, il la souffleta. Des cris de protestation s'élevèrent. Charlotte Corday ne méritait pas cet outrage, car elle était morte héroïquement.

Des milliers d'autres femmes montrèrent le même courage. On raconte qu'une courtisane royale, conduite devant le Tribunal, à qui on demandait d'où elle tirait tous ses revenus, répondit au juge: "Je vis de mes charmes, comme vous vivez de la guillotine."

A proximité de la cellule où séjourna Marie-Antoinette se trouve le cachot où Robespierre passa douze heures terribles. Il avait été arrêté la veille, dans les bureaux du secrétariat, par des gendarmes. Le gendarme Merda, dit Méda, lui fracassa-t-il la mâchoire d'un coup de pistolet ou Robespierre tenta-t-il de se suicider? Il est bien difficile de le savoir. Toujours est-il qu'il passa sa dernière nuit dans les plus atroces souffrances et qu'il fut conduit, mourant, à la guillotine. Sa mort marqua la fin du règne de la Terreur.

Derrière se trouve une chapelle désaffectée où les Girondins, révolutionnaires qui eurent leur heure de célébrité, passèrent à festoyer et à discourir leur dernière nuit. Le "souper des Girondins" est un épisode inoubliable de l'histoire de la Révolution

française. Les convives de ce banquet fraternel, que quelques historiens cependant regardent comme une légende faite par le peuple autour de leurs noms, étaient au nombre de vingt. Ils avaient été, la veille, condamnés à mourir par le parti politique de la Montagne. Toute la nuit, ils mangèrent et burent dans la plus grande gaieté et se firent tour à tour des discours d'adieux. Dans un coin de la pièce, reposait sur un brancard le cadavre de l'un des leurs, le député Volaze, qui s'était suicidé au cours du procès. Quand arrivèrent les soldats, ils demandèrent que le cadavre leur camarade fut porté avec eux, dans les charrettes, à la guillotine. Tous montrèrent jusqu'au dernier instant le courage le plus inébranlable. Pour remonter plus haut dans les temps et avant de clore cet article, ajoutons que c'est là aussi, dans l'une des salles basses de la Conciergerie que fut torturé, pendant deux mois, Damiens, cet homme qui attenta aux jours de Louis XV. Le supplice de Damiens est le plus atroce de l'histoire et bien digne du règne de ce roi néfaste qui ne fit aucun bien à la France. Le corps de Damiens fut chaque jour, pendant deux mois entiers, soumis à une torture nouvelle. Avec des tenailles, on lui faisait journellement une blessure par quoi on versait dans les chairs de la cire brûlante.

La Conciergerie garda des prisonniers politiques jusqu'en 1890 alors qu'elle fut affectée aux prisonniers de droit commun.

—o—

Il ne faut que vieillir pour devenir plus indulgent. Je ne vois pas commettre une faute, que je ne l'aie commise moi-même.



Une tribu de cannibales de Socotora, île africaine de l'océan Indien, a manifesté récemment par un grand festin dont un gardien de phare fit les frais, son attachement irréductible aux traditions ancestrales, en dépit de toutes les interventions européennes. Il se mange donc encore, sur divers points du vaste monde, de la chair humaine. Mais, de tous les cannibales, les Somalis sont certainement les plus barbares. Ils habitent le pays de la Somalie et diverses îles, dont Socotora. Ils sont tous musulmans fanatiques et féroces comme des fauves, ce qui a rendu très difficiles l'exploration et la pénétration de la péninsule somalie par les Européens. La population somalie totale est de près de deux millions que se partagent les Italiens, les Anglais et les Français.

Quant à l'île Socotora, fragment détaché du pays somali, elle appartient à l'Angleterre. Elle est habitée à la fois par des nègres, des Bédouins et des Arabes. Sur ses côtes, offrant d'assez bons mouillages, s'élèvent des phares pour diriger les bâtiments qui, au sortir de la Mer Rouge, entrent dans l'océan Indien. C'est la troisième fois qu'un gardien de phare se fait tuer par les indigènes, pour être ensuite mangé par eux, en grande pompe.

Ce poste est certainement le plus dangereux de l'océan Indien et il se trouve chaque fois que demande en est faite, un gardien pour l'occuper. Le surlendemain du jour où la nouvelle fut rapportée au consulat de Suez par un capitaine de frégate de la mort atroce du gardien du phare, un remplaçant était trouvé. Ce capitaine, alarmé de ne pouvoir distinguer dans la nuit les feux du phare sur lesquels il devait diriger sa course, arrêta sa frégate en pleine mer, convaincu toutefois qu'il ne devait pas se trouver loin des côtes de Socotora. A la faveur de l'aube, il s'aperçut que son bâtiment n'était qu'à quelques cent pieds des côtes, et avisant sa lunette, il vit sur le rivage une troupe d'indigènes dansant autour d'une marmite. La vérité lui apparut dans toute son atrocité. Mais son équipage était trop restreint et trop peu armé pour opérer une descente à terre, les cannibales, d'un autre côté, étant en très grand nombre, il leva l'ancre et s'empressa de porter la nouvelle à Suez. Il était trop tard, assurément, pour porter secours au malheureux gardien du phare, car ce ne pouvait être que lui !

Nous avons déjà parlé, en divers articles, de la coutume anthropophagique, chez les peuples sauvages an-

tiques et modernes. Nous nous contenterons cette fois de résumer.

La manducation de l'homme par l'homme a régné en Europe même, à l'âge préhistorique. Cette coutume était en effet généralement observée

donc en ce cas, les origines les plus lointaines de l'anthropophagie? On en compte trois principales: l'hostilité, la gourmandise et l'idée religieuse.

Les uns, telles certaines tribus de Peaux-Rouges, mangeaient l'homme



dans tout le nouveau monde. Et pour exemple, le cannibalisme des Hurons et des Iroquois. L'homme en effet n'a pas toujours eu la répugnance des Européens contemporains pour la chair de son semblable. Quelles sont

par gourmandise et par vengeance ; les autres ne se montraient que friands de la chair humaine et d'autres enfin, comme les Mexicains, avaient fait du cannibalisme une véritable institution religieuse.

APRES LES JEUX OLYMPIQUES

La cérémonie de clôture s'est déroulée le 27 juillet au stade de Colombes devant 15,000 spectateurs. Au total, 4,875 concurrents ont participé aux jeux. Les recettes totales aux entrées dans les différentes manifesta-

tions olympiques ont atteint le chiffre de six millions de francs; 925 journalistes assurèrent le compte-rendu de cette grandiose manifestation sportive, qui se tiendra de nouveau à Amsterdam, en 1928.

L'HISTOIRE D'UN CRANE

Le crâne de Henri IV, pour lequel Catherine de Médicis eut donné cinq millions de francs-or, du vivant de ce prince si justement populaire, est payé soixante sous par un antiquaire parisien à la salle des ventes Drouot.—Comment il se trouvait là.

Un antiquaire français, M. Bourdais, pénétra ce matin-là à la salle des ventes Drouot, poussé par la curiosité bien plus que dans le but d'acheter telle pièce rare remarquée déjà. Son intention était de perdre quelques instants dans ce local si connu de tous les collectionneurs. Il fut bien inspiré. On vendait, quand il entra, toute une collection de bagatelles, de mille choses insignifiantes, laissées en gages dans les Monts de Piété. Au milieu de tout ce bric-à-brac, il aperçut un crâne. Un crâne n'est pas chose rare dans les salles de ventes, en France. L'étudiant en médecine, le poète romantique qui a lu Hamlet, en gardent un sur leur table de travail et c'est bien rare qu'il ne leur inspire pas quelque sonnet! Quand l'homme se marie et rentre dans les cadres de la bourgeoisie, il porte son crâne chez le revendeur, lequel en offre dix sous. Telle devait être la banale histoire de celui-là.

Mais quelque chose de mystérieux l'attirait vers ce crâne; son instinct de collectionneur en quête toujours de raretés, l'y poussait. En l'examinant avec plus d'attention, il découvrit qu'il était très vieux, vieux même

de plusieurs siècles. A l'aide du microscope, l'indispensable instrument de l'antiquaire, il nota en outre que la tête embaumée avait été détachée du tronc, longtemps après la sépulture. Tout cela paraissait bien étrange, d'autant plus que l'embaumement se pratiquait très rarement dans la France du moyen-âge. Ce devait être la tête d'un personnage d'importance. Aussi, l'antiquaire garda son secret et attendit qu'on mit l'objet aux enchères.

Il en offrit dix francs, soit soixante sous de notre monnaie, et le crâne lui fut adjugé immédiatement.

Une fois possesseur du crâne, il mit le gouvernement dans la confidence et commença son enquête. On apprit que le crâne était resté longtemps dans le grenier d'une famille bourgeoise de Paris, avec des drapeaux lacérés, des sabres et autres vestiges de la révolution.

Quand cette famille quitta la capitale pour aller habiter Marseille, le mari, Joseph Marie Bonvin, un vétéran de la guerre de 1870, voulut emporter dans ses malles le crâne et les vieilles armes, mais sa femme s'y opposa, ne comprenant pas qu'on pût tenir à ces horreurs! Le crâne fut donné au concierge qui le vendit à un regrattier le prix d'une bouteille de vin rouge.

Et après d'autres recherches encore, on pensa que le crâne ne pouvait être que celui du roi de France, Henri IV, assassiné en 1610 par Ravaillac. Après sa mort, le corps du roi fut em-

baumé à la mode italienne, installée en France par les Medicis, et suivant laquelle la tête était séparée du tronc puis remise en place dans le cercueil. On l'ensevelit en grande pompe dans la Cathédrale de Saint-Denis, hors les murs de Paris, la sépulture ordinaire



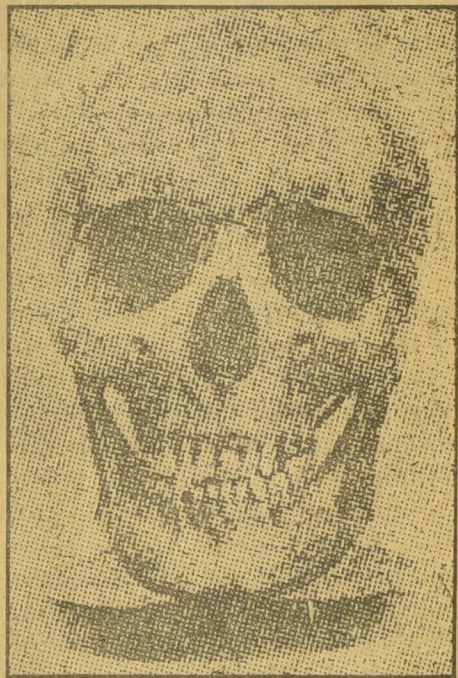
LE BON ROI DE FRANCE, HENRI IV.

des rois et princes fameux de la France.

Mais qu'advint-il de ce crâne? Comment la sépulture du grand roi fut-elle violée? Les restes du roi reposèrent à Saint-Denis durant deux cents ans, jusqu'à la Révolution de 1789, alors que les Sans-Culottes non contents de décapiter le roi, les nobles et tous les citoyens suspects, s'en prirent aux dépouilles des rois les plus illustres de l'histoire. La foule, assoiffée de sang et de vengeance, marcha sur la cathédrale de Saint-Denis comme elle avait marché déjà contre la Bastille. Après avoir envahi l'un des

plus beaux temples gothiques de la France médiévale, elle ouvrit les tombes royales, piétina les augustes dépouilles et décapita les têtes. La tombe de Henri IV ayant été ainsi profanée, sa tête tomba aux mains d'un révolutionnaire. Et c'est ainsi que le crâne de Henri IV, après avoir dormi pendant des siècles, dans le grenier d'une vieille famille bourgeoise, fut vendu aux enchères et acheté par un intelligent antiquaire.

Durant les guerres de religion, entre Catholiques et Huguenots, sa tête fut mise à prix. La cruelle Catherine de Médicis offrit à qui la lui rappor-



Le crâne de Henri IV payé soixante sous par un antiquaire dans un encan.

terait cinq millions de francs-or et un duché. Henri IV n'échappa à cette femme et à la Saint-Barthélemy, qui est son oeuvre, qu'en abjurant les doctrines des réformistes. Il rétracta ensuite son abjuration et se mit à la tête du parti huguenot. Dans toutes les

guerres civiles, il se fit remarquer par sa vaillance, ainsi que par cette bonne humeur qui en a fait le plus populaire des princes. Il mit bientôt le siège devant Paris qui ne se soumit qu'après sa conversion à la religion catho-

lique. Une fois maître du pouvoir, Henri IV s'entoura d'hommes intègres et dévoués et ne se consacra plus qu'au bonheur et à la grandeur de son peuple.

— 0 —

LES RHETTAS DU SAHARA

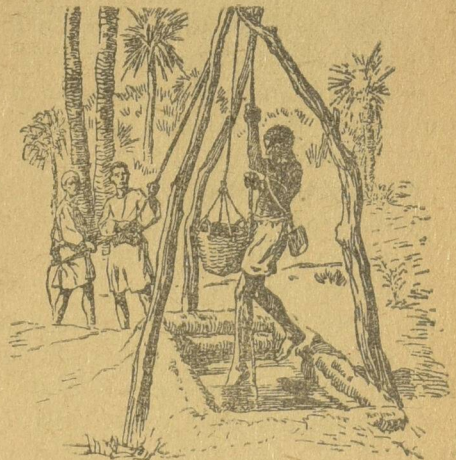
La rareté d'eau dans les oasis sahariennes a fait naître la corporation des rhettas, autrement dit puisatiers.

Le palmier est la parure de l'oasis et la ressource du Saharien. Une légende arabe dit qu'Allah le créa le sixième jour, avec l'homme qui, sans lui, ne saurait subsister. Or, au palmier il faut de l'eau en abondance : "Les pieds dans l'eau et la tête dans le feu", dit le dicton. Les pluies étant rares au Sahara, il a fallu chercher l'eau dans les nappes du sous-sol. C'est le métier des rhettas de forcer les sources, de creuser et d'entretenir les puits artésiens.

Ces sources jaillissent du sous-sol par des fentes ou sortes de cheminées dont certaines remontent à des temps reculés. Le puisatier doit y descendre pour en enlever le sable qui finit par s'y accumuler. Deux cordes sont tendues sur la surface au fond du trou, l'une pour la descente et la montée du puisatier, l'autre pour le va-et-cient du couffin. Armé d'une courte pelle-pioche, le puisatier, vêtu d'un seul caleçon, descend dans le coffrage, fait sa prière, emplit ses poumons d'air et, saisissant la corde, disparaît sous l'eau, à 60, 90 et même 120 pieds, suivant les méandres du forage. Bien vite le sang lui bat les tempes, les oreilles lui bourdonnent, il étouffe, mais ses mains manoeuvrent en vi-

tesse la pelle-pioche : il ne sait rien de précis, sinon qu'il remplit son couffin.

Là-haut ses compagnons font silence, penchés sur le coffrage, et anxieux, agitent la corde, sollicitant une réponse. Mais rien que le murmure de l'eau qui sourd. Déjà plus de deux minutes. L'inquiétude se lit sur les visages. Un nouvel accident, un



Le puisatier est bientôt disparu sous l'eau.

nouveau deuil va-t-il frapper leur corporation?

Soudain la corde oscille, l'opérateur remonte. Un soupir de satisfaction sort des poitrines, tandis que le puisatier, arrivé à la surface, se laisse empoigner sous les aisselles et maintenir quelque temps sur l'eau, poussant des soupirs et respirant éperdument.

Puis, autour d'un petit feu qui le réchauffe, interrompu par les joyeuses interjections de ses camarades, il raconte. Tout au fond la source s'évase : en voulant aller racler un coin plus éloigné il a perdu le contact avec la corde-échelle. Trois minutes il a tâté dans l'eau fangeuse et, ce n'est qu'orienté par les paroles de ses compagnons qu'il a pu saisir le câble sauveur. Entre temps on a retiré le couffin si courageusement rempli et, comme si rien n'était, un autre puisatier de la corporation descend à son tour continuer la dure besogne.

Grâce à eux le désert fleurit, la palmeraie aux vertes frondaisons produira ses blonds régimes et les jolies dattes couleur d'eau qui sont le pain quotidien et la monnaie d'échange des fils du désert. Et pour l'obtenir, les rhetas auront sacrifié un peu de leur vie et de leur sang, car s'ils ne sont pas toujours victimes de leurs périlleux plongeurs, la plupart finissent par mourir poitrinaires.

Souhaitons que les ingénieurs français procèdent dans ces régions à des travaux d'hydraulique plus perfectionnés, tandis que les Pères Blancs, notamment le P. Duicquet, à qui nous empruntons le fond de ce récit, font jaillir dans les âmes de ces braves gens les eaux de la grâce divine.

—o—

ORIGINE DES "NOCES D'ARGENT"

Des curieux ont voulu savoir l'origine de cette expression : "noces d'argent", et voici ce qu'ils ont découvert dans les chroniques des moines de Cluny, dont les récits se rapportent aux événements de l'an 1000 à l'an 1040 :

Hugues Capet, qui fut roi de France en 987, en visitant les faubourgs de Paris, où il avait à régler l'héritage d'un sien oncle marchand de bétail, trouva au service de celui-ci un paysan qui avait blanchi sous le travail en demeurant célibataire et se montrant très affectionné à son maître, avec qui il n'avait jamais eu maille à partir, devenant, pour ainsi dire, un membre de la famille. Dans la même ferme, à la même époque et avec les mêmes qualités, se trouvait aussi une femme qui, à son tour, n'avait jamais été mariée.

Ayant ouï l'histoire de ces deux pauvres gens, Hugues Capet, gentil et vaillant comme tel qu'on nous le dépeint, les manda par-devant lui, et en s'adressant à la femme, lui dit :

—Ton mérite est fort grand, car la constance chez une femme dans l'esclavage du labeur et de l'obéissance est beaucoup plus difficile que chez un homme. Or, je veux te donner un prix, et je ne saurais t'en offrir un meilleur, à ton âge, qu'une dot et un époux. La dot est prête : cette métairie, dès aujourd'hui, est à toi. Si cet homme qui a travaillé avec toi pendant vingt-cinq ans consent à t'offrir la main, l'époux aussi est prêt.

—Sire, bégaya le paysan, comment voulez-vous que nous nous mariions, ayant les cheveux d'argent ?

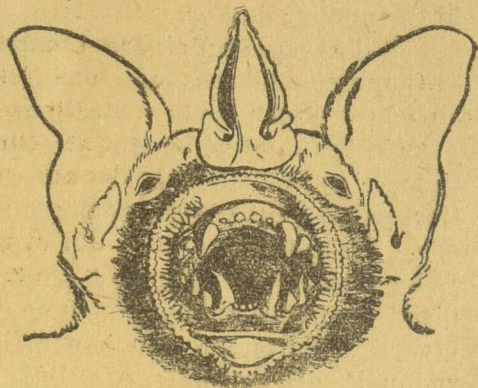
—Eh, ce seront vos noces d'argent, repartit le roi, et je vous donnerai dès ce moment une bague d'alliance.

Célébrer ses noces d'argent ou d'or, c'est chanter un cantique d'action de grâces pour les bienfaits reçus pendant vingt-cinq ou cinquante ans de mariage, de sacerdoce ou... d'épiscopat ; c'est une halte dans la vie pour puiser des forces nouvelles, avant d'entreprendre de nouveaux labeurs.

LA CHAUVESOURIS

La chauve-souris, injustement redoutée, est l'auxiliaire de l'homme.— Les préjugés qu'on entretient sur son compte.—Comment la chauve-souris se dirige dans les ténèbres.

Aucun autre animal, si ce n'est le serpent, ne symbolise aussi bien le mystère et le mal que la chauve-souris. L'imagerie conventionnelle nous représente des diables et des sorcières munis d'ailes de chauves-souris et tout le monde croit communément



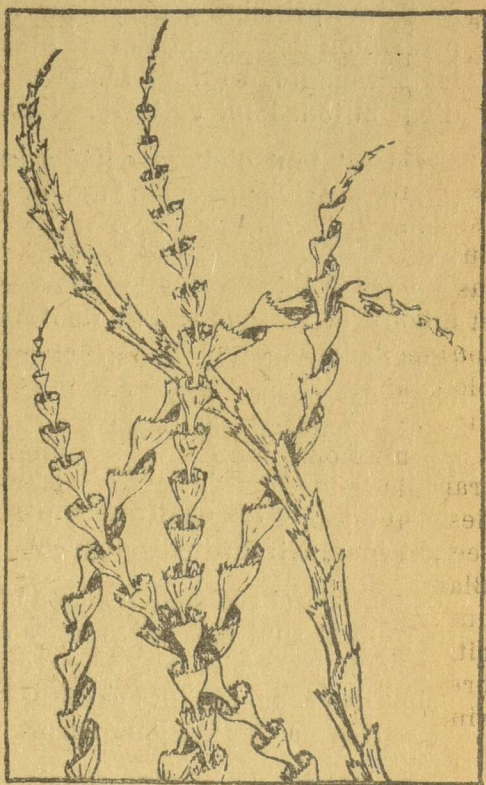
La bouche d'une chauve-souris des tropiques, mangeuse de fruits.

que les malheureuses bêtes, de sinistre aspect, transportent des punaises qu'elles déposent dans les lits et s'amuse à effrayer les femmes en se posant dans leur chevelure.

Quand, au contraire, les chauves-souris peuvent compter parmi les meilleurs amis de l'homme, parce qu'elles détruisent des multitudes d'insectes qui véhiculent les microbes des maladies les plus dangereuses. On a découvert récemment que la chauve-souris, en s'attaquant au marin-

gouin, l'empêchait de répandre la malaria, cette fièvre des marais commune à de nombreux pays.

Les savants ont aussi découvert autre chose sur le compte de la chauve-souris. Nous en avons déjà parlé d'ailleurs dans " La Revue Populaire ".



Les trois sortes de poils de la chauve-souris, chacune ayant pour fonction de percevoir les sons et d'estimer la distance des objets.

Qu'on nous permette d'y revenir brièvement.

Peu de choses ont autant intrigué les savants que la façon bizarre dont volent les chauves-souris dans les ténèbres de la nuit, à une vitesse vertigineuse. Les corps de ces mammifères

volants sont si délicats que le moindre choc les briserait, et jamais n'arrive semblable catastrophe dans leur confrérie. La seule rencontre de l'aile d'une chauve-souris avec celle d'un voisin serait fatale à tous les deux. Ils font dans l'espace les arabesques les plus insensées avec la même sûreté et davantage qu'un avion en plein soleil.

La méthode que la nature a trouvée pour éviter ainsi les collisions aux chauves-souris est des plus simples. Le même principe pourrait servir à la protection des aéroplanes, si bien que les aéronautes de tous les pays étudient aujourd'hui cette question.

On est tout d'abord porté à croire que la seule chose qui puisse ainsi guider ces animaux sont leurs yeux, une paire d'yeux comme en ont les hiboux et les chats. Pas du tout, le sens de la vue n'y est pour rien et les chauves-souris sont aussi borgnes qu'un vieux cheval. C'est à la délicatesse, à la finesse, à l'acuité du sens de l'ouïe que les chauves-souris doivent leur extraordinaire sûreté.

Leur secret réside donc dans la manière dont sont accordées leurs oreilles pour recevoir ou percevoir les échos des sons produits par leurs ailes et autres parties de leur corps.

En volant, la chauve-souris émet des sons faibles, trop légers pour être entendus par des oreilles humaines, mais suffisants pour produire sur elle une impression. Ces sens et ces échos sont perceptibles par les chauves-souris seules. D'après la nature ou la sonorité de ces échos, la chauve-souris juge instantanément le danger qui la menace et change sa course, comme il convient.

LE CIGARE SAUVEUR

Nous ignorons jusqu'à quel point il faut accorder crédit à cette anecdote. Mais il y a de bonnes raisons de la tenir pour authentique, puisqu'elle nous est rapportée par la "Revue du Rhin et de la Moselle". Il faut bien montrer aux récalcitrants les vertus d'un bon cigare et les inciter à brûler encore ce que si longtemps ils ont adoré.

Un jour, paraît-il, où Bismarck se montrait intraitable sur la question de Belfort et rudoyait avec sa morgue habituelle Pouyer-Quertier, qui tentait de sauver cette ville de l'annexion, un jeune attaché d'ambassade suggéra au ministre français de faire fumer le Chancelier de Fer.

—S'il accepte un cigare, il cédera...

Comme, quelques jours plus tard, au cours d'un nouvel entretien, Bismarck, toujours véhément et irrédactable, s'approchait de Pouyer-Quertier, celui-ci lui tendit négligemment son étui tentateur.

Le chancelier allemand, tout à sa discussion, prend machinalement un cigare et l'allume. Peu à peu, il se radoucit, et il n'avait pas tiré cinq bouffées que Belfort était sauvée!...

Comme quoi le tabac prédispose à la conciliation!...

—o—

LA MORTALITE INFANTILE EN ANGLETERRE

En 1900, il mourut en Angleterre 150 enfants de moins d'un an sur 1,000; en 1923, il en meurt 69 sur 1,000, moins de la moitié. Pour arriver à ce résultat, l'Angleterre a institué 2,000 centres de santé dans tout le pays et engagé 3,650 infirmières ou sages-femmes.



UN ROMAN COMPLET

LE JARDIN CLOS

PAR

FLORENCE L. BARCLAY

LE PREMIER JOUR

L'histoire du petit garçon bleu

—Mais non, affirma le jeune homme, ce n'est pas votre nièce Mollie que je souhaitais rencontrer en venant ici, mais vous, uniquement vous.

Guy Chelsea était pour l'heure étendu dans un fauteuil d'osier, à l'ombre du vieux mûrier. Il avait eu la prudence de déposer sur la pelouse sa tasse et sa soucoupe, car il n'ignorait pas que, sous l'empire d'une émotion soudaine, la porcelaine qu'il tenait en mains, surtout si elle était belle, avait la fâcheuse tendance de choir à terre; et on ne pouvait se tromper sur la qualité de la porcelaine ornant l'élégante table à thé que présidait miss Christobel Charteris.

Au cours des deux exquis semaines qui finissaient, le jeune homme avait eu le loisir de tout observer, pendant qu'il suivait des yeux le moindre mouvement de son hôtesse, versant le thé dans ces jolies tasses couleur feuilles de roses; il était familiarisé avec chaque geste de ces belles mains blanches, si douces, quoique si fortes et si adroites.

Le jeune homme, en ces occasions, se tenait debout aux côtés de miss Christobel et s'empressait d'offrir à Mollie

la tasse qui lui était destinée, aussi zélé que si une douzaine de jeunes filles étaient réunies dans le vieux jardin, attendant d'être servies par l'unique cavalier présent. Le jeune homme goûtait la satisfaction d'être le seul homme de la société. A dire vrai, il avait de charmantes façons. Jamais il ne permettait que l'offre de tartines beurrées interrompît la conversation, et néanmoins les tartines se présentaient invariablement au moment voulu, sans d'ailleurs que l'attention du jeune homme à ce que l'on disait, fléchît une seconde. Il avait coutume de suivre de très près le mouvement des belles mains de la jeune tante, et puis vint l'heure où chaque regard des yeux bruns du jeune homme les baissait. Il se figurait naïvement que ceci était son secret, connu de lui seul. Mais, un jour, comme il s'inclinait vers la jeune tante en lui présentant la tasse qu'elle remplissait, elle s'écria soudain : "Non." L'apostrophe était si inattendue, si péremptoire, qu'il s'en fallut de peu que la tasse ne chavirât. Le jeune homme aurait pu répondre : "Non, quoi?" ce qui eût été gênant pour la tante qui se serait trouvée dans l'impossibilité de préciser, mais il était trop loyal. Son regard changea immédiatement de caractère, et cinq minutes durant il se sentit in-

timidé, puis il se reprit, et éprouva une joie intime à la pensée qu'elle avait deviné que ses chères et belles mains avaient été baisées par des yeux épris; il jeta un regard furtif sur le visage de Christobel, si paisible dans sa beauté classique, et l'idée lui vint qu'il s'était trompé et qu'elle n'avait rien surpris; mais alors à quoi pouvait s'appliquer le "non" catégorique qu'elle avait prononcé?

Mollie était présente lors de ce petit incident, aucune explication ne fut possible. Enfin, grâce au ciel, Mollie était partie, et ses sept jours à lui commençaient. Le jour d'aujourd'hui était le premier jour, et le jeune homme se proposait d'ouvrir son cœur à Christobel. Il n'y avait rien qu'il ne se crût capable de lui révéler, et à la seule pensée de ces confidences, il en perdait pied de bonheur.

Penché en arrière, les mains croisées derrière la tête, les paupières mi-closes, il observait le visage de la jeune tante. Les yeux bruns du jeune homme brillaient, mais d'une lueur douce. Néanmoins, quand la tante les rencontrait, elle se détournait rapidement.

—Comment, reprit-il, avez-vous pu imaginer que l'attrait n'existait plus? Je n'ai jamais souhaité que votre présence, et à aucun moment celle de votre nièce ne m'a intéressé. Comment avez-vous pu croire qu'il s'agissait de Mollie, quand c'était vous, vous, uniquement, tout le temps?

La tante, tout en élevant ses beaux sourcils d'un mouvement un peu dédaigneux, le regarda bien en face.

—Dois-je comprendre, dit-elle posément, que vous me faites une demande en mariage?

—Bien entendu, répliqua le jeune homme, et même il m'a été rudement dur d'être obligé de languir deux se-

maines pour y arriver. Je veux que vous deveniez ma femme, Christobel. Peut-être me trouvez-vous impudent, pauvre mendiant que je suis, de vous le proposer sans préambules. Mais je vous supplie de m'accorder sept jours, et dans ces sept jours je vais vous conquérir. Et, à la fin de l'épreuve, m'épouser vous semblera la seule conclusion possible.

Il avait ouvert très grands ses yeux, et la flamme de l'amour qui y brûlait éblouit Christobel. Elle regarda d'un autre côté; en même temps une vive rougeur couvrit le visage que tout "Cambridge" tenait pour classique dans sa sévère beauté; elle rit, mais comme à bout de souffle:

—Vraiment, vous êtes prodigieux, dit-elle, trouvez-vous correct de couper par vos propos la respiration de quelqu'un, ou essayez-vous d'être drôle?

—Je n'ai aucune mauvaise intention à l'égard de votre respiration, et c'est mon malheur et non ma faute, si je vous parais drôle, répondit le jeune homme. Il avança sur le bord de sa chaise, les coudes sur les genoux et les deux mains tendues vers la femme en face de lui. Je veux vous faire comprendre, continua-t-il avec ardeur, que je n'ai encore dit que peu de tout ce que j'ai à dire. Mais j'espère que ce peu va droit au but, et en tout cas je suis furieusement sérieux.

La tante rit à nouveau, et balança son joli pied bien chaussé, une habitude qu'elle avait lorsqu'elle voulait paraître plus à l'aise qu'elle ne l'était réellement.

—Certainement vous allez droit au but, il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Mais, mon cher garçon, vous rendez-vous compte que, depuis quinze jours, je m'évertue à vous chaperonner, ma nièce et vous, suivant avec

un intérêt affectueux une jolie histoire d'amour se développant sans heurt.

Le jeune homme n'était pas habile aux circonlocutions, il allait droit au but, ce qui rendait la discussion de sujets délicats assez difficile.

—Pourquoi avez-vous dit "non?" demanda-t-il sans détours.

La tante tomba immédiatement dans le piège qu'on lui tendait. En une seconde son attitude mesurée fit place à une sorte de précipitation, et encore une fois une rougeur couvrit son visage.

—Cher garçon, je ne le sais pas bien moi-même, dit-elle. Mais il y avait quelque chose dans vos yeux, que je ne saurais expliquer et que je n'ai pu supporter. Quelque chose passa de vous à moi, trop intime, trop doux, pour être tout à fait correct. J'ai dit "non" comme on riposte à un coup qui vous menacerait.

—Ce n'était pas un coup, dit le jeune homme tendrement : c'était un baiser. Chaque fois que je regardais votre belle et chère main, soulevant la théière, je baisais cette douce main. N'avez-vous pas senti que c'était un baiser?

—Non; j'ai éprouvé seulement que c'était anormal, quelque chose que je ne comprenais pas, et qui me déplaisait. Alors j'ai dit "non".

—Mais avouez que c'était doux ? insista le jeune homme.

—Précisément, répliqua la tante, d'une douceur inexplicable et je n'aime pas ce que je ne comprends pas, surtout venant d'étonnants garçons comme vous!

—N'avez-vous pas deviné que c'était l'amour? demanda doucement le jeune homme.

—Non, certainement non!

Le jeune homme se leva alors et vint

s'agenouiller près du fauteuil de Christobel.

—C'était l'amour, dit-il, et ses lèvres effleurèrent les mèches ondules des beaux cheveux de Christobel.

—Retournez vous asseoir où vous étiez, dit sévèrement la tante.

Il y alla.

—Et où placez-vous Mollie au milieu de tout cela? continua-t-elle non sans quelque âpreté.

—Mollie? dit le jeune homme avec complaisance. Oh! Mollie a parfaitement compris. Elle aime Phil, vous ne l'ignorez pas, et entend lui être fidèle; elle sait qu'elle aura votre appui. Dans les derniers temps je lui apportais quotidiennement une lettre de Phil. Ne vous fâchez pas, chère, vous en auriez fait autant à ma place, si Mollie et Phil vous avaient implorée d'être leur intermédiaire. Vous souvenez-vous du jour où nous avons envahi la cuisine pour voir fabriquer vos petits "buns" explosibles?...

Le jeune homme se tapa gaiement le genou, distrait momentanément de son idée par le côté divertissant de la circonstance qu'il évoquait. L'esprit plus pondéré de la tante ne voyait pas qu'il y eût matière à rire dans ce souvenir des petits "buns" explosibles. Elle voulait découvrir ce que Mollie savait. Aussi, quand le jeune homme eut repris son calme, elle suggéra: Vous êtes allé à la cuisine, et alors?

—Oui, nous sommes allés à la cuisine pour épier Martha, et obtenir sa recette; Mollie voulait absolument servir aux "at home" ecclésiastiques de son père des petits buns explosibles... et à cette seule imagination le jeune homme fut repris de l'envie d'éclater de rire, mais tout d'un coup il s'aperçut que la tante n'était pas à l'écoute, et modéra son hilarité.

—Alors, continua-t-il, en allant à la cuisine nous nous sommes arrêtés en chemin pour nous faire mutuellement des confidences. La chose n'était pas facile, entre vous d'un côté et Martha de l'autre. Il nous a fallu murmurer. Vous avez peut-être cru que nous nous embrassions derrière la porte... mais nous n'y pensions guère! Elle m'a parlé de Phil, et moi je lui ai dit... je lui dis quelque chose de ce que je suis en train d'essayer de vous expliquer. Juste assez pour lui faire comprendre la situation de façon à pouvoir aller de l'avant sans malentendu. Elle fut ravie, car,— me confia-t-elle,—je crains depuis longtemps que ma chère belle tante n'épouse un "ichthyosaurus". Je lui demandai ce que diable elle entendait par là? "Un vieux fossile", répondit-elle.

Une fois encore une rougeur passa comme une flamme sur le beau visage féminin, et, pour dissimuler son embarras, la tante eut recours à un dérivatif.

—Je vous ai déjà entendu dire "par le diable", mon cher garçon. Mais je suis bien aise de constater vos efforts pour supprimer cette interjection; vous vous rendez compte combien pareilles expressions me choquent.

Entre ses paupières mi-closes elle lui lança un regard un peu moqueur, mais le jeune homme était on ne peut plus sérieux.

—C'est que, dit-il, je m'applique de toutes mes forces à être ce que vous souhaiteriez que fût l'homme qui vous aime.

—Oh! cher garçon, dit Christobel Charteris, le visage attendri. Il faut pourtant que je vous fasse comprendre que je ne puis vous prendre au sérieux. Je vais être contrainte de

vous raconter une histoire que jamais personne n'a entendue, une touchante petite histoire d'autrefois. Il faut que je vous narre l'histoire du petit "garçon bleu". Attendez-moi ici un moment, pendant que je rentre pour donner des ordres afin que nous ne soyons pas dérangés.

Elle se leva et, traversant la pelouse, se dirigea vers la petite maison blanche. Les yeux du jeune homme la suivaient, pleins d'admiration pour la haute silhouette, si gracieuse en son parfait épanouissement, pour l'allure rythmée de la démarche.

Durant les années passées à Cambridge le jeune homme avait appartenu à la clique qui appelait Christobel Charteris "Junon" et "la Déesse" et qui encombra le terrain du club dès qu'il y avait une chance de la voir jouer au tennis. Et maintenant, durant deux merveilleuses semaines, il avait été accueilli en visiteur bienvenu dans cette oasis "vieux monde", enclose par un haut mur de briques rouges, et où Christobel vivait et régnait. Il avait passé des heures ensoleillées dans la paix du vieux jardin, foulant les longs et étroits tapis de verdure à l'ombre des arbres aux larges rameaux, depuis la "poterne" à droite du mur rouge, jusqu'aux marches de pierre conduisant à la grille du jardin, et à la petite maison blanche. Le jeune homme savait parfaitement à l'heure présente ce qu'il voulait. Il voulait épouser Christobel Charteris. Il fallait qu'il fût plutôt courageux. Enfoncé dans son fauteuil d'osier, attentif à épier le moindre mouvement de la créature imposante à laquelle son jeune cœur s'était consacré, il paraissait extraordinairement juvénile et mince dans son complet gris clair, une cravate couleur de la-

vande au col et une boutonnière de "violas" au revers de sa jaquette.

Mollie était partie de bonne heure ce matin-là. Ses derniers mots, comme elle se tenait debout à la fenêtre du compartiment, avaient été :

"Surtout, Tantine, pas d'erreur au sujet de Guy Chelsea; c'est un charmant garçon et je vous remercie de nous avoir réunis. Mais vous pouvez assurer papa que Guy Chelsea et ses belles propriétés, sa prairie en perspective, son million de rentes, et ses machines à voler, ne me rendront pas infidèle à Phil, d'autant que Guy Chelsea est amoureux ailleurs..." Le train s'ébranlait déjà quand Mollie débitait ce beau discours, dont il ne parvint que des bribes à sa tante, et ce qu'elle entendit, elle ne le crut pas. L'atmosphère amoureuse avait été si indubitable pendant cette quinzaine qu'elle en avait elle-même été émue.

Le jeune homme avait été si débordant de la joie de vivre, irradiant autour de lui une atmosphère heureuse.

Dans leurs parties de tennis, jouées dans le "court" au bas du jardin, Christobel le battait facilement quand il avait Mollie pour partenaire, mais dans les "singles" face à face, la preste agilité du jeune homme contrebalançait le magnifique "service" de Christobel et leur parfaite égalité d'adresse faisait de chaque partie vivement disputée un grisant plaisir :

À l'heure du thé, sous le mûrier, l'impondérable atmosphère de tendresse non exprimée prêtait une séduction aux moindres paroles, aux rires légers, tel un rayon de soleil transforme fleurs et feuilles, en or pur.

Au cours des petits dîners intimes auxquels il était parfois convié et de la soirée qui suivait, assis tous trois dans le jardin, éclairé par les rayons

de lune, alors qu'il leur contait quelque émouvante aventure d'aviation, décrivant ses premiers vols, les périls miraculeusement surmontés, l'ivresse du vol rapide, le danger des courants contraires, de l'hélice cassée, du gouvernail rétif... À chacune de ces occasions, le jeune homme, avec son enthousiasme, sa gaieté, son ardeur, avait été la vie de l'heureux trio.

Et par ces soirées au clair de lune, lorsque le jeune homme partait sur son bateau aérien, un des cœurs qui l'écoutait était serré d'une angoisse silencieuse, mais c'était Mollie qui, les mains jointes, l'implorait de ne plus voler jamais, puis, immédiatement après, le conjurait de la prendre à la première occasion comme passagère.

Jours heureux ! Mollie en faisait le charme ; avec le départ de Mollie, ils cesseraient tout naturellement.

Le jeune homme cependant avait sollicité la permission de revenir et sur l'instant la "tante" oublia qu'il n'avait pas l'habitude de demander ce qu'il voulait, mais plutôt celle de s'en emparer. Elle avait eu un lunch solitaire, et consacré l'après-midi à renouer le fil des occupations ennuyeuses, mises de côté pendant ces vacances heureuses.

Ce n'était pas le jour où le Professeur avait coutume de venir lui faire visite. Elle était seule jusqu'à quatre heures, et alla s'asseoir sous le mûrier. Le jardin était infiniment paisible. L'heure du silence des oiseaux était à peine écoulée.

Jenkins, le vieux "butler", avait été faire une course en ville, de sorte que ce fut Martha qui apporta le thé, aussi abondant et bien servi que jamais, et deux tasses !

— Pourquoi deux tasses, Martha ? demanda un peu languissamment miss Charteris.

—Peut-être bien aurons-nous une visite, répondit Martha d'un ton sibyllin, son visage tout plissé se détendant soudain dans un sourire comme elle ajoutait plus bas : "Peut-être bien nous avons une visite," car à ce moment précis la porte de la poterne retombait avec bruit, et elles virent le jeune homme, s'avancant dans le jardin, sous un rayon de soleil.

La tante se leva pour aller rapidement à la rencontre du visiteur, dont l'apparition était si inattendue, et précisément elle s'était sentie si triste et solitaire.

—Comme c'est gentil à vous, dit-elle, et "l'Attraction" qui est envolée. Mais Martha paraît avoir eu le pressentiment de votre venue. Elle vient d'apporter le plateau du thé arrangé pour deux. Comme vous êtes élégant, jeune homme ! Pourquoi cette toilette de noces ? Venez-vous d'une, ou allez-vous à une cérémonie ?

—Non.

—Alors n'êtes-vous pas disposé, après le thé, à une bonne partie de tennis bien disputée, à nous deux, sans être handicapés par notre chère petite Mollie ?

—Non, seulement de la conversation aujourd'hui si vous le voulez bien, à nous deux sans être handicapés par notre chère petite Mollie. De la conversation s'il vous plaît, pas de tennis.

Il s'arrêta devant la plate-bande remplie de fleurs mauves et pourpres, qui bordait le sentier.

—Sont-elles jolies, dit-il, ces "petites", je ne sais pas comment on les appelle, dans ce rayon de soleil.

La tante s'aperçut alors qu'il n'avait pas son ordinaire bouquet à la boutonnière, et observant en même temps la teinte lavande de la cravate, elle cueillit quatre petites violas et les

épingla au revers de la jaquette du jeune homme :

—Cher garçon, dit-elle, vous êtes un véritable "dandy", sur ces questions de boutonnière fleurie et de jolies cravates, mais comme c'est vous, on excuse cette faiblesse. C'est la première fois que je vous vois arriver sans une boutonnière fleurie, et vous voilà réduit à avoir recours aux fleurs de mon parterre.

—C'est aussi "le premier jour", énonça le jeune homme, comme ils avançaient ensemble vers le murier. Et ce jour inaugure un régime nouveau pour les boutonnières, et pour beaucoup d'autres choses. Je vais avoir sept jours à moi, et celui-ci est le premier.

—Vraiment ? dit la tante, que divertissait le sérieux du jeune homme. Je suis flattée que vous veniez passer une partie de ce "premier jour" avec moi. Prenons notre thé, et ensuite vous m'expliquerez l'énigme des sept jours, et de quelle façon vous avez l'intention de les occuper.

Pendant le thé le jeune homme demeura silencieux. La tante essayait de lire sa pensée et crut d'abord qu'il regrettait son costume de tennis et l'occasion d'une partie. Elle songea ensuite que c'était plutôt Mollie qui lui manquait. Elle répéta sa remarque qu'il était gentil à lui de venir, maintenant que "l'attraction" n'était plus là.

Cette réflexion donna à Guy l'occasion qu'il cherchait. La tasse était vide et en sûreté sur le gazon. Alors les écluses du cœur du jeune homme s'ouvrirent subitement, et il prononça les paroles inoubliables :

—C'est toujours "vous" que j'ai cherchée.—Puis il attendit à l'ombre du murier. Elle avait probablement quelque chose à lui répondre, mais

rien ne pouvait modifier la situation. Il avait parlé, lui, et c'était là l'essentiel. En sept jours il arriverait à la conquérir. Dès maintenant elle savait ce qu'il voulait, et c'était pour le premier jour un pas important. Il leva les yeux et observa Christobel. Elle avait repris son calme habituel: ses yeux étaient pleins de bonté. Elle souriait doucement, et s'assit sur un des fauteuils bas. Il avait bondi sur ses pieds, elle lui fit signe de prendre un siège en face du sien. Inconsciemment elle adoptait une attitude dominatrice. Le jouvenceau jouissait du spectacle. N'était-elle pas reine entre toutes les femmes?

—Je vais vous conter une histoire, commença-t-elle.

—Bon, répondit le jouvenceau.

—C'est au sujet du petit garçon bleu.

—Ah!

—C'est vous qui étiez mon petit garçon bleu.

—Moi?

—Oui, il y a vingt ans.

—J'avais donc six ans, répliqua d'un ton posé le jouvenceau.

—Nous étions en séjour à Dovercourt. Nos familles respectives ne s'ignoraient pas. Je vous observais jouant sur la plage, vous étiez un minuscule petit garçon.

—J'imagine que je devais être un très gentil petit garçon.—Ceci fut dit avec complaisance.

—Très gentil, séduisant; vous portiez des culottes de flanelle blanche et un petit veston bleu.

—Probablement un joli petit veston.

—Précisément, et je vous appelais "mon petit garçon bleu". Vous aviez aussi une petite casquette de flanelle bleue, que vous posiez en arrière sur

vosre tête bouclée. Je parlai à deux reprises au "petit garçon bleu".

—Vraiment?—Et les yeux bruns du jouvenceau se firent très tendres.—Alors il n'est pas surprenant que j'éprouve le sentiment de vous avoir aimée toute ma vie.

—Ah! mais attendez d'entendre mon histoire! Voici ce qui se passa la première fois que je m'entreteins avec le petit garçon bleu. Votre nurse était assise tout en haut de la plage en compagnie d'autres nurses, jacassant et tirant l'aiguille. Quant à vous, prenant votre petit seau et votre pelle, vous étiez parti tout seul vers une jetée, et là commença pour le petit garçon bleu la construction d'une magnifique forteresse de sable. J'étais assise un peu plus loin sur la jetée, et je vous observais. Vous preniez une peine énorme, surmontant d'incroyables difficultés, et chaque fois que votre petite casquette tombait, vous la ramassiez, et du revers de votre manche époussetiez le sable, puis la replaciez sur votre tête frisée. Vous étiez bien mignon, petit garçon bleu; il me semble encore vous voir.

La tante fit une pause, regardant le jouvenceau avec un air d'intérêt rétrospectif; il ne broncha pas, et son visage conserva l'expression d'un intérêt charmé.

—Puis, reprit la tante, la forteresse et la cour intérieure terminées, un petit canon fut érigé au milieu de la cour pour servir à la défense. Mais il fallait un boulet et vos yeux le cherchaient. Posant sa pelle contre la jetée, et son petit seau à côté, sa casquette bien enfoncée, le petit garçon bleu dont je suivais les mouvements s'approcha du bord de l'eau. Evidemment un phénomène d'agrandissement au sujet de votre forteresse et de votre canon avait eu lieu dans votre petit

cerveau, car arrivé au bord de l'eau, votre choix s'arrêta sur un galet presque aussi gros que votre tête. Mais en dépit de votre visible satisfaction, force vous fut de constater que vous ne pouviez pas porter votre galet. Après une brève méditation, votre parti fut pris. Enlevant votre petit veston bleu et l'ayant soigneusement rouler le galet; alors, attachant en étendu sur le sable, vous parvîntes à y sembler les manches, et faisant joindre le col et le bord, le petit garçon bleu hissa la grosse pierre et avec difficulté la remonta. A chaque pas il semblait que la grosse pierre allait tomber et écraser les pieds nus du hardi petit garçon. C'est à cet instant que je m'élançai à la rescousse.

—Petit garçon bleu, dis-je, puis-je vous aider à porter votre galet?

Vous arrêtant aussitôt, vos yeux se levèrent vers moi. Votre gentil visage était congestionné par l'effort, la casquette tenait à peine, mais vos regards exprimaient une ténacité indomptable.

—Merci, mais je porte toujours mes propres paquets. Et sans rien ajouter, vous partiez de plus belle et moi je restais là, confondue:

—Vilain petit animal! murmura le jouvenceau.

—Pas du tout, répliqua la tante, je ne permets pas qu'on injurie mon petit garçon bleu. Il fit preuve d'une noble indépendance. Et maintenant écoutez la suite. Le petit garçon bleu, portant son énorme projectile, avait presque atteint son château fort, quand soudain sa nurse, levant les yeux, l'aperçut déambulant en manches de chemise et ne fut pas longue à découvrir à quel usage il avait consacré sa petite veste de flanelle. Aussitôt elle jeta l'ouvrage qu'elle tenait en mains, et arriva en trombe sur la

plage, accablant mon petit garçon bleu de toutes les épithètes humilian-tes qui s'offraient à son esprit irrité; puis, s'emparant du gros galet, elle le jeta au loin et secoua la petite jaquette toute couverte de sable et d'algues marines, tirant les manches tire-bouchonnées. Ceci fait, elle se mit à secouer à son tour mon petit garçon bleu, déjà essoufflé, lui passa sa jaquette, et vigoureusement le poussa devant elle, jusqu'à la place qu'elle avait quittée si précipitamment; là, d'un geste brusque, elle fit asseoir mon petit garçon bleu tournant le dos à la mer et à son beau château fort; en même temps elle clamait avec indignation, pour le bénéfice de ses collègues, les forfaits du jeune coupable! J'aurais volontiers tué cette femme! Et je savais que mon petit garçon bleu n'avait pas de chère maman à lui. Aussi j'aurais voulu le prendre dans mes bras, lisser ses boucles emmêlées et le consoler; lui ne soufflait mot. Il venait de m'expliquer qu'il portait toujours ses paquets lui-même, et évidemment il avait également appris à porter tout seul et en silence ses chagrins d'enfant. J'épiai le petit dos bleu, si droit d'habitude, et maintenant courbé par la honte et la peine. Puis je cherchai dans mon esprit ce que je pourrais faire pour l'aider. J'étais certaine qu'il ne me voyait pas. Alors je me mis à la recherche du gros galet, bien lourd, je vous en réponds, et je le portai à la jetée, le déposant avec précaution dans la cour du château fort. Puis j'allai reprendre ma place de l'autre côté de la jetée et attendre les événements. J'étais sûre que le petit garçon bleu viendrait chercher sa pelle et son seau. Au bout d'un moment, en effet, les "nurses" furent lasses de tourmenter le petit garçon bleu; sa résistance passive

l'emportait sur leur force brutale. Et puis sans doute sa petite personnalité intelligente entravait leurs commérages. On lui annonça donc qu'il pouvait s'en aller, probablement, car je ne pouvais rien entendre, sous la condition expresse qu'il serait sage, et ne se mêlerait plus de charroyer de grosses pierres. Je le vis se lever et secouer de ses pieds la poussière du cénaire des "nurses". Puis il repoussa ses boucles en arrière, et sans regarder à droite ou à gauche piqua droit vers son château fort. Je fus étonnée qu'il ne jetât pas un coup d'oeil vers l'endroit où son précieux galet devait se trouver. Mais non! il avançait gaiement et ses beaux yeux brillaient.

Quand il atteignit la jetée, et trouva son fort intact et le boulet de canon au beau milieu de la cour, il demeura figé dans une contemplation silencieuse, puis ses joues devinrent très roses, et d'un geste respectueux il enleva sa petite casquette, et tournant son visage radieux vers le ciel bleu sur lequel couraient de légers nuages blancs. "Merci, mon Dieu", dit le petit garçon bleu.

Les larmes étaient visibles dans les yeux doux de la tante, et elle avait quelque peine à empêcher sa voix de trembler. Mais une expression de joie illuminait le visage du jeune homme, et sans s'exprimer directement, cette joie frémissait dans sa parole et dans son rire.

—Je me souviens, dit-il, oui, je me souviens! pas de vous, hélas, mais d'avoir été hélé sur la plage, et d'avoir vu jeter mon boulet de canon. Je n'étais qu'un petit gosse comme vous savez, et j'avais pris l'habitude de prier dans toutes mes nécessités et embarras. Je pense parfois que mes pétitions devaient amuser les anges. Ainsi il se trouvait, dans un champ,

un épouvantail aux oiseaux, pour lequel pendant des semaines je priais chaque soir. J'avais été frappé de sa triste solitude. Puis à l'encontre de tous les canons théologiques de la nursery, j'intercédaï avec persistance et ferveur pour "Satan". Il paraissait logique à mon esprit d'enfant que la personne qui—selon ma nurse—passait tout son temps occupée à rendre les autres méchants, fût convertie, car aussitôt toute méchanceté cesserait. Enfin, l'idée que quiconque fût placé en dehors de la possibilité d'intercession, remplissait mon petit coeur de rage et de chagrin. Je crois que l'esprit du mal devait se détourner, si par hasard il passait près d'un petit garçon agenouillé sur son lit, et qui, les yeux pleins de larmes, plaïdait pour lui: "Mon Dieu, je vous en prie, bénissez le pauvre vieux Satan, rendez-le bon et heureux et reprenez-le dans le ciel." Mais cette invocation contrariait fortement ma nurse, surtout lorsque son nom, à peine séparé par une virgule, suivait.

—Oh! mon petit garçon bleu! cria la tante, pourquoi n'étais-je pas votre mère?

—Dieu merci, vous ne l'étiez pas, répondit imperturbable le jeune homme. Je ne vous désire pas comme mère, car je vous veux comme femme.

—Alors, dit précipitamment la tante, vous aviez prié pour retrouver votre galet?

—Oui, pendant que j'étais assis en pénitence, j'avais dit: "Je vous prie, mon Dieu, de permettre à un ange de trouver mon galet, que ma vilaine nurse a jeté, et permettez à l'ange de le porter dans la cour de mon fort." Aussi je n'avais été nullement surpris de l'y voir, seulement très content. Ainsi vous voyez, Christobel, que vous étiez déjà, il y a vingt ans, mon ange

gardien. Il n'est donc pas surprenant qu'il me semble vous avoir aimée toute ma vie.

—Attendez d'avoir entendu la fin de mon histoire, petit garçon bleu. Je vous réponds que vous serez surpris. Mais qui vous a permis de m'appeler Christobel?

—Personne. J'y ai pensé tout seul. Il me semble naturel de pouvoir dire ce nom le premier des sept jours. Et puis remarquez que je ne vous ai jamais appelée "miss Charteris". Vous m'avez toujours paru trop magnifique pour être "miss n'importe quoi!" autant dire Mlle Jeanné d'Arc ou Mlle Diane d'Ephèse! mais naturellement, si cela vous déplaît, je ne vous appellerai plus Christobel.

—Quel garçon ridicule, dit la tante en riant. Appelez-moi ce que vous voulez, le long de vos sept jours. Mais vous ne m'avez pas encore expliqué la signification mystérieuse de ces sept journées.

Le jeune homme se pencha en avant:

—Voilà, dit-il avec ardeur. J'ai toujours goûté l'histoire de l'armée d'Israël marchant pendant sept jours autour de Jéricho. Cette vision me plaît: la ville tenue pour invincible avec sa garnison de défenseurs, ses hauts murs, ses portes bien fermées. Puis l'armée, silencieuse et déterminée, en faisant chaque jour le tour; selon toute apparence, rien n'arrivait, mais de fait la foi, l'enthousiasme, la volonté des assaillants minaient ces murs redoutables, et lorsque le septième jour, au son des trompettes sacerdotales, ils firent sept fois le tour de l'enceinte, la consigne du silence avait été levée, et l'armée silencieuse autorisée à jeter des cris de joie. Alors les cors de bélier sonnèrent un appel strident... et au bruit de toutes ces clameurs les murs de Jéricho s'effondrèrent... et

les vainqueurs entrèrent au cœur de la citadelle... Je suis tout prêt à marcher en silence pendant sept jours, mais le septième, Jéricho aura capitulé...

—C'est moi Jéricho, je suppose, dit la tante un peu sèchement. Jusqu'ici, je n'ai pas constaté le silence... évidemment cette partie du programme serait plutôt ennuyeuse, aussi nous l'omettrons, et dirons: Petit garçon bleu, soufflez dans votre cor de bélier.

—Je soufflerai fort bien le septième jour, répliqua le jeune homme, et vous ne pourrez manquer de m'entendre.

En même temps il se leva, et vint s'agenouiller près du fauteuil de Christobel.

—Quand les portes s'ouvriront et que tomberont les murs, j'entrerai tout droit au cœur de la citadelle, et là je trouverai ma reine, c'est-à-dire vous... oh! belle citadelle, imprenable jusqu'à ce jour! oh! quel beau royaume. Ne souhaiteriez-vous pas, Christobel, qu'aujourd'hui fût le septième jour?

Il avait l'air si tendre en se penchant vers elle, et prononça Christobel avec un accent si pénétrant, que pendant un instant la tante se sentit un peu étourdie.

—Retournez vous asseoir tout de suite, petit garçon bleu, murmura-t-elle.

Et il obéit.

Ni l'un ni l'autre ne parlèrent pendant quelques minutes. Le jeune homme, renversé dans son fauteuil, regardait les feuilles de mûrier qui, mystérieusement, se mouvaient. L'expression triomphatrice du visage du petit garçon bleu était de nature à couper la respiration, et faisait sou-

haïter entendre un vaste orchestre éclater dans un alléluia triomphal...

La tante épiait le jeune homme et débattait en elle-même si avant le septième jour il ne conviendrait pas de lui parler du Professeur? Elle se demandait ce qu'il dirait quand il en apprendrait l'existence, et ce que ressentirait Jéricho, quand l'armée d'Israël, bannières baissées, se retirerait tristement, laissant les murs debout, les portes fermées. Pauvres murs, tenus pour si redoutables: déjà ils oscillaient sur leur base! Si le jeune homme n'avait pas été si chevaleresque, il aurait pu, cinq minutes auparavant, pénétrer dans la citadelle. Le savait-il?... Christobel regarda le visage rayonnant. Oui, il savait. Il y avait peu de choses que le jeune homme ne sût pas. Il ne fallait pas qu'elle permit ces sept journées, quoiqu'elle pût être certaine de l'obéissance absolue du jeune homme; elle devait lui dire le reste de l'histoire, et le renvoyer dès aujourd'hui. Pauvre armée assiégeante, on lui dérobait sa victoire. Pauvre "Jéricho" laissée solitaire! Evidemment ce n'était pas une chose banale que d'être comparée à Jéricho, à Diane d'Ephèse, à Jeanne d'Arc, tout cela dans la même conversation, mais c'était plutôt étonnant d'y prendre plaisir. A la vérité, toutes les circonstances dont le jeune homme était la cause première, se trouvaient plaisantes et singulières. Il marchait toujours comme une armée avec ses bannières déployées. Le Professeur arrivait à Jéricho dans une modeste voiture, et on entendait à la porte son discret coup de heurt. Les murs trembleraient-ils à ce coup de heurt? Hélas! hélas! jusqu'ici ils n'avaient pas tremblé. Trembleraient-ils quand s'entendrait la marche du jeune homme? Les portes s'ouvriraient-elles

spontanément à l'appel du cor de bélier du petit garçon bleu?... La tante n'osa pas aller plus avant dans ses suppositions. Elle comprit que l'action immédiate était son seul refuge.

—Petit garçon bleu, dit-elle de son intonation la plus maternelle, descendez un peu des nuages et écoutez-moi. Je veux finir l'histoire que je vous contais.

Il bondit et vint s'asseoir à ses pieds sur le gazon. Tous les mouvements du jeune homme étaient soudains et déconcertants. Le fait était accompli avant que vous ayez eu le temps de vous demander si vous l'autorisiez. Mais cette nouvelle attitude était parfaitement satisfaisante. Là, assis sur l'herbe, il était moins grand et moins important; elle en profita pour commencer aussitôt son discours.

—Il faut que je vous révèle, reprit Christobel, quelle fut l'autre occasion où je me permis de parler à mon petit garçon bleu. Il était revenu à sa place favorite, près de la jetée. La marée avait depuis longtemps emporté forteresse et canon, mais le boulet était toujours là: il appartenait à la catégorie des choses qui demeurent. C'est généralement le cas avec les gros galets. Quand je donnai un coup d'oeil par-dessus la jetée, le petit garçon bleu était assis sur le sable, ses robustes petites jambes écartées. Entre ses genoux brunis il avait posé son seau, et de sa main droite il maniait une pelle de bois, sur le manche de laquelle était écrit au crayon bleu: "Master Guy Chelsea." Il était occupé à remplir de sable son seau, mais la pelle était longue et le seau trop près, la majeure partie du sable manquait le seau et se répandait sur le petit garçon bleu. Je l'entendis qui soupirait et murmurait: "Raté" d'une voix

fatiguée. Je me penchai en avant et je dis: "Petit garçon bleu, puis-je jouer avec vous et vous aider à remplir votre seau?"

Le petit garçon bleu leva les yeux, ses boucles, ses sourcils, ses cils étaient pleins de sable; il y avait même du sable sur son joli petit nez. Mais rien ne pouvait altérer la dignité naturelle de sa petite personne, ou amollir sa décision. Il posa sa pelle, leva une petite main humide et soulevant sa casquette bleue: "Merci, dit-il, mais je n'aime pas les filles." Oh! master Guy Chelsea, quel coup de cæveçon vous m'avez donné là.

Les larges épaules du jouvenceau furent secouées par le rire, mais il saisit la main de la tante, la porta jusqu'à ses lèvres, puis doucement la baisa sur le revers, sur la paume, puis chaque doigt l'un après l'autre.

—Bonne, excellente petite fille, dit-il; mais il faut qu'elle confesse que les petites filles de sept ans ne sont pas toujours séduisantes aux yeux des petits garçons de six ans.

—Je n'avais pas sept ans, déclara emphatiquement la tante. Lâchez ma main et écoutez. "Quand vous aviez six ans j'en avais seize!"

La bombe de la tante fut reçue avec un silence respectueux, comme il convenait. Puis la voix joviale du jouvenceau reprit:

—Et qu'est-ce que cela signifie, dear? Quand j'avais six ans vous en aviez seize. Quand j'avais vingt ans, vous en aviez vingt-neuf.

—Trente, petit garçon bleu, trente, soyez exact; et maintenant vous avez vingt-six ans, et j'avance vers quarante.

—Trente-six, dear, trente-six, soyez exacte, protesta le jouvenceau.

—Et quand vous aurez quarante ans j'en aurai cinquante, et quand vous en

auriez cinquante—un homme est dans la force de l'âge à cinquante ans,—j'en aurai soixante.

—Et quand j'en aurai quatre-vingts, continua le jouvenceau, vous en aurez quatre-vingt-dix — une vieille dame est dans son plein épanouissement à quatre-vingt-dix ans. Quel charmant vieux couple nous ferons! Je me demande si nous jouerons encore au tennis. Je crois que lorsque nous serons très, très vieux, tout à fait décrépits, la chose à faire sera d'aller vivre à Folkestone, et louer deux fauteuils roulants, avec deux bonshommes encore actifs pour les traîner, et nous pourrons faire des courses avec une prime de cinq livres pour le gagnant. Pensons-y, dans soixante ans, Christobel; avez-vous un agenda? Je serai un gai vieux beau de quatre-vingt-six ans et vous...

—Petit garçon bleu, dit-elle se penchant vers lui, et sa voix tremblait un peu, il "faut" que vous soyez sérieux et que vous m'écoutiez. Quand j'aurai dit ce qu'il faut que je vous dise, vous comprendrez tout de suite qu'il est inutile de penser à vos sept journées. Il sera préférable et plus sage de lever le siège immédiatement et de vous retirer. Ecoutez!... silence, restez tranquille. Non... je pourrai dire plus facilement ce que j'ai à dire si vous ne me regardez pas... Je vous en prie, petit garçon bleu... Je vous ai conté mes aventures avec lui pour vous faire comprendre combien je suis plus vieille. J'étais une grande personne quand vous étiez encore un gamin. J'aurais pu vous prendre dans mes bras et vous porter où je voulais. Oh! ne pouvez-vous vous rendre compte que même si je l'aimais, peut-être pourrais-je dire parce que je l'aimerais, et ai toujours désiré l'aider à porter ses grosses pierres, à lui voir

tirer le meilleur parti de la vie, et accomplir au mieux les tâches viriles qu'il s'est imposées; précisément pour cela, je ne puis épouser mon petit garçon bleu! Non, je ne le puis pas. Il ne faut à aucun prix qu'il lie sa brillante jeunesse à une femme d'âge déjà mûr, qui pourrait presque être sa mère.

La voix ardente, anxieuse, au ton décisif se tut.

Le jeune homme demeura immobile, la tête penchée, ses mains brunes enserrant ses jambes.

Puis soudain, il fut à genoux près de Christobel, et penché sur le bras du fauteuil et la regardant dans les yeux. Il y avait dans ce regard tant de respect et d'adoration que la tante sentit qu'elle n'avait pas à s'effrayer qu'il fût si proche. Ceci était une terre sacrée. Elle bannit la défiance et l'inquiétude, et très calme, se prépara à écouter ce qu'il avait à dire.

— Chère, murmura tendrement le jeune homme, vos petites histoires auraient pu avoir l'effet sur lequel vous comptiez, en particulier quand vous vous êtes arrêtée et m'avez regardé comme si j'avais encore du sable sur le bout du nez. Il y avait certes là matière à couvrir de confusion un pauvre garçon, mais heureusement, une phrase adorable a tout corrigé; vous avez dit tout à l'heure: "Je savais que mon petit garçon bleu n'avait pas de mère, j'aurais voulu le prendre dans mes bras, caresser ses boucles et le consoler." Christobel, ce souhait était votre libre don au petit garçon bleu. Vous ne pouvez pas le lui reprendre parce qu'il a grandi. Il n'a toujours pas de mère, pas de soeur, pas un proche parent sur terre. Pouvez-vous lui refuser le refuge, le secours, le bienfait que vous étiez prête à lui octroyer jadis, alors qu'aujourd'hui il est capa-

ble de comprendre et de recevoir ces dons, avec un culte reconnaissant. Voulez-vous me voir épouser quelque jeune fille étourdie, avec un cerveau aussi léger que le mien l'est souvent? Vous parlez de Mollie; mais le petit garçon bleu d'aujourd'hui est d'accord avec celui d'il y a vingt ans pour dire: "Merci, mais je n'aime pas les filles!" Oh! Christobel, je veux l'amour d'une femme, les bras d'une femme, l'intelligence et la tendresse d'une femme. Vous disiez tout à l'heure que vous auriez voulu être ma mère. Est-ce que l'amour de la femme, que l'homme désire au-dessus de toute autre, n'a pas en soi quelque chose du caractère maternel? J'ai été rempli d'orgueil, Christobel, depuis que vous avez avoué ce que votre coeur ressentait pour le petit garçon bleu, parce qu'il m'a semblé qu'ayant une fois éprouvé ces sentiments à son égard, ils pouvaient s'être endormis, mais vous ne pourrez jamais les mettre tout à fait de côté. Et, si votre petit garçon bleu revenait du bout du monde et avait besoin de vous...

Il s'arrêta court. Voici qu'à l'heure de l'épanouissement de sa jeune virilité, il était revenu l'âme débordante d'idéal, afin d'apprendre à la femme solitaire de trente-six ans la véritable signification de l'amour et de la félicité conjugale. Le coeur de Christobel sembla se pétrifier, cesser de battre. Elle se sentait sans secours dans sa souffrance... Qui pourrait apaiser son coeur, quel petit garçon bleu? Elle contempla le visage rayonnant du jeune homme, visage si doux, si jeune, si beau.

Lui mettrait-elle les bras autour du cou pour l'attirer sur son coeur? Elle n'avait pas échangé de promesses avec le Professeur. Elle ne l'avait pas nommé au petit garçon bleu. Ah! Seigneur

de bonté, serait-il possible qu'elle eût attendu douze ans pour une chose qui ne serait, après tout, qu'une écorce creuse.

Du fond des lointaines années, elle entendit une petite voix courageuse lui disant: "Merci, mais je porte toujours mes propres paquets."

A la fin elle retrouva la parole, et dit doucement:

—Petit garçon bleu, soyez assez bon pour vous en aller. Je suis très lasse.

Puis elle ferma les yeux.

Quelques secondes plus tard, elle entendit retomber la barrière, et sut qu'elle était seule dans le jardin clos.

Les larmes coulaient entre les paupières abaissées, descendant sur les joues pâles. La voie de la justice est souvent rude et laborieuse à suivre, et parfois les âmes les plus droites n'entendent pas le clairon d'or, sonnait au milieu de la confusion et déclarant que: "Par beaucoup de tribulations, vous entrerez dans le royaume des cieux." Les larmes sans espoir tombèrent dans le vieux jardin.

.

Et Martha, la vieille femme de charge, fidèle, mais curieuse, baissa le store à travers lequel elle s'était permis de regarder. Comme la barrière de la porterne se refermait derrière la silhouette élancée du jeune homme, Martha se détourna et essuya une larme qui coulait sur son dur visage ridé: "Dieu le bénisse!" murmura-t-elle. "Il obtiendra avec le temps ce qu'il veut. Il n'y a pas une femme sur terre qui pourrait lui refuser ce qu'il veut."

Et, par ces paroles confuses, Martha résumait la situation en faveur du jeune homme, négligeant totalement, hélas! la personnalité du Professeur. Puis, de son tablier, elle s'essuya ru-

dement les yeux, afin de se punir de sa sentimentalité.

.

Et le jeune homme retourna à son hôtel, l'âme pleine de joie, certain que la première marche autour des murs de la citadelle bien-aimée n'avait pas été vaine, car les murs avaient certainement tremblé!

.

"Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le premier jour".

LE SECOND JOUR

Miss Charteris prend en main la direction

Le jeune homme arriva en tenue de tennis, sa raquette sous le bras. Il entra, comme c'était sa coutume, par la petite barrière verte, qui s'ouvrait dans le mur de briques rouges au bas du jardin. Du premier jour il avait assumé cette liberté, jamais auparavant accordée à personne. Le Professeur pénétrait toujours par la porte d'entrée officielle, mettait son parapluie qui l'accompagnait, que le temps fût beau ou pluvieux, dans la potiche à cet usage, déposait ses caoutchoucs sur le paillason, suspendait à une patère sa robe et son bonnet universitaires, et suivait Jenkins qui l'introduisait au salon. Quoique depuis une douzaine d'années le Professeur vînt régulièrement deux fois par semaine: primitivement, pour faire visite à son vieil ami le Professeur Charteris, et celui-ci mort, pour rendre ses devoirs à la veuve et à la fille du Professeur; puis, quand miss Charteris demeura seule, à elle-même, il n'omettait néanmoins jamais de frapper le heurtoir et de sonner, et en aucune circonstance n'entrait sans se faire annoncer.

Le jeune homme, lui, dès sa seconde visite, avait pris le chemin du jardin, et paraissait croire avoir établi ainsi un précédent qui lui en conférait le droit. Une unique fois, le jour du trentième anniversaire de miss Charteris, le Professeur avait apporté un bouquet; mais étant extrêmement distrait, il déposa le bouquet sur le paillason et s'avança dans le salon tenant ses caoutchoucs de la main gauche; ayant de la droite donnée une poignée de main, il présenta d'un geste vague ses caoutchoucs à son hôtesse, mais miss Charteris, qui n'était jamais embarrassée quand il s'agissait de ses amis, prit les caoutchoucs du Professeur, les rapporta dans le hall, trouva le bouquet sur le paillason, et sauva la situation en mettant immédiatement les fleurs dans l'eau, tout en remerciant le Professeur avec une hilarité que la simple présentation d'un bouquet n'eût sans doute pas provoquée.

Mais, pour en revenir au deuxième jour, le jeune homme arriva vêtu de flanelle blanche, et le thé fut un repas plein de gaieté.

Le jeune homme voulait absolument les détails au sujet des noces, advenues l'an dernier, de Martha, fidèle servante des Charteris depuis trente ans, et de Jenkins, le maître d'hôtel. Le jeune homme tenait à être informé qui des deux avait fait la demande, et de quelle façon ils avaient annoncé la nouvelle à miss Charteris, et si Jenkins avait pris des airs de "marié", et si Martha portait un voile? Il extorqua de Christobel la confession qu'elle avait été présente à la cérémonie, et en exigea un récit complet, qui le fit rire si fort, et se frapper le genou avec un tel entrain que miss Charteris jeta des coups d'oeil inquiets du côté des fenêtres de la cuisine et de l'office, fâcheusement orientées vers le

jardin... Enfin, après d'innombrables plaisanteries au cours desquelles le jeune homme faillit à plusieurs reprises s'étrangler avec les "buns explosifs", il demeura d'accord que Martha était une perfection.)

Miss Charteris rendit hommage aux incomparables qualités culinaires de Martha, à son économie et ses capacités domestiques, mais Martha n'était pas sans posséder un caractère difficile; de plus, l'oeil d'artiste de miss Charteris était désagréablement impressionné par le désordre fréquent de la coiffure de Martha.

Le jeune homme admit à regret la vérité de cette observation.

— Pourquoi ne le lui dites-vous pas? demanda-t-il.

Miss Charteris sourit.

— Petit garçon bleu, je n'oserais pas. Je risquerais de perdre ma place, si je faisais une observation d'un caractère personnel à Martha.

— Je m'en charge, si vous le voulez, répliqua avec sang-froid le jeune homme.

— Si vous en aviez la hardiesse, avertit miss Charteris, ce sera certainement la dernière observation que vous vous permettrez jamais dans la cuisine de Martha.

— Oh! il y a la manière, assura d'un ton léger le jeune homme, tout en s'offrant un nouveau "bun".

Après le thé ils prirent leurs raquettes, et tout en flânant, traversèrent la pelouse, s'arrêtant un instant pendant que Christobel choisissait une fleur pour la boutonnière de son compagnon; la cravate de ce second jour était orange, et elle cueillit un bouton à peine entr'ouvert de la rose "Allan Richardson" et l'épingla en souriant sur le veston blanc. Puis ils franchirent le sentier qui les séparait du "tennis court", choisirent une demi-dou-

zaine de balles neuves, et commencèrent une série mouvementée de "singles".

Miss Charteris joua son meilleur jeu, mais le jeune homme manquait son service, et elle le battit de six contre quatre. Au second tour, il commença par avoir des avantages, mais finalement demeura battu à trois sur six.

Miss Charteris était toute rayonnante, ravie de se sentir en forme.

— Petit garçon bleu, cria-t-elle comme elle donnait le coup décisif du troisième "set", je crains que vous ne soyez paresseux aujourd'hui.

Le jeune homme se rapprocha du filet et la regarda à travers sa raquette.

— Je ne suis pas paresseux, dit-il, mais je me trouve du mauvais côté du Jourdain. Tout ceci est une perte de temps; je voudrais traverser et commencer ma marche.

— Ne soyez pas absurde, petit garçon bleu, je préfère ce côté-ci du Jourdain, et vous resterez où vous êtes jusqu'à ce que vous m'ayez battue.

Le jeune homme gagna le "set".

Une fraîcheur délicieuse régnait à l'ombre du mûrier.

Le jeune homme était fort paisible, et semblait enclin, ce second jour, à accomplir sa marche en silence.

Miss Charteris avait repris son bel équilibre. Aujourd'hui elle tenait les rênes en mains, et méditait de quelle façon elle devait se comporter vis-à-vis du jeune homme. Tout dépendait de la manière dont elle s'y prendrait.

A la fin, elle dit:

— Petit garçon bleu, quand vous étiez à "Trinity" (Collège à l'Université de Cambridge), je vous apercevais souvent, je savais que vous étiez le petit garçon bleu de jadis. Je pensais parfois à vous faire appeler, à

vous parler pour votre bien, et à vous inciter à faire de grandes choses; mais je me souvenais à temps du "gallet" et du "seau" et je n'avais pas envie de me faire rabrouer une troisième fois.

Le jeune homme sourit.

— Me tenez-vous pour un fainéant? demanda-t-il. Je ne le suis pas, je vous assure, et dans ce temps-là j'ai étudié beaucoup de choses. Mais je voulais ménager mon jeu. Je tenais à accomplir une masse de choses au cours de ma vie, et les étudiants qui s'exténuent, et sortent les "Senior Wranglers" (Vétérans) commencent, et finissent là leur carrière. On n'en entend jamais plus parler!

— Je comprends, dit miss Charteris avec des yeux qui riaient. Vous avez trouvé plus sage d'éviter d'être "Senior Wrangler".

— Précisément, acquiesça le jeune homme. Je me suis senti satisfait par un très honorable B. A. (Satisfecit), et j'espère que vous me l'avez vu conquérir. Quelle sottise d'être présentés là "en paquets" et de dépendre d'un vieux bonhomme.

— Petit garçon bleu, petit garçon bleu, je suis renseignée à votre sujet! Vous avez gâché les plus belles occasions: vous avez refusé de vous servir des facultés que vous possédiez. Vous avez causé beaucoup de souci aux puissances établies. Vous étiez si honnêtement populaire que votre exemple était tenu pour admirable, et vous avez été plus ou moins responsable de tous les scandales scolaires et toutes les querelles qui ont eu lieu de votre temps.

Le jeune homme ne sourit pas. Il la regarda avec une expression de grave innocence, qui la mit mal à l'aise.

— Dear, dit-il, j'avais de l'argent en abondance, des masses d'amis, et

je voulais me divertir. Je voulais aussi que les autres se divertissent, et je jouissais de faire la niche à toutes les vieilles badernes qui avaient oublié ce que c'est que la jeunesse, si jamais ils l'avaient su. Et je n'avais pas de mère pour m'interroger, ni de soeur qui pût arriver à l'improviste dans mon logis. Mais, Christobel, je puis vous affirmer une chose. j'espère me marier bientôt, j'espère épouser une femme si pure, si noble, que sa seule présence sera une pierre de touche pour les pensées, sentiments et souvenirs de l'homme qui sera mon mari. Et je puis honnêtement regarder dans vos chers yeux, et dire: "Ma femme peut connaître chaque détail des folies que j'ai faites à Cambridge; il n'y a pas une chose, durant ces trois années, que je répugne à lui apprendre." Voilà! est-ce assez?

Miss Charteris fit de la main un geste de protestation.

—Oh! petit garçon bleu, dit-elle, je n'ai jamais douté qu'il en fût ainsi. Est-ce que je ne vous connais pas? Mais je ne puis vous autoriser à parler comme si des explications m'étaient dues. N'est-ce pas singulier que je vous aie vu si souvent pendant ces dernières années, et que nous n'ayons pas fait connaissance.

Le jeune homme sourit:

—Oui, dit-il, nous étions tous très fiers de vous. Quels sont les honneurs que vous avez pris à Girton? (Collège supérieur pour les femmes, avant leur admission aux Universités.)

Miss Charteris les déclina modestement: c'étaient les plus élevés qu'eût jamais conquis une femme. Le jeune homme le savait, mais il écouta avec recueillement les paroles de Christobel.

—Oui, reprit-il, nous en étions très fiers, et aussi de votre tennis, et parce

que vous étiez "vous". Si vous eussiez été une petite personne à dos rond, nous l'aurions été moins. Nous vous nommions toujours "la déesse" à cause de votre admirable démarche. Le saviez-vous?

—Non, petit garçon bleu, je ne le savais pas, mais j'avoue en être énormément flattée. Et maintenant, dites-moi? Ayant réussi à échapper aux inconvénients attachés à la qualité de "Senior Wrangler", sur quelle entreprise vous êtes-vous embarqué?

—Celle de "l'aviation", répondit le jeune homme, s'avancant sur sa chaise. J'ai l'intention de dépasser tous les records. Je veux voler plus haut, plus loin, plus vite qu'aucun homme n'a encore volé. Cette semaine, si je ne m'étais attardé ici, je devais traverser la Manche. Ah! vous ne pouvez vous imaginer ce que représente d'ivresse le fait de posséder trois avions, de marque différente, et les meilleurs de leur sorte! On a le sentiment de posséder l'univers! Prendre sa place, et se sentir emporté, avec ce ronron extraordinaire dans les oreilles, être maître de l'air. Puis-je vous dire l'itinéraire de mon prochain vol? Partir du terrain élevé entre Folkestone et Douvres, traverser la Manche et faire le tour de la cathédrale de Boulogne: Vous vous souvenez de son dôme s'élevant au-dessus de la vieille ville entourée de remparts. Puis, repasser la Manche et atterrir à Folkestone, tout d'un seul vol. Et j'espère, si le vent est favorable, atteindre un record de vitesse.

—Et si les vents sont contraires, petit garçon bleu? Si vous vous lancez contre les horribles risques des courants contraires dont vous nous avez parlé? Si quelque chose arrive à votre hélice et que vous piquiez dans la mer?

—Alors, tout est fini, dit négligemment le jeune homme. Mais on n'escompte jamais ce résultat, et quand il advient, tout est terminé si rapidement qu'on n'a pas le temps d'anticiper. Et puis il faut qu'il y ait des pionniers. Toute noble vie sacrifiée avance la cause.

Christobel Charteris le regarda. Il n'avait pas encore le terrible indomptable visage de l'aviateur. Le sien brillait d'enthousiasme, mais c'était l'enthousiasme du sportsman, avide de réussir, impatient de dépasser tous les records. Le véritable esprit de l'aviateur ne possédait pas encore le petit garçon bleu.

Elle appuya sa main sur sa poitrine qu'elle sentait soudain douloureuse.

—Petit garçon bleu, dit-elle doucement, avez-vous jamais songé que si vous vous mariez, votre femme — qui qu'elle soit — voudra probablement que vous renonciez à voler? Je ne puis imaginer une femme pouvant supporter qu'un homme, qui serait son tout, brave volontairement de pareils périls.

Le jeune homme ne bondit pas sur sa chaise; il ne regarda même pas Christobel, mais dit:

—Naturellement, dear, si vous le souhaitiez, je renoncerais instantanément à voler et je vendrais mes avions. Je connais à l'heure qu'il est plusieurs particuliers prêts à me les acheter. Mais je vous dirai ce que nous ferions. Nous achèterions la plus puissante automobile qu'on puisse se procurer et nous sillonnerions toutes les routes d'Angleterre à vitesse accélérée. Cela équivaldrait à voler, si nous étions ensemble!...

Miss Charteris sourit.

—A vrai dire, petit garçon bleu, je ne suis pas une personne qui goûterait les excès de vitesse, et puis j'ai la tracassante habitude de vouloir m'ar-

rêter partout, pour voir, tout ce qu'il y a à voir.

Mais le jeune homme était accommodant:

—Oh! nous ne ferions pas trop d'excès de vitesse. Nous pourrions nous arrêter partout et tout voir. Vous déjeuneriez à Londres, prendriez le lunch à Ipswich au "Vieux cheval blanc" où a vécu M. Pickwick, le thé à l'ombre de la cathédrale de Norwich, et vous pourriez vous laver les mains dans la vieille chambre enfumée où la reine Elisabeth a couché — c'est inouï le nombre de chambres où a couché la reine Elisabeth — et avoir encore le temps de me montrer avant dîner la jetée du Petit garçon bleu à Dovercourt! Il n'y a rien qui égale l'automobile.

—Certainement la chose paraît intéressante, dit miss Charteris.

—Et puis, continua le jeune homme d'un ton rassis d'homme pratique, c'est moins dispendieux que de voler. Il est inouï ce qu'on engloutit en peu de temps avec des avions. Et puis naturellement il faudra ouvrir mes deux maisons. Je suis content de n'avoir pas voulu renouveler le bail de l'occupant de mon vieux "home". Ah! Christobel, je crois vraiment que c'est un écrin digne de vous: le grand hall, les vieux tableaux, l'escalier de chêne, et au dehors: le parc, le lac, l'avenue de hêtres, la roseraie, les paons et un drôle de petit village qui nous appartient. Pensez comme tous ces pauvres gens ont besoin qu'on s'occupe d'eux. Je crois que vous aimeriez tout... Je le crois vraiment. Et songez un moment ce que serait pour moi de voir mon admirable femme, reine de tout, dans mon cher vieux "home!" Hullo. Ecoutez les horloges! Qu'est-ce qui sonne? Sept heures! Oh! dites donc! Je dîne ce soir chez le "master". Il

faut que je file pour aller m'habiller. Quoique j'aie été un piètre sujet, ils paraissent tous enchantés de me revoir, oui, je vous assure! Suis-je resté trop longtemps?... bien sûr? Puis-je revenir demain?... Vous êtes trop bonne pour moi... Adieu!

Et le jeune homme avait disparu. Il avait gardé la main de Christobel dans une ferme étreinte, une seconde de plus que ne le permettaient les conventions du "handshake" habituel. De ses yeux clairs, au niveau de ceux de Christobel, il l'avait regardée, gravement, tendrement, et était parti.

Elle remonta silencieusement vers la maison. Elle avait quelques lettres à écrire avant l'heure du courrier, et celle de s'habiller pour son dîner solitaire. Elle se sentait un peu déprimée, sans aucune raison. Rien en somme n'avait pu être, de toute façon, plus satisfaisant que la visite du jeune homme, malgré ses absurdes châteaux en Espagne! Demain il faudrait, avec tact, les démolir. Aujourd'hui il avait été plus sage de le laisser parler.

Pauvre petit garçon bleu! Ce ne seraient pas les murs de Jéricho qui s'écrouleraient, mais tous ses châteaux en Espagne qui tomberaient en poussière. Pauvre petit garçon bleu!

Elle eut le sentiment d'avoir été, cette après-midi-là, entièrement maîtresse de la situation, la dirigeant à sa guise. Il n'y avait pas lieu de redouter les journées à venir.

Et quand les sept journées seraient écoulées, qu'adviendrait-il?... Ce soir, elle était certainement très déprimée. Avec quelle rapidité le petit garçon bleu avait disparu! Elle avait encore tant de choses à lui dire. Et demain, c'était le jour du Professeur. Heureusement qu'il ne restait jamais après quatre heures. Il fallait espérer que le petit garçon bleu n'apparaîtrait pas

de trop bonne heure! Seulement on ne savait jamais à l'avance de quoi il était capable. Elle souriait tout en montant les marches du perron et pénétra dans la maison.

Et quant au petit garçon bleu, une fois la poterne passée, il jeta en l'air sa casquette et habilement la rattrapa, puis il se mit à courir, sauta par-dessus une barrière et prit à travers champs. Quand enfin arrivé dans sa chambre il s'arrêta, il n'avait que le temps de s'habiller au pas de charge. Il se força à l'immobilité pour attacher le noeud de sa cravate et en profita pour réfléchir.

— Tout va bien, se dit-il, j'ai faiblement bien travaillé! Il n'y a rien eu aujourd'hui qui l'ait effrayée, rien. Chères lèvres, elles n'ont pas tremblé une fois, et Seigneur, ce qu'elle m'a fait la morale! Et je sais pourquoi elle l'a fait. Elle voulait prouver qu'elle dominait la situation, et Dieu la bénisse! Elle la dominait en effet!... Ah! ça, resteras-tu en place, toi? (ceci s'adressait à sa cravate).

Et puis, avec sa rose jaune à la boutonnière, le jeune homme partit pour dîner avec le "master" de son collège.

"Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin: ce fut le second jour."

LE TROISIEME JOUR

Le jeune homme envahit la cuisine

Le jeune homme, tout en balançant une jambe, se tenait assis sur un coin de la table de cuisine, et regardait Martha préparer du toast beurré.

Il était arrivé de bonne heure, et ne trouvant personne au jardin, pénétra directement dans la maison afin de

poursuivre son exploration. Dans le hall, il aperçut sur le paillason une paire de caoutchoucs; dans le porte-parapluie, un grand parapluie mal roulé, et, suspendus à une patère voisine, la robe et le bonnet d'un professeur de l'Université.

Le jeune homme demeura figé au milieu du hall, contemplant les caoutchoucs. Puis, à travers la porte vitrée, lui parvint du salon, claire, chaude, mélodieuse, la voix de miss Charteris lisant les vers d'une tragédie grecque!

Le jeune homme s'enfuit!

Parvenu à la cuisine, il persuada Martha que la fumée de la cigarette était meurtrière pour les cafards, et en souffla des volutes dans tous les coins et sous tous les meubles. Martha, du coin de l'oeil, l'épiait, rampant à terre sans se soucier de la blancheur immaculée de son costume de flanelle, et Martha bénissait le ciel que le plancher de sa cuisine fût d'une netteté impeccable. Ce matin-là même elle avait fait observer à Jenkins qu'il pourrait fort bien manger son dîner par terre. Heureusement Jenkins, généralement assommant, n'avait pas pris à la lettre cette invitation, qui aurait peut-être rendu le plancher moins propice aux explorations du jeune homme. S'étant ainsi mis en peine pour établir son droit de fumer dans la cuisine de Martha, et avoir, en plus, l'air d'un bienfaiteur, le jeune homme s'assit sur le bord de la table, juste derrière Martha, et se prépara à fumer un second "zénith", et à se divertir. Martha, pendant ce temps, regardait avec nervosité la fumée qui sortait de tous les coins. Cette vue lui donnait la sensation que le feu était à la maison. Elle savait fort bien qu'il n'en était rien; cependant la seule évocation d'un pareil

événement revêtait un caractère alarmant. Il est vrai que les cafards sont des sales bêtes, et la bonté condescendante de Mr Guy, qui dans son beau costume de flanelle, voulait bien les pourchasser, touchait fort Martha.

Aussi adressa-t-elle au jeune homme, pendant qu'il envoyait en l'air des spirales de fumée légère, un de ses rares sourires. Au bout d'un moment M. Guy dit subitement:

— Martha, ma poule.

Martha sursauta:

— Bon Dieu, monsieur Guy, quel nom me donnez-vous là!

— Qu'y trouvez-vous à reprendre? Moi je le considère fort gentil, répondit le jeune homme d'un air innocent.

— Oh! je ne parle pas de mon propre nom, expliqua Martha, les joues un peu enflammées. Cependant le trouve que mes parrain et marraine auraient pu trouver mieux.

— Oh! ne les blâmez pas, Martha, dit avec sérieux le jeune homme; autrefois le choix des noms était limité par l'usage, aujourd'hui on aurait pu vous appeler Lucie ou Claire.

— Je n'ai aucun goût pour Lucie ou Claire, dit avec décision Mrs Jenkins, ce sont à mon avis des noms maladifs.

— Aussi, est-ce mon opinion que vos parrain et marraine ont bien choisi. Dans l'Evangile, nous voyons que Martha était une excellente personne, un peu tatillonne et qui savait bien cuisiner; j'aime Martha.

Le jeune homme demeura assis et continua à méditer. "Pourquoi lisait-elle des tragédies grecques avec une personne qui déposait ses caoutchoucs sur le paillason et, par un ciel sans nuages, trimbalait un vieux parapluie?"

Martha reprit avec un air de malice:

— Ce n'est pas mon propre nom, monsieur Guy, qui m'a surprise, mais

celui que vous avez bien voulu ajouter.

Le jeune homme rappela ses esprits.

— Ah! quoi? Ah! Martha, ma poule? J'espère que vous n'en êtes pas offensée, cela m'a paru un agréable supplément à Martha. Votre nom ne se prête à aucun de ces diminutifs affectueux, comme tant d'autres : Sarah, devient Sally, Caroline: Carrie, etc., etc., mais Martha demeure Martha. Comment Jenkins vous nomme-t-il dans ses moments d'expansion?

Martha renifla:

— Jenkins sait se tenir à sa place, répliqua-t-elle en mettant la bouilloire sur le feu.

— Jenkins est un modèle, déclara en souriant le jeune homme.

Alors Martha se retourna, sa curiosité de femme dominant pour un instant sa respectueuse discrétion. Elle avait beaucoup vu, mais entendu fort peu—et puis, elle était depuis si longtemps au service de la famille!

— Comment l'appellez-vous, monsieur Guy? murmura-t-elle d'un ton confidentiel, tout en tournant la tête dans la direction du murier.

— Elle? répéta le jeune homme surpris.

Puis sa voix se fit très douce. Il était si précieux de nommer ce nom à quelqu'un.

— Je l'appelle Christobel, dit-il avec émotion.

Mais Martha aspirait à en savoir davantage; elle voulait passer un secret, connu d'elle seule; elle se pencha sur son fourneau et s'occupa d'attiser le feu.

— Monsieur Guy — je ne suppose pas, monsieur—ou peut-être si. L'appellez-vous par le nom que vous avez eu la bonté de me donner?

— Hein? quoi? répondit vaguement le jeune homme. Oh! je comprends :

Christobel, ma... Oh! non, Martha, pas même dans les moments où je suis le plus porté à l'expansion." Et soudain pris d'un rire convulsif, il se roula sur la table de cuisine, se frappant les genoux avec violence, en murmurant dans un paroxysme d'hilarité: "Christobel, ma poule... Christobel, ma poule...! J'espère que j'aurai la force de résister à lui conter la chose. Je serais obligé d'avouer avoir appelé Martha ainsi: "Christobel, ma..."

Martha, surprise du silence, se retourna à l'improviste, mais le jeune homme, ayant repris son sang-froid et l'air grave, était assis sur le coin de la table; rompant le silence, il demanda:

— Martha, ma poule, à qui sont les caoutchoucs déposés sur le paillason du hall?

Martha renifla:

— A une vieille femme, dit-elle d'une voix colère.

Le jeune homme réfléchit, puis reprit:

— Et le parapluie, appartient-il à la même vieille femme?

Martha inclina affirmativement la tête.

— Et la robe et le bonnet de professeur qui sont accrochés tout près?

Marthe hésita:

— Ce ne sont pas toujours les jupes qui font une vieille femme, dit-elle d'un ton sentencieux.

— Martha, vous avez profondément raison. Est-ce que le Professeur reste prendre le thé?

— Dieu merci, non, monsieur. Nous tirons la ligne à quelque chose, excepté quand miss Ann vient aussi.

— Qui est miss Ann?

— La soeur du Professeur.

Martha hésita, versa de l'eau bouillante dans la théière d'argent, puis se retourna pour souffler d'un ton confidentiel:

—Elle est toujours à les asticoter...

—Quelle drôle d'occupation, observa le jeune homme en envoyant des volutes de fumée. Est-ce que miss Ann vient souvent?

—Non, monsieur Guy, heureusement, c'est une valétudinaire.

—Pauvre miss Ann! qu'est-ce qu'elle a?

Martha renifla:

—Elle s'écoute trop.

—Quelle singulière maladie, quels en sont les symptômes?

—Elle se promène dans un fauteuil roulant, dit Martha avec dédain.

—Je comprends, pauvre miss Ann. Je me sentirais bien mal à l'aise si je me promenais dans un fauteuil roulant. Je voudrais bien rencontrer miss Ann. J'aimerais à lui parler de son occupation favorite.

—Je parie que vous la feriez se redresser, dit Martha, non sans malice.

—Oh! non. Ce ne serait pas charitable vis-à-vis d'une valétudinaire. J'aurais soin qu'elle fût appuyée, et puis je l'aplatirais ferme.

A ce moment une ombre passa devant la fenêtre ensoleillée. Miss Charteris, son visiteur parti, descendait le perron et traversait la pelouse. Le jeune homme bondit sur ses pieds, pris soudain de remords d'avoir pu plaisanter avec Martha et écouter ses commérages. Il se rappela tout à coup dans quel but il avait pénétré dans la cuisine.

—Martha, dit-il, je veux que vous me laissiez porter le plateau du thé tout à l'heure. "Elle" ne sait pas que je suis ici. Elle croira, jusqu'à ce qu'elle tourne la tête, que c'est vous ou Jenkins. Martha, ma poule, soyez bonne.

—Comme il vous plaira, monsieur; mais si vous voulez qu'elle croie que c'est Jenkins, posez le plateau en fai-

sant du fracas—il n'y a qu'un homme pour être maladroit!

Le jeune homme s'approcha de la fenêtre, car, de la table de la cuisine, le murier n'était pas visible.

—N'allez pas là, monsieur Guy! cria Martha. Miss Christobel vous verra, monsieur. Cette fenêtre-ci, et celle de l'office s'aperçoivent du jardin. Le store de l'office est toujours baissé, mais il y a une fente dans les lattes à travers laquelle...

Martha s'arrêta décontenancée.

—Une fente à travers laquelle vous pensez que je pourrais voir. Merci, Martha, dit avec bonne humeur le jeune homme. Dépêchez-vous, Martha, de préparer le plateau.

Il entra dans l'office, découvrit la fente signalée par Martha, et se rendit compte quel avait été depuis deux jours le point de mire de Martha. Puis il tourna ses yeux avidement vers Christobel.

Elle était assise dans une chaise de jardin, le dos à la maison, le visage tourné vers la poterne du vieux mur rouge, au bas du jardin. La table rustique, destinée au plateau, était placée un peu en arrière, à sa gauche. Les rayons de soleil, passant à travers les feuilles de murier, striaient la robe blanche de taches lumineuses. Elle appuyait sa belle tête sur le dos du fauteuil, d'un geste las. Toute son attitude trahissait la fatigue. Il ne pouvait voir son visage; mais il était sûr qu'elle avait les yeux ouverts, et que ces chers yeux étaient tournés vers la barrière...

Les lèvres du jeune homme remuèrent:

—Christobel, murmura-t-il, Christobel, ma bien-aimée...

Puis il se retourna pour partir; mais auparavant il sortit de son portefeuille un certain nombre de tim-

bres, avec lesquels il colla ensemble les lattes de la fente du store. Il savait que Martha comprendrait l'avis. Il ne fallait pas ce jour-là qu'il y eût des regards curieux tournés vers le mûrier.

Dans la cuisine le plateau était prêt: le thé nouvellement fait, de minces tartines, des sandwiches aux concombres, du toast beurré rôti à la perfection, des "buns" explosifs, bref tout ce qu'il préférait; et mieux que tout, deux tasses. Le jouvenceau, des deux mains, saisit fermement le plateau.

—Martha, dit-il, vous êtes un bijou! Je vous autorise à me regarder m'en aller. Mais quand je serai arrivé sans accident à destination, ayez la bonté de tourner votre attention du côté de votre propre thé... c'est compris? Dites donc, Martha, envoyez-vous parfois des cartes postales? Parce que si vous avez besoin de timbres d'un penny, vous en trouverez un stock sur le store de l'office. Mais, Martha, n'en faites pas usage cette semaine, s'il vous plaît, attendez que je sois parti.

Et ceci dit, le jouvenceau, plateau en mains, se dirigea vers la porte. Il traversa la pelouse d'un pas assuré et, sans encombre, posa le plateau sur la table rustique. Il était fort adroit de ses mouvements, mais, se souvenant des recommandations qui lui avaient été faites, il s'arrangea à provoquer un léger cliquetis de vaisselle.

Miss Charteris ne tourna pas la tête; ses yeux baissés demeuraient tournés du côté de la poterne.

—Jenkins? dit-elle.

—Oui, ma'am, répliqua le jouvenceau dans une imitation parfaite de l'intonation déférente de Jenkins.

—Si quelqu'un vient cette après-midi, rappelez-vous, Jenkins, que je n'y suis pour personne.

—Hip! Hip! Hurrah! cria le jouvenceau.

Alors elle tourna la tête et il vit que l'expression du cher visage était telle qu'il pouvait souhaiter.

—Oh! petit garçon bleu, dit-elle. Oh! cher petit garçon bleu!

Et le thé qui suivit fut une collation joyeuse. Ni l'un ni l'autre n'avait été la veille tout à fait sincère, ni vraiment eux-mêmes; aussi leur rencontre avait la douceur qui suit le revoir après une longue absence. Les yeux bruns du jouvenceau s'arrêtaient avec amour sur la main qui remplissait la tasse, et "elle" ne protesta pas, mais sourit avec indulgence, ajoutant même lentement le sucre et la crème...

Le bourdonnement des abeilles s'entendait dans le jardin; une atmosphère de jeunesse flottait dans l'air. Les rayons de soleil dansaient entre les feuilles du mûrier. Le jouvenceau insista pour rapporter lui-même le plateau à la maison, afin de prévenir toute intervention possible de Jenkins. Puis il plaça leurs fauteuils plus à l'ombre, dans un coin invisible des fenêtres de la cuisine. Le jouvenceau, en regardant à travers le store de l'office, avait appris une utile leçon. Alors ils commencèrent à causer paisiblement; et leurs propos paraissaient n'avoir aucune importance du moment qu'ils étaient en face l'un de l'autre; chacun écoutant la voix qui disait beaucoup plus que les paroles; chacun d'eux regardant l'autre dans les yeux, devenus des fenêtres au travers desquelles l'âme se révélait.

Soudain le jouvenceau déclara:

—Quelle folie de parler comme nous l'avons fait l'autre jour de l'âge de nos corps. Qu'est-ce que cela signifie? Nos âmes sont nos véritables personnalités. Et nos âmes ont le mê-

me âge. Quelques âmes sont vieilles depuis le commencement. J'ai vu une vieille âme regarder par les yeux d'un enfant, et j'ai vu une âme jeune danser dans les yeux d'une très vieille femme. Vous et moi, Dieu soit loué, avons de jeunes âmes, Christobel, et nous serons éternellement jeunes.

Il leva les bras au-dessus de sa tête dans une manifestation spontanée de la joie de vivre.

—Continuez, petit garçon bleu, dit Christobel, je ne suis pas sûre d'être d'accord avec vous, mais j'aime vous entendre parler.

—Tout d'abord, nos corps sont trop faibles pour que nos âmes aient le moyen de se manifester au dehors. Puis nos corps croissent et se fortifient; ensuite viennent les belles années: vingt, trente, pendant lesquelles l'âme jeune traversa joyeusement la vie, en compagnie du corps allègre et fort. Puis, peu à peu, l'âme jeune use le corps. Le corps vieillit mais non l'âme. Rien ne peut vieillir l'âme; et quand, à la fin, l'usure du corps est complète, l'âme toujours jeune brise les liens... se libère... Les âmes jeunes usent le corps plus rapidement que les vieilles—de même qu'un robuste garçon use plus vite ses habits que ne fait un faible vieillard. Donc l'union des âmes est la seule qui soit importante et quand de jeunes âmes se rencontrent, qu'importe la différence dans l'âge de leurs corps. Leur intrinsèque jeunesse surmontera tout.

Christobel le regarda, et pendant un moment son âme jeune bondit dans un élan de joyeux acquiescement. Puis, l'autre côté de la question se présenta à son esprit.

—Ah! petit garçon bleu, dit-elle; les âmes s'expriment par l'intermédiaire des corps. Et supposez qu'un des corps s'use plus vite que l'autre,

c'est dur pour les deux. Petit garçon bleu, il faut que je vous révèle un terrible secret. Je suppose qu'à Girtton, je me suis trop penchée sur mes livres, sans me soucier de l'éclairage. En tout cas, cher petit garçon bleu, il me faut maintenant des verres pour lire...

Elle chercha les yeux vifs du jeune homme avec un peu d'inquiétude:

—Vous voyez, déjà je commence à vieillir; et ses lèvres tremblèrent...

Dans une seconde, il fut à genoux à son côté comme le premier jour. Il lui prit la main, la baisa doucement sur le revers et sur la paume. Puis il saisit le quatrième doigt et le tint pressé contre ses jeunes lèvres chaudes. Elle retira doucement sa main et la passa sur les cheveux du petit garçon bleu, puis la laissa retomber sur ses genoux. Elle ne pouvait ni parler ni se mouvoir, ni le renvoyer. Elle le désirait tant près d'elle, son cher petit garçon bleu.

—Oh! ma bien-aimée, dit-il. Vous, vieille! Jamais! Toujours parfaite, à mes yeux. Et pourquoi ne pas porter des verres? Une masse de gosses le font et ne les quittent pas. Seulement, ce que vous devez avoir l'air savante avec des lunettes, Christobel! Cela me terrifierait présentement de les voir, mais plus tard j'en serai fier...; puis, comme elle ne souriait pas, mais le regardait toujours avec un air de doute, ses yeux à lui devinrent plus profondément tendres. "Chers yeux, murmura-t-il, chers, chers yeux." Et doucement, il posa ses lèvres sur chaque paupière.

—Non! dit-elle avec un demi-sanglot; ah! petit garçon bleu, vous savez bien que vous ne devez pas m'embrasser.

—Vous embrasser! dit-il penché sur elle. Vous appelez ça embrasser?

Puis il se mit à rire; et la tendresse joyeuse de ce rire déchira le coeur de Christobel.

—Christobel, reprit-il, le septième jour, quand les portes s'ouvriront spontanément et que les murs tomberont, quand la citadelle capitulera, quand vous conviendrez que vous êtes mienne, alors je vous embrasserai, et vous apprendrez ce que cela signifie.

Il se pencha vers elle. Leurs lèvres étaient proches. Elle ferma les yeux et attendit. Ses lèvres tremblaient. Elle savait quelle tentation c'était pour le petit garçon bleu de voir trembler ses lèvres. Pourtant elle les laissa trembler. Elle oubliait de se souvenir du passé et d'envisager l'avenir. Elle n'était consciente que d'une chose : son désir d'avoir à elle son petit garçon bleu. Et les yeux fermés, elle attendait.

Elle ne l'entendit pas s'éloigner, mais au bout d'un instant elle eut conscience qu'il n'était plus là.

Elle ouvrit les yeux.

Le jeune homme avait traversé la pelouse, et se tenait debout devant un rosier jaune dont il contemplait les fleurs. Son dos était très droit, très résolu.

Elle se leva et le rejoignit. Comme elle s'avancait de l'allure pleine de dignité gracieuse qui était sienne, son équilibre moral lui revenait.

Elle passa sa main sous le bras du jeune homme.

—Allons, petit garçon bleu, dit-elle, marchons un peu en causant. C'est éternel de rester trop longtemps assis au soleil.

Il se retourna immédiatement et régla son pas sur celui de Christobel, puis ils marchèrent en silence. Quand ils arrivèrent à la poterne, le jeune homme s'arrêta.

Il prit entre ses mains celles de Christobel et la regarda dans les yeux.

—Christobel, dit-il, il faut que je m'en aille; il le faut parce que je n'ose pas rester. Vous êtes si merveilleuse cette après-midi; vous m'êtes chère au delà de toute expression. Je sais que vous avez en moi une absolue confiance, mais ceci n'est que le troisième jour, et je ne suis pas sûr de moi. Aussi je m'éloigne.

Il éleva jusqu'à ses lèvres les deux mains de Christobel.

—Puis-je partir, ma reine? dit-il.

—Oui, petit garçon bleu, répondit-elle, partez.

Et il s'en alla.

Cela lui fit mal d'entendre le bruit de la porte qui se fermait. Et pendant un moment elle demeura là, attendant. Elle crut qu'il allait revenir, et voulait qu'il l'aperçût dès qu'il ouvrirait la porte.

Mais le jeune homme, étant ce qu'il était, ne revint pas.

Bientôt elle retourna à l'ombre du mûrier et s'assit. Elle demeura étendue dans son fauteuil les yeux clos, et repassa dans son coeur les moments écoulés depuis celui où le jeune homme avait crié: Hip! Hip! Hurrah! Puis elle devint très pâle et ses lèvres tremblèrent comme elles avaient déjà tremblé.

A la fin elle se leva et se mit à marcher sur la pelouse. Sur son visage se lisait le calme d'une décision irrévocable.

—Demain, se dit-elle, il faut que je parle du Professeur au petit garçon bleu."

—Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le troisième jour".

LE QUATRIEME JOUR

Christobel donne sa signature

—Je suis éreinté, dit le jeune homme en étendant un bras très long, et s'emparant d'un troisième morceau de toast doré. Je suis tracassé, ma tranquillité d'esprit est troublée, et un dimanche, encore de tous les jours de la semaine! Toutes mes plumes ont été frottées à rebours.

Et, après cette déclaration, il s'enfonça dans les profondeurs de son fauteuil d'osier, allongea ses jambes, et d'un air penaud regarda Christobel.

Son tranquille sourire l'enveloppa, et son regard fut comme une main fraîche se posant sur un front brûlant.

—Pauvre petit garçon bleu, je voyais bien que quelque chose ne marchait pas. Je serais plus inquiète si le toast chaud n'avait pas un effet si évidemment apaisant.

—Je n'y retournerai jamais, reprit le jeune homme avec indignation. On ne m'y prendra plus, je vous en réponds!

—Si vous aviez l'obligeance de me dire où vous avez été cette après-midi, je pourrais peut-être vous offrir une sympathie plus intelligente.

—J'ai été à un "meeting" (Réunion qui a un caractère religieux), dans un salon, dit le jeune homme, et j'ai entendu pérorer une femme. Pendant une heure un quart je suis demeuré là, respirant une atmosphère étouffante, sans avoir la place pour mes jambes.

—Il me semblait en effet que vous aviez l'air de les trouver longues; mais pourquoi avez-vous été à un "meeting" de salon?

—J'y ai été, répondit le jeune homme, parce que la chère vieille créature dans la maison de laquelle il se tenait, me l'a demandé. Jadis elle a

connu ma mère. Et quand j'étais à "Trinity" elle s'occupait de moi, et m'invitait souvent à de charmants petits dîners, dans son joli home, et les faisait suivre d'homélies très affectueuses. Ne prenez pas l'air amusé, chère. Je n'ai jamais manqué d'en profiter, et je la respectais davantage de me les adresser. Il n'y a pas meilleure qu'elle, ni plus sincère, et si c'était elle qui tantôt, avec son beau sourire, nous avait offert des commentaires sur le XXIIIe psaume, nous serions tous repartis "bons et heureux" au lieu que... Oh! ma perruque!

—Allons, racontez-moi un peu ce que vous a dit l'excellente personne qui "pérorait" et qui vous a tellement accablé.

—Oh! elle a pataugé lentement pour nous révéler ce que nous devrions être, si nous n'étions pas ce que nous sommes! Elle nous a implorés de réfléchir, et de tout peser dans la balance pour nous demander où nous irions, si, par une dispensation soudaine et inattendue de la Providence, nous cessions d'être où nous nous trouvons présentement. Je savais joliment bien quoi répondre à cette question, car si la Providence était intervenue, au lieu de nous laisser moisir encore trois quarts d'heure, j'aurais été, "Ici", aussi promptement que mes pieds pouvaient me porter!

Les yeux bruns du jeune homme s'adoucirent: "Ah! réfléchissez à ce qu'"Ici" signifie pour moi... Ici, c'est "vous!"

Mais miss Charteris ne tenait pas à ce que la conversation prit un tour aussi personnel.

—Qu'a-t-elle dit encore?

Il consulta des yeux les feuilles de mûrier, puis bondit dans son fauteuil.

—Ah! je me souviens; c'est le morceau de choix que je vous réservais. Je n'ai plus la moindre idée à propos de quoi, mais enfin elle nous informa exactement à quels millions de milles le soleil est de la terre, et puis elle sourit béatement et reprit : "Ou est-ce billions?" du ton dont elle aurait pu nous confier le prix qu'elle avait payé le chapeau qu'elle portait : "Je l'ai acheté à une vente pour onze pence trois centimes, ou peut-être un shilling".

—Oh! petit garçon bleu, comme vous êtes méchant! Je ne vous connaissais pas cet esprit satirique.

—Avouez aussi qu'une femme de cette sorte pouvait se taire. Et la moitié de Cambridge qui était là pour l'écouter!

—Pauvre créature, elle ne pouvait pas savoir que parmi ses auditeurs se trouvait un jeune homme qui avait récemment échappé aux inconvénients qu'entraîne la qualité de "Senior Wrangler". Si elle eût été informée, elle se serait montrée plus timorée en énonçant ses chiffres.

—C'est bien, moquez-vous de moi. Ça m'est égal, maintenant que je suis ici, seulement je ne vous en dirai pas davantage.

—Je ne désire pas en entendre davantage; si quelqu'un qui voulait faire du bien ne s'est pas trouvé à la hauteur de sa tâche, j'aime autant l'ignorer. Encore une tasse de thé, petit garçon bleu, et puis ensuite j'ai à vous parler, j'ai à vous dire quelque chose de particulier.

Le jeune homme se leva et apporta sa tasse sur la petite table. Quand elle l'eut remplie, il mit un genou en terre à côté de Christobel, et le coude appuyé sur le bras du fauteuil, but son thé.

—Je regrette, dear, dit-il au bout d'un instant, cela ne m'arrivera plus. Peut-être ai-je mal écouté parce que ça m'ennuyait d'être là. Dites donc, Christobel, je viens seulement d'y penser: avez-vous connu ma mère?

Le vieux jardin était profondément silencieux. Un apaisement comme celui du Paradis de Dieu semblait être tombé sur le jardin clos de Christobel. Et pendant que le jeune homme posait d'une voix calme son interrogation, un esprit invisible sembla flotter entre eux, effleurant la chevelure emmêlée du jeune homme, et touchant le noble front de celle qu'il aimait, esprit de douceur et de paix, se souvenant, et heureux qu'on se souvint. Pendant un temps le silence fut un de ces silences qu'on peut rompre. Le jeune homme leva les yeux vers les feuilles frémissantes. Christobel lui couvrit de la sienne la main qu'il agrippait au fauteuil. Une voix invisible paraissait murmurer au jeune homme, non dans les tons solennels de l'Eglise, mais comme une question pressante : "Veux-tu prendre cette femme, pour être ton épouse?" et silencieusement le jeune homme répondit : "Par la grâce de Dieu, je le veux", puis s'inclinant, il baisa la main posée sur la sienne. Le charme était rompu. Christobel parla.

—Oui, cher petit garçon bleu, je l'ai connue. Je me suis souvent demandé si je pouvais vous le dire. Elle et ma mère étaient amies. J'avais treize ans quand elle est morte, vous aviez trois ans, pauvre petit garçon bleu! Je me souviens de deux choses concernant votre mère: d'abord le rayonnement qui émanait de son visage, une lumière intérieure irradiant au dehors; et le fait de sa présence dans une pièce semblait en raréfier l'atmosphère, la rendre plus pure, plus exquise.

Je crois, petit garçon bleu, qu'elle vivait bien près du ciel, et que, semblable à "Enoch", elle y entra un jour et n'en revint plus. Elle cessa d'être, parce que "Dieu la prit".

Un autre long religieux silence. Les feuilles du mûrier étaient immobiles. Puis le jeune homme dit doucement : "Plus tard vous m'en direz beaucoup plus, des détails, des petites choses qui la concernaient. Personne ne m'a jamais rien dit. Mais quand vous parlez d'elle, il me semble que je commence à me le rappeler. En attendant, puis-je vous montrer ceci ?"

Il tira d'une poche intérieure de son veston une petite bible de poche usagée. L'ouvrant à la première page il la passa à miss Charteris.

—C'était la sienne, dit-il.

Elle se pencha et lut l'inscription :

M. A. CHELSEA .

"Par la foi et la patience vous hériteriez des promesses."

et au-dessus, d'une fine écriture, tracée par une main qui tremblait :

A mon "baby-boy" de sa mère,

"J'ai prié pour toi, afin que la foi ne te fasse pas défaut."

Elle contempla ces lignes en silence. Qu'avait signifié pendant toutes ces années le livre pour le "baby boy"? Est-ce que le volume fidèlement porté, et les prières qui flottaient autour de lui, étaient cause qu'il était toujours "rien que le petit garçon bleu"?

Le jeune homme avait extrait d'une autre poche sa "fountain pen" et la secouait vigoureusement au-dessus du gazon.

Puis il la passa à Christobel

—Ecrivez votre cher nom au-dessous, dit-il.

Touchée au fond du coeur, elle ne fit aucun commentaire, prit la plume et écrivit "Christobel".

"Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin : ce fut le quatrième jour."

LE CINQUIEME JOUR

Guy Chelsea prend la direction

—Maintenant, monsieur le petit garçon bleu, dit miss Charteris avec décision, vous en êtes à votre cinquième jour, votre temps est presque écoulé. Vous avez fait tout à votre tête. Quoi?... enfin... presque à votre tête. Je vous ai permis de jouer à votre guise votre jeu de l'Ancien Testament. M'adaptant aux circonstances, j'ai représenté Jéricho, et vous avez fait le tour de la ville. J'ai été "Jéricho" dans mon propre jardin, et j'ai repoussé l'armée assiégeante au moyen de toast beurré et de "buns" explosifs. Présentement, c'est mon tour de prendre l'initiative. Jenkins ayant emporté le plateau et la température étant trop chaude pour jouer au tennis, je vais vous prier de rester paisiblement assis, pendant que je vous expliquerai clairement la raison pour laquelle il me faudra vous donner congé au bout des sept jours.

Elle essayait de dissimuler sous un air de plaisanterie l'émotion qui voilait sa voix. Elle espérait que son interlocuteur ne percevait pas à quel point le ton dont elle parlait était artificiel. Les yeux clairs du jeune homme étaient rivés sur elle. Avait-il remarqué le tremblement de ses mains, avant qu'elle l'eût dominé, en se saisissant des deux bras du fauteuil sur lequel elle était assise?

—Donc, petit garçon bleu, entamons, s'il vous plaît, un entretien sérieux.

—Pardonnez-moi, dear, mais il fut interdit aux Israélites de parlementer avec les assiégés.

—Aussi, on ne vous demande pas de parlementer, dit miss Charteris, on vous prit simplement d'écouter. Vous pouvez si cela vous est agréable. J'ai entendu dire que la fumée des cigarettes est fatale aux cafards; elle possède peut-être le même pouvoir sur les insectes du jardin. Le jardinier me dit que nous sommes envahis par les escargots, fumez, petit garçon bleu, si cela vous amuse.

—Chère, répondit le petit garçon bleu en renversant la tête en arrière, je n'éprouve jamais en votre présence le moindre désir de fumer. Il me semblerait que je fume à l'église.

—Oh! cher étonnant garçon, ne me regardez pas de cette façon, et ne dites pas des choses si inattendues, ou je n'arriverai jamais à m'expliquer d'une manière satisfaisante.

—Quand je fus mis à l'école, pour suivit le petit garçon bleu, alors que vous étiez une agréable fillette avec une queue de cheveux qui lui pendait dans le dos, on m'a appris à dire "ne me regardez pas ainsi", du moins les maîtres trouvaient fréquemment nécessaire de me faire cette observation. Je n'imagine pas pourquoi, car ils étaient peu intéressants à observer, sauf qu'une grande personne en colère présentait à mon esprit juvénile un spectacle extrêmement curieux. Il était palpitant de chercher à deviner ce qui allait suivre... Il y avait également un élément excitant dans le danger couru, car parfois une main sautait en l'air, et vous donnait un soufflet.

—Petit garçon bleu, dit Christobel, il devait être impossible de se mettre modérément en colère contre vous. On devait, ou bien se sentir furieux, ou éprouver le désir de vous prendre dans les bras.

Le jeune homme bondit.

—Asseyez-vous, dit miss Charteris, ou je vous renvoie, et je ne le désire pas, parce que j'ai résolu de vous dire aujourd'hui une chose que j'aurais dû vous révéler plus tôt. Je l'ai essayé, petit garçon bleu, mais je ne sais comment, vous m'avez toujours rendu l'aveu impossible. Je veux vous parler... du Professeur...

Elle fit une pause.

C'était tellement difficile! aussi difficile que de rouler une lourde pierre sur un sentier qui monte. Et le jeune homme n'essayait pas de l'aider. Il continuait à demeurer penché en arrière, dans une attitude de résignation, la regardant avec des yeux endormis et amusés. Il ne faisait aucune question. L'armée d'Israël se refusait délibérément à parlementer.

—Il y a longtemps que je sens, continua miss Charteris, que j'aurais dû vous parler du Professeur.

Le jeune homme soupira:

—Je crois que je suis assez bien informé de tout ce que l'on peut dire sur les professeurs.

—Pas sur celui-là, expliqua miss Charteris, c'est "mon" professeur.

—Ah! c'est "votre" professeur, répéta le jeune homme se redressant. Dans ce cas il m'intéresse. Mais je ne suis pas certain que j'approuve la possession d'un professeur apprivoisé, surtout quand "ça" arrive en caoutchoucs, et les laisse dans le hall.

—Je crains, petit garçon bleu, que l'on ne demande pas votre approbation. Le Professeur est mon grand ami depuis près de douze ans, et je crois

que peut-être, en fait, très probablement, je vais épouser le professeur.

—En vérité, dit le jeune homme, oserai-je m'informer quand il vous a demandée en mariage?

—Il ne m'a pas demandée, petit garçon bleu.

Le jeune homme tira son agenda et le consulta :

—Alors, je crains que vous n'ayez longtemps à attendre, la prochaine année bissextile est encore loin!

Le propos paraissait impertinent ; mais le petit garçon bleu aurait autant pensé à être impertinent pour miss Charteris qu'à lui voler sa bourse, et elle le savait. Ceux qui avaient affaire à Christobel Charteris étaient toujours assurés de recevoir une entière justice. Elle avait surpris la subite pâleur du visage de Guy Chelsea perceptible sous le tent bruni. Elle savait qu'il s'imposait de violents efforts pour rester maître de lui-même. Comment pouvait-elle l'aider? hélas! son propre rôle était à peu près tout ce dont elle pouvait venir à bout.

—Venez ici, cher petit garçon bleu, dit-elle en lui tendant la main.

Il hésita une seconde, puis se leva et vint, non à sa place habituelle à côté de Christobel, mais en face d'elle, un genou en terre, attendant en silence.

Elle se pencha vers lui.

—Prenez ma main, petit garçon bleu.

Il la prit d'une ferme étreinte. Et se tenant ainsi ils demeurèrent silencieux. La couleur revenait sur les joues du jeune homme. L'aiguisse muette de ses yeux se dissipait, ils sourirent de nouveau à ceux de Christobel.

—Maintenant, cher petit garçon bleu, permettez-moi que vous me laisserez tout dire, et que vous essaierez de comprendre.

—Ma bien-aimée, je promets. Mais je n'ai pas besoin de vous assurer que je vous comprendrai; même si je ne le voulais pas, ce ne serait pas en mon pouvoir.

—Alors, retournez vous asseoir.

Il y alla, ses yeux brillaient.

—Petit garçon bleu, comprenez d'abord que je ne suis pas fiancée au Professeur. Si cela eût été, vous l'auriez appris il y a longtemps. Il ne m'a jamais dit une parole d'amour, ni un mot de mariage. Mais il a été un ami dévoué, très intime intellectuellement; et j'ai des raisons pour croire qu'il désire, depuis des années, bien plus qu'il n'a jamais osé m'exprimer. Il a attendu, petit garçon bleu, et quand on a été attendue douze ans, peut-on manquer à celui qui vous attend?

—Bien entendu, cria le jeune homme. Si un homme peut attendre douze ans, bonté divine! pourquoi n'en attendrait-il pas vingt! un homme n'a pas le droit d'attendre, ou de pouvoir attendre, ou de faire attendre une femme! Douze ans? dites vrai, je n'ai pas attendu douze jours, moi?

Elle sourit.

—Vous dépassez tous les records de la promptitude. Mais vous rendez-vous compte que tous les hommes n'ont pas votre fortune, et le monde à leurs pieds. Si vous aviez été sans le sou, petit garçon bleu, vous-même, vous auriez été contraint d'attendre.

—Pas le moins du monde, répliqua le jeune homme. Je pourrais être cocher de fiacre, faire n'importe quoi, mais je n'attendrais pas quand il s'agirait de la femme que j'aime; pas plus—et ici sa voix se changea en murmure—pas plus que je ne laisserais attendre la femme qui m'aimerait.

—Mais à supposer qu'elle possédât de confortables petites rentes, et que vous ayez moins, beaucoup moins à

lui offrir ? Sûrement, petit garçon bleu, en pareil cas, votre orgueil bien placé vous empêcherait de la demander en mariage avant d'avoir un revenu égal à lui offrir.

—Pas le moins du monde. Sottise que tout cela; ce n'est pas un juste orgueil, ce n'est rien qu'un égoïste amour-propre. Quoi que puisse posséder une femme, quand un homme—je dis un "homme", entendez bien, pas une vieille femme, ou une chose sans courage ni vertèbres—quand un homme, donne à une femme son amour, toute sa vie, le culte de tout son être, corps, cœur et âme, il lui a donné ce que tout l'argent du monde ne peut acheter; et fût-elle millionnaire, elle serait pauvre si, par un faux orgueil, il lui dérobait le don qu'il peut lui faire, et que, lui seul peut-être, a le pouvoir de lui offrir.

—Mais, cher petit garçon bleu, reprit-elle doucement, tout ceci semble bien plausible. Mais il est si facile d'être plausible, avec derrière soi un gros revenu. Laissez-moi vous raconter un peu le Professeur. Il a maintenant son "Fellowship" (Situation universitaire accompagnée d'un revenu et réservée aux seuls célibataires), et se trouve à l'aise, vivant en célibataire. Mais il soutient presque complètement sa soeur non mariée, bien plus âgée que lui, qui habite, avec une seule domestique, une toute petite villa. Le Professeur, sur son revenu actuel, n'a pas les moyens de se marier et de s'établir, du moins il se l'imagine. Et votre théorie de léser par cette abstention la femme qu'il aime, ne paraît pas s'être présentée à son esprit. Mais durant toutes ces années, il a compilé une Encyclopédie. Je suppose, petit garçon bleu, que vous ignorez ce que c'est qu'une Encyclopédie?

—Je ne l'ignore pas du tout, c'est une machine que vous empilez par terre pour monter dessus, quand vous voulez poser des clous un peu haut, pour accrocher un râtelier de pipes.

Miss Charteris dédaigna de relever cette définition d'une Encyclopédie.

—Le Professeur compile un livre merveilleux, dit-elle avec dignité, et une fois terminé et publié, il sera en position de se marier.

—Vous l'a-t-il dit? demanda le jeune homme.

—Non, petit garçon bleu, il n'a jamais abordé avec moi la question du mariage. Mais il l'a dit à sa soeur, et elle me l'a répété.

—Ah! miss Ann, je suppose; il faut que j'avoue que je me méfie de miss Ann!

—Qu'est-ce que vous savez de miss Ann? dit Christobel surprise.

—Seulement qu'elle est toujours à vous "asticoter" tous les deux, répliqua Guy avec calme.

L'indignation fit monter le sang au visage fier.

—Petit garçon bleu, vous avez fait des commérages avec Martha.

—Oui, chère, je l'avoue. Voici comment. Le troisième jour je suis arrivé de bonne heure, et trouvant le jardin vide, suis entré gaiement dans la maison, allant à votre recherche. J'ai pénétré en courant dans le hall, quand tout à coup une paire de caoutchoucs —ah, quoi? bien fâché—donc, une paire de caoutchoucs tout neufs, m'a tapé dans l'oeil! Le bonnet et la robe universitaire d'un professeur étaient là, voisinant et accrochés comme chez eux; et pendant que je méditais sur ce spectacle, le voix de ma bien-aimée vint jusqu'à moi, prononçant dans un grec sonore:

"Arrière, impudent jeune homme, impudent envahisseur, arrière!" Pou-

vez-vous être surprise que je me sois réfugié auprès de Martha?

—Vous allez m'apprendre à l'instant tout ce que Martha vous a dit.

—Bien entendu, chère. Ne soyez pas agitée. J'ai toujours eu l'intention de vous l'apprendre un jour ou l'autre. J'ai demandé à Martha à qui appartenaient les caoutchoucs, le parapluie serré à la taille, le bonnet et la robe pendus à la patère. Martha m'apprit qu'ils appartenaient au Professeur! Je me suis informé s'il le 'Professeur' restait pour prendre le thé.. Vous ne pouvez vraiment pas me blâmer d'avoir posé cette question, vu que j'étais entré dans la cuisine uniquement dans l'intention de porter moi-même au dehors le plateau de thé, le vôtre et de mien, mais pas celui du Professeur. Aucun agrément ne pouvait découler, ni pour vous, ni pour moi, ni pour le Professeur, de mon apparition imprévue avec le plateau, si le Professeur était présent. Je tiendrai pour un acte de pustice de votre part de reconnaître que j'ai raison. Donc, je demandai à Martha si le Professeur restait pour le thé, et vous en réponse: "Bien heureusement non! nous nous arrêtons là, excepté quand miss Ann vient aussi." En vue de la possibilité menaçante de voir surgir miss Ann un de mes précieux jours, j'ai voulu en savoir davantage sur elle. J'ai éprouvé un certain soulagement en apprenant qu'elle souffrait d'une variété d'incommodités... quelques-unes mentales, qui la réduisaient à l'usage d'un fauteuil roulant, ce qui diminuait les chances de la voir apparaître... aussi! Voilà tout, chère.

—Petit garçon bleu, vous devriez avoir honte de vous-même!

—C'est ce qui m'arriva en effet quand je vous aperçus traverser la pe-

louse. Mais ne soyez pas si indignée, je travaillais aussi pour vous.

—Pour moi?

—Oui, chère, j'ai laissé tomber quelques mots à Martha à propos de ses mèches rebelles, et je lui ai suggéré l'usage d'épingles invisibles. Si vous le désirez, je puis vous confier comment j'ai appris l'existence des épingles "invisibles", mais c'est une longue histoire, et pas très intéressante; la dame qui en est l'héroïne était ma grand'tante.

—Oh! petit garçon bleu, dit miss Charteris, riant en dépit de sa volonté contraire, je voudrais que vous fussiez encore de la taille de mon petit garçon bleu des sables de Dovercourt, afin de vous secouer ferme.

—Eh bien, vous avez je vous en réponds, fait tout à l'heure plus que me secouer. Vous m'avez fait passer les pires cinq minutes que j'aie encore connues. Christobel, vous ne tenez pas vraiment au Professeur?

—Si, petit garçon bleu, je tiens beaucoup à lui, depuis des années.

—Oui, comme une femme aime un livre, mais pas comme une femme aime un homme.

—Expliquez-vous, s'il vous plaît.

—Oh! c'est embarrassant. Aimez-vous sa bouche, ses yeux, ses cheveux? Le jeune homme suffoquait et n'alla pas plus loin.

Miss Charteris médita et répondit délibérément: "Je ne crois pas avoir jamais vu sa bouche: il porte une barbe. Ses yeux sont faibles, mais à travers les verres qui les abritent, ils paraissent pleins de bonté. Ses cheveux? En vérité il n'en a pas assez pour qu'on en parle. Mais toutes ces choses comptent pour peu. Son esprit est noble, ses pensées répondent aux miennes. Je comprends sa façon d'envisager les choses, et il comprend la

mienne. Ce serait un grand privilège que de pouvoir rendre la vie aisée et heureuse, à celui pour lequel je ressens tant d'estime. Et depuis des années j'envisage ce privilège comme devant éventuellement m'échoir.

—Christobel, cria Guy Chelsea, c'est mal, c'est affreux. Je ne le supporterai pas, je ne le veux pas. Je ne vous permettrai pas de vous sacrifier à un vieux savant ratatiné.

—Taisez-vous, petit garçon, dit-elle sèchement. Voulez-vous me mettre réellement en colère. Le Professeur n'est pas vieux: il n'a que quatorze ans de plus que moi. A votre extrême jeunesse, cinquante ans peut paraître la vieillesse, mais le Professeur est dans la force de l'âge. Je crains, petit garçon bleu, que nous n'ayons rien à gagner à prolonger cette discussion.

—Mais nous ne pouvons pas l'arrêter ici, protesta le jeune homme. Où suis-je dans tout ceci?

—Mon petit garçon bleu, je crains que vous ne soyez nulle part, excepté comme un associé à une idylle très douce, que dans les années à venir je n'oublierai pas. Vous avez imploré d'avoir vos sept jours, je vous les ai donnés, mais je ne vous ai jamais laissé supposer que je pouvais dire "oui". Maintenant, écoutez, petit garçon bleu, et je vous confesserai la vérité entière. Je ne crois pas que j'épouse jamais le Professeur. Je ne me sens liée à lui que par la vague conviction que chacun de nous croit que l'autre attend. Ne vous meurtrissez pas le cœur là-dessus, petit garçon bleu, parce qu'il est plus que probable que la chose n'arrivera jamais. Mais, n'existât-il pas un Professeur, oh! cher petit garçon bleu, je ne pourrais pas vous épouser. J'aime mon petit garçon bleu plus tendrement et profondément

que je n'ai aimé quiconque sur cette terre, mais je ne puis me marier avec un petit garçon bleu, si tendrement que je l'aime. Je suis une femme faite, et je ne pourrais me donner tout entière qu'à un homme que je sentirais être mon égal et mon maître... Oh! petit garçon bleu, je vous blesse! je ne puis souffrir la pensée de vous blesser. Votre amour est si beau; rien d'aussi parfait ne réparaitra jamais dans ma vie. Cependant je ne puis honnêtement vous donner ce que vous demandez... Cher petit garçon bleu, aurais-je dû vous dire plus tôt ceci?... Si oui, alors il faut me pardonner.

Le jeune homme s'était levé et se tenait debout devant elle.

—Vous faites toujours tout bien, dit-il, et en aucune circonstance il ne peut y avoir pour moi rien à pardonner. J'ai agi comme un jeune fat. J'ai pris tout le temps pour assurées les choses que je souhaitais. Que devez-vous penser de moi? Pourquoi tiendriez-vous à moi? Vous, avec vos dons de l'esprit, votre beauté, votre position dans le monde intellectuel, pourquoi tiendriez-vous à moi, Christobel? Pourquoi?

Il se tenait devant elle grand, droit et implacable. L'exubérance de la jeunesse était éteinte sur son visage. Pour la première fois, elle ne put voir en lui son petit garçon bleu.

—Pourquoi y tiendriez-vous? répéta-t-il.

Elle se leva à son tour et l'envisagea.

—Mas j'y tiens beaucoup, dit-elle, et comment osez-vous dire le contraire. J'y tiens tendrement et profondément.

—Pooh! dit le jeune homme. Vous imaginez-vous que j'avais envie de vous faire épouser un petit garçon pieds nus, avec du sable sur le bout du nez? (Il rit d'un air égaré, s'arrêta, la regarda et se reprit à rire.) Un petit

idiot qui déclarait ne pas aimer les petites filles? Oh! dites donc, il est à peu près temps que je me sauve. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à la barrière?... Merci. Vous êtes toujours merveilleusement bonne pour moi. Dites donc, miss Charteris, puis-je m'informer du nom du Professeur?

La sourde angoisse qui lui serrait le coeur était presque intolérable. Pourtant, que pouvait-elle dire ou faire? Il acceptait sa décision.

—Harvey? reprit-il, naturellement, je le connais. A voir il n'est pas grand'chose, n'est-ce pas? Mais nous le tenions pour un bon coeur et un brave homme. Nous le regardions comme un célibataire endurci, mais bien entendu, nous ne savions pas qu'il attendait!

Ils étaient arrivés à la poterne. Oh! verrait-il dans ses yeux la douleur qui allait croissant? Que perdait-elle? qu'avait-elle perdu? Pourquoi toute sa vie semblait-elle prête à lui échapper et s'en aller par la barrière verte.

—Adieu, dit-il, et oubliez toutes les sornettes que j'ai dites à propos de Jéricho, elles rejoindront la pelle et le petit seau! Vous avez été bien bonne pour moi. Et ce que vous pouvez faire de meilleur pour moi actuellement est d'oublier toutes les choses impossibles que je pensais et que j'ai dites... Permettez-moi... je fermerai la porte.

Il porta la main à son front pour soulever sa casquette, mais il était nu-tête; il rit encore, vira sur ses talons et sortit.

—Petit garçon bleu, revenez, dit Christobel.

Mais la porte s'était fermée sur le premier mot.

Elle demeura seule.

Cette fois elle n'attendit pas. A quoi servait d'attendre?

Elle rebroussa chemin et remonta pelouse, s'arrêtant pour regarder les fleurs des plates-bandes. Les roses jaunes étaient toujours couleur d'or. Les petites "comment ça s'appelle" levaient vers le ciel leurs corolles pourprées.

Mais le jeune homme était parti!

Elle atteignit son fauteuil, demeuré là où il l'avait placé, à l'ombre épaisse du mûrier. Elle se sentit fatiguée, usée, vieille.

Le jeune homme était parti!

Elle s'appuya en arrière les yeux fermés. Elle l'avait blessé si profondément. Elle se souvint de toutes les tendres confidences qu'il lui avait faites. Et maintenant elle l'avait cruellement blessé. Quelle foi radieuse dans la vie et dans l'amour avait été la sienne. Elle avait gâté cette foi, et éteint cette clarté!

Soudain elle se rappela la prière que la mère morte du petit garçon bleu avait inscrite sur le livre. "J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas." Et sous ces mots était maintenant inscrit son nom à elle: "Christobel." Aurait-il le désir d'effacer ce nom? Non, elle savait qu'il ne le ferait pas. Rien d'amer ou de dur ne pourrait jamais exister dans le coeur du petit garçon bleu. Ce coeur demeurerait toujours le coeur d'or de l'enfant de jadis.

Les larmes coulèrent entre les paupières baissées et roulèrent sur ses joues.

—Oh! petit garçon bleu, dit-elle tout haut. Je vous aime tant! Je vous aime tant!

—Je le savais, chère, dit une voix, c'est à peine croyable, cependant je le savais! Elle ouvrit les yeux. Le petit garçon bleu était revenu; elle n'avait pas entendu sur l'herbe son pas léger. Il était agenouillé à sa place favorite,

à gauche de son fauteuil et se penchait vers elle. A nouveau son visage était rayonnant. Sa foi ne lui avait pas fait défaut. Elle le regarda dans ses yeux brillants, et la joie de son propre cœur l'étourdissait.

—Petit garçon bleu, murmura-t-elle, pas mes lèvres, parce que je ne suis pas encore toute vôtre. J'aurai à me dégager, vous le savez: le Professeur. Mais, petit garçon bleu, je ne puis m'en défendre, je crains que mon cœur ne soit terriblement épris.

Il demeurait silencieux; cependant il lui parut qu'il avait jeté une clameur de triomphe qui avait rempli l'air.

Il se baissa davantage.

—Non, Christobel, dit-il, ne craignez rien, pas avant le septième jour, mais tout de vous m'est précieux.

Puis elle sentit les baisers légers du petit garçon bleu courir sur ses cheveux, sur son front, sur ses yeux.

—Chers yeux, dit-il, pleurant pour moi, ah! chers yeux!

Elle leva la main et l'éloigna doucement:

—Soyez sage, petit garçon bleu, dit-elle, et asseyez-vous.

Il glissa sur le gazon à ses pieds, appuyant sa tête sur les genoux de Christobel.

Elle lui caressa les cheveux d'une main douce et tendre. Son petit garçon bleu lui était revenu. Oh! félicité inexprimable! pourquoi se tracasser de l'avenir?

—Comme nous avons été sots, dit-il, en supposant que vous et moi pouvions nous séparer ainsi! Puis son rire joyeux éclata, telle une fanfare heureuse.—Dites donc, Christobel, c'est bien joli de me dire maintenant: "Soyez bien sage", mais le septième jour, quand les murs tomberont, et que j'entrerai dans l'enceinte de la

citadelle, je vous donnerai, je vous en avertis, des millions de baiser, à moins que ce ne soit "des billions!"

—Comme je vous connais, je crois que ce serait plutôt des billions.

Plus tard, quand encore une fois ils se trouvèrent près de la poterne, et qu'il fit volte-face, se détachant dans l'ogive de la porte, il lui sourit un gai revoir. C'était leur seconde séparation de la journée, mais combien différente de la première! Il devait y en avoir une troisième avant la fin de la journée, mais ils n'en soupçonnaient pas l'approche.

Mais, comme il se tenait là debout dans l'ogive de la porte, dans le rayon même du soleil, la certitude heureuse qu'elle lisait dans les yeux du jeune homme frappa Christobel d'une appréhension soudaine.

—Oh! petit garçon bleu, dit-elle, soyez prudent. Vous recommencerez à bâtir des châteaux en Espagne. Ils s'écrouleront autour de vous. Je ne vous ai rien promis, mon petit garçon bleu, et j'ai peur d'être obligée d'épouser le Professeur.

—Dans ce cas, chère, dit-il, je lui offrirai un parapluie neuf comme cadeau de noces!... Et le jeune homme s'éloigna en sifflant.

Mais une fois sûr de ne pouvoir être vu, il cessa de siffler, et son pas si vif et alerte s'alourdit soudain; son visage se fit anxieux, sa marche incertaine.

"O Dieu! implora le jeune homme tout en marchant, ne permettez pas que je la perde!"

Quelques minutes plus tard, un télégramme était mis dans la main de Guy Chelsea. Le message venait de l'ami à qui il avait confié la garde de son plus puissant aéroplane.

"Arrangez si possible vol de la Manche pour après-demain."

—Pas moi, en tout cas, dit le jeune homme, chiffonnant le message. Après-demain est le septième jour.

Il dînait chez des amis, mais fut en proie à une agitation inexplicable ; aussi, de bonne heure, il prit congé et un peu après neuf heures rentra à l'hôtel du Taureau, dont le portier lui remettait une lettre apportée quelques minutes auparavant, qui était marquée "urgente". L'écriture était celle de Christobel.

Guy Chelsea jeta sa cigarette, déchira hâtivement l'enveloppe et lut. Le contenu était bref et clair :

"Il faut que je vous voie de suite. Vous me trouverez dans le jardin.

Christobel."

Quand le jeune homme eut disparu à ses yeux, miss Charteris franchit la poterne et remonta lentement le tapis vert. Ah ! que ce retour différerait de celui si douloureux effectué une heure auparavant. Les roses ouvraient toujours leur cœur d'or au soleil, les mignonnes "comment appelez-vous ça" tournaient encore leurs petites corolles pourprées vers le ciel, mais la vue de ces fleurs, au lieu de lui poignarder le cœur, y éveillait le cantique embaumé de l'amour.

Et pourquoi le petit garçon bleu lui était-il si cher ? Elle l'avait vu s'éloignant à grands pas et cependant il continuait à marcher de son côté ; elle entendait le son de son rire heureux, sentait ses purs et ardents baisers lui effleurer le front et les yeux ; il appuyait encore la tête sur ses genoux.

Au moment où elle arrivait au murier, Jenkins sortait hâtivement de la maison. La lettre qu'il venait remettre à miss Charteris portait, tracée d'une écriture pointue et légère—bien con-

nue,—la mention "urgente" dans un coin, et dans celui opposé "pressée", mais les missives de miss Ann avaient généralement ce caractère.

—Pas besoin d'attendre, Jenkins.

Elle était toute proche d'une branche touffue du murier, les feuilles mouvantes semblaient caresser sa tête altière, et lui murmurer de douces choses. Elle demeura debout pour lire la lettre d'Ann Harvey. Et pendant qu'elle lisait, toute couleur disparut de son visage. Repliant la lettre elle avança ; une pâleur d'angoisse lui couvrait la face. Elle dit à la fenêtre quelques mots à Martha, mais eut soin en parlant de détourner la tête.

—Martha, je suis obligée de me rendre immédiatement chez miss Ann. Si je ne suis pas rentrée à huit heures, c'est que je dîne avec elle. Puis elle passa, et Martha se tourna vers Jenkins.

Jenkins, depuis vingt-quatre heures, menait une vie dont l'agrément le surprenait. Jamais, depuis qu'il la connaissait, Martha ne s'était montrée aussi gracieuse à son égard. Pour le quart d'heure, confortablement assis dans le fauteuil "Windsor", placé au bon coin de la cuisine, il lisait le journal et fumait sa pipe. Jamais auparavant il n'avait été admis à le faire à la cuisine, mais Martha lui avait déclaré avec condescendance qu'il pouvait apporter sa pipe, "pourvu qu'il ne fît pas de gâchis avec les cendres", ajoutant comme commentaire de la surprenante information "que c'était bon pour les cafards". Jenkins ne fut pas fixé dans quel sens : pour leur prospérité ou leur destruction ? mais l'expérience lui avait enseigné à se taire, et à préférer l'incertitude aux torrents de paroles de Martha.

Huit heures sonnèrent, et miss Charteris n'avait pas reparu.

—Alors elle reste à dîner avec elle! déclara Martha ouvrant le four avec fureur, et en sortant le poulet qu'elle avait rôti avec un soin particulier; fameux dîner qu'on lui offrira! Jenkins, vous pouvez manger la salade cuite, je n'ai pas le coeur d'y toucher. Et moi qui espérais qu'elle aurait le bon sens de le garder à dîner, sachant qu'il y avait un poulet et du légume pour deux! Je voudrais bien savoir ce que représentaient "l'urgent" et "pressé" de miss Ann! continua Martha qui paraissait trouver un soulagement à jeter sur la table, avec toute la violence compatible avec leur sécurité les assiettes et les verres du couvert de leur souper. "Elle" aura probablement mangé un biscuit qui n'a pas passé... je n'ai pas de patience avec de pareilles gens, je n'en ai pas! Et Martha se coupa du pain avec un air de fureur.

A neuf heures moins un quart, miss Charteris rentra, et quelques minutes après, un coup de sonnette appelait Jenkins. Le billet qu'il devait porter était également apostillé de la mention "urgent". Il le déposa sur la table de cuisine; pendant qu'il changeait de vêtement, Martha prit ses lunettes, lut l'adresse et suivit son mari dans l'office.

—Dépêchez-vous, mon homme, dépêchez-vous, ne vous occupez pas de votre cache-nez. Qui a besoin d'un cache-nez au mois de juin? Il ne s'agit pas d'un biscuit, bien sûr! que le ciel écrase cette femme!

Un quart d'heure plus tard, une autre silhouette blanche traversait silencieusement la pelouse, se dirigeant vers les fauteuils placés sous le mûrier. La pleine lune s'élevait juste au-dessus du vieux mur rouge, glissant, large et dorée, entre les arbres. Chris-

tobel Charteris attendait dans le jardin le petit garçon bleu.

Il vint.

La pelouse se trouvait alors baignée par la clarté de la lune. Elle le vit grand et mince, dans la tenue noire et blanche du soir, passer silencieusement la poterne. Elle observa qu'il ne rejetait pas bruyamment la porte, et que, pour lui, il marchait lentement. Il était nu-tête, et le beau visage glabre se distinguait nettement sous la clarté lunaire.

Arrivé près du mûrier, il s'arrêta, incertain, ses regards fouillant l'ombre épaisse.

—Christobel? interrogea-t-il doucement.

— Je suis là, venez, petit garçon bleu.

Il s'approcha, tâtant son chemin à travers les chaises et poussant de côté la table.

Il trouva celle qu'il aimait assise, là où il l'avait trouvée lorsqu'il était revenu trois heures auparavant.

Un rayon de lune perçant l'épais feuillage tombait sur le visage de Christobel et il en constata l'étonnante pâleur. Debout devant elle, il appuya chacune de ses mains sur un des bras du fauteuil, se penchant sur Christobel.

—Qu'y a-t-il? dit-il tendrement, qu'y a-t-il, mon coeur? Il est si merveilleux d'être désiré et appelé. Mais dites-moi vite que vous n'avez aucun tourment.

Elle le regarda, muette, pendant cinq, dix, vingt secondes, puis elle dit:

—Petit garçon bleu, j'ai quelque chose à vous dire, voulez-vous m'aider à vous le dire?

—Assurément, mais comment puis-je vous aider?

—Je ne sais pas, répondit-elle, oh! je ne sais pas!

Il réfléchit un instant, puis s'assit sur le gazon à ses pieds, appuyant sa tête contre les genoux de Christobel. Elle passa doucement la main sur les cheveux bouclés.

—Qu'est-il arrivé après mon départ? interrogea le jeune homme.

—Jenkins m'a apporté une lettre de miss Harvey, qui me demandait de venir la trouver immédiatement afin d'apprendre des nouvelles extraordinaires la concernant, elle, le Professeur, et moi. Elle écrivait d'un ton ému, pauvre chère, mais elle est toujours plus ou moins exaltée. J'y ai été, bien entendu.

—Alors? demanda avec douceur le jeune homme.

La pause qui suivit la question fut si prolongée qu'il comprit que son aide était nécessaire. Il chercha l'autre main de Christobel, celle qui retenait la dentelle qu'elle portait sur les épaules, et la porta à ses lèvres. Cette main était mouillée de larmes.

Le jeune homme sursauta, se redressa et, appuyant un bras sur les genoux de Christobel, essaya de distinguer son visage.

—Continuez, chère, dit-il, continuez.

—Petit garçon bleu, dit miss Charteris, un riche oncle des Harvey vient de mourir, laissant au Professeur un legs important, assez pour le rendre entièrement indépendant et de son "Fellowship" et de l'Encyclopédie.

—Eh bien?

—Ils en sont fort heureux, naturellement. La pauvre Ann est plus heureuse que je ne l'ai jamais vue, et la principale cause de leur joie vient de ce que le Professeur est maintenant dans une position à se marier.

—Eh bien?

—Je n'ai pas encore vu le Professeur, mais miss Ann déborde d'en-

thousiasme. Elle m'a dit des choses vraiment touchantes. Je n'avais pas idée que je comptais autant pour lui, toutes ces années... Petit garçon bleu?

—Oui.

—Je serai, je crois, obligée d'épouser le Professeur!

Pas de réponse.

—Je ne sais comment je puis parvenir à vous faire comprendre pourquoi je me sens si liée vis-à-vis d'eux. Ils furent les amis de mes parents, et me témoignèrent tant d'attachement aux heures douloureuses, quand je suis demeurée seule. Miss Ann est une malade, toute dépendante des soins et de l'affection dont on l'entoure. Elle s'attend à venir demeurer dans la maison de son frère. Elle sait que j'aimerai l'y voir. Et à "lui" je dois intellectuellement, tant! Il a empêché mon esprit de s'engourdir, de stagner durant toutes ces longues années, il m'a consacré tant d'heures de son temps précieux!

Pas de réponse.

Soudain, à travers un interstice du feuillage, un rayon de lune tomba sur le visage levé du petit garçon bleu, et elle surprit l'angoisse de son regard.

—Petit garçon bleu, c'est affreusement dur pour nous, je le sais. D'une façon extraordinaire, que je ne puis m'expliquer, vous avez conquis ma personne. Elle aspire à être avec vous; elle souffre si vous souffrez, elle vit de votre joie, elle est jeune de votre jeunesse. Ces sentiments, nul ne me les a jamais fait éprouver... Mais je crois, du moins j'imagine, que mon esprit appartient au Professeur. Il l'a conquis il y a longtemps. J'ai beaucoup vieilli depuis cette époque, et ai éprouvé la lassitude de l'attente, mais, regardant en arrière, je me souviens du temps où je considérais qu'épouser

le Professeur serait le plus beau sort que la vie pût me réserver...

Elle fit une pause et attendit.

—La "personne" compte, dit le jeune à voix basse; elle compte même furieusement!"

Ce fut un soulagement de l'entendre enfin parler.

—Oh! je le sais, cher petit garçon bleu, mais davantage avec quelques-uns qu'avec d'autres; le Professeur et moi sommes surtout mentalement et spirituellement unis. Et étant si sûre du fait, il est moins dur pour moi, d'une certaine façon, de renoncer à mon petit garçon bleu. Mais il faut que vous m'aidiez, parce que je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne au monde et comme je sais que je n'aimerai jamais plus. Mais je suis engagée d'honneur à ne pas désappointer l'homme qui "sait" que je l'ai attendu. Miss Ann m'a avoué ce soir qu'elle le lui a dit. Elle m'a déclaré que, dans le premier mouvement de sa joie, elle a été forcée de le lui révéler; il était si anxieux, si hésitant! Petit garçon bleu, si ce n'était cette confiance, je crois que je me serais retirée. Mais, comme il sait, comme ils ont eu confiance en moi, cher, il faut nous dire "adieu" ce soir. Il va m'écrire demain pour me demander s'il peut venir, et je répondrai "Oui". Petit garçon bleu, est-ce très dur?... oh! ne pouvez-vous voir clairement où est le devoir? Il ne peut exister de vrai bonheur si l'on a manqué à ce qu'on sait être juste et vrai... Ne pouvez-vous arriver à vous rendre compte que depuis sept ans "ils" ont été tout pour moi? Et à votre compte, il n'y a que sept jours!

—Le temps n'a rien à voir à ces choses, Christobel. Vous et moi sommes "un", éternellement, indissolublement "un". Vous le découvrirez

quand il sera trop tard. L'âge n'est rien! Le temps n'est rien! L'amour est tout!

Elle hésita. Les théories du jeune étaient si vivantes, si vigoureuses, si assurées. Il ne pouvait exister de doute quant à la souffrance que coûtait à Christobel sa décision, mais, se disait-elle, qu'était cette souffrance en regard du résultat, apportant à tous un bien plus élevé; cependant cette décision, au contraire, allait signifier une perte irréparable! L'ardeur même de l'entraînement qui la portait vers le petit garçon bleu lui faisait douter qu'il pût être le vrai compagnon de son esprit. Pourtant il était si plein de confiance, si sûr de lui-même vis-à-vis d'elle, sur tous les points, si certain qu'ils étaient créés l'un pour l'autre.

Et puis, elle revit Ann Harvey lui disant les mains jointes: "Darling, pardonnez-moi, mais j'ai été forcée de dire la vérité à Kenrick! il est si "humble", si "craintif", si peu confiant dans son pouvoir de se faire aimer. J'ai été contrainte de lui révéler que depuis des années vous teniez beaucoup à lui. Très chère, je n'ai dit, je vous assure, que juste ce qui était nécessaire pour lui donner "espoir" et "confiance." Elle revoyait le délicat visage ridé de miss Ann, tout baigné de larmes, les noeuds couleur de lavande de son bonnet de dentelle, la broche mystérieuse contenant une mèche de cheveux, qui attachait le fichu du cou. La scène était comme photographiée dans l'esprit de Christobel, car à ce moment l'Espoir, "le jeune Espoir" représenté par le petit garçon bleu, s'était envolé. Christobel Charteris avait assumé le fardeau de la vie, une vie tout à part de l'ambiance romanesque des sept journées, qu'avait créée la téméraire assurance de son petit garçon bleu.

L'homme dominateur attire, mais en fin de compte, c'est généralement l'homme timide qui l'emporte. L'abnégation instinctive qui règne dans le coeur de l'élite des femmes, leur fait céder plus facilement à leurs instincts de pitié, qu'à la force de leurs aspirations. En pareil cas, le mariage et le martyre sont — inconsciemment — synonymes, et le même pur noble courage qui se rend en souriant à l'immolation, marche de la même allure à l'autel. Mais en pareil cas une question complexe s'impose: Que devient la vérité brisée de "l'autre homme?"

Christobel Charteris avait mis la main à la charrue et ne voulait pas regarder en arrière.

—Petit garçon bleu, reprit-elle, il faut me dire adieu et partir. Je vais épouser tout prochainement le Professeur, et je ne dois pas vous revoir; dites adieu, cher petit garçon bleu.

Alors l'angoisse du jeune homme éclata. Il jeta ses bras autour du cou de Christobel, enfouissant son visage sur ses genoux. Une palpitation de muette agonie sembla les terrasser tous deux, submergeant tous les arguments, toutes les casuistiques, toutes les obligations vis-à-vis d'autrui, les noyant dans un océan d'amour et de souffrance. Puis elle entendit le jeune homme qui implorait: "O Dieu, donnez-la-moi! Donnez-la-moi! O Dieu, donnez-la-moi!"

—Silence, dit-elle, silence!

Il se tut instantanément. Alors, se penchant, elle l'enveloppa de ses bras, pressant le visage du petit garçon bleu contre sa poitrine, l'abritant dans la tendresse de ses bras. Il n'avait jamais été plus complètement son petit garçon bleu qu'au moment où elle l'entendit murmurer sa prière sans espoir: "O Dieu, donnez-la-moi!" C'était bien le petit garçon bleu qui s'ef-

forçait de porter des boulets de canon, qui faisait face au monde, avec du sable sur le nez, une foi sans larmes dans ses yeux brillants, au coeur: un indomptable courage. Elle oubliait qu'il avait l'âge d'homme, et la demande faite par l'homme, à laquelle elle avait opposé un refus décisif elle le berçait doucement comme aurait pu faire dans les années à jamais écoulées, sa mère morte! "Oh! mon petit garçon bleu, mon cher petit garçon bleu", dit-elle.

Soudain elle sentit sur son cou les chaudes larmes du petit garçon bleu.

Alors, dans un paroxysme de douleur, son coeur s'arrêta. Toute la passion de sa tendresse s'éveilla, et éclata dans un cri.

—Non, je ne puis le supporter! Je ne puis le supporter. Cher petit garçon bleu, cher garçon, vous aurez ce que vous désirez... oui, tout. Entendez-vous, mon petit garçon bleu. Tout sera pour vous, darling! Personne d'autre ne compte... Je serai vôtre, vôtre!

D'abord le silence qui suit une grande décision plana. Puis le jeune homme se dégagea, doucement, mais fermement, des bras de Christobel. Il se tenait devant elle, droit, inflexible. Les rayons de lune éclairaient son visage qui avait perdu son air d'extrême jeunesse et revêtu une virilité nouvelle. C'était le visage d'un homme qui, ayant pris une décision, entend à tout prix y être fidèle.

—Non, Christobel, dit-il, non, ma bien-aimée. Je ne pourrais accepter le bonheur, même un tel bonheur, à un si grand coût pour vous. Il ne pourrait y avoir aucune bénédiction, aucune paix, aucune satisfaction pour vous, même dans notre grand amour, si pour l'atteindre vous aviez forfait à votre suprême sentiment du devoir,

votre conception élevée du bien et du mal. Il faut vous donner délibérément à la vie que votre esprit a choisie, et où votre grande âme pourra être en paix. Ceci étant, je m'en vais, Christobel, et ne vous tourmentez pas à mon sujet. Vous avez été divinement bonne pour moi, chère, et je vous ai beaucoup tourmentée. J'irai à Londres dès ce soir. Je ne reviendrai pas, sauf si vous m'appellez. Mais quand vous me voudrez et m'appellerez, alors, mon amour, je reviendrai des extrémités de la terre.

Il s'inclina, prit entre les siennes les deux mains de Christobel et respectueusement, tendrement, les porta à ses lèvres, les appuya un moment, puis les laissa doucement retomber et s'éloigna.

Elle le vit, si grand et si droit, descendre le tapis vert tout éclairé par la lune. Elle le vit passer la barrière sans regarder en arrière. Elle l'entendit qui la tirait doucement, irrévocablement. Alors elle ferma les yeux, se balançant lentement comme si le petit garçon bleu était encore dans ses bras et trouvant une consolation à l'y bercer.

Mais l'homme qui s'était levé et l'avait quittée, quand si facilement il eût pu prendre avantage de sa faiblesse et la conquérir contre sa conscience et sa volonté, l'homme qui, dominant sa propre angoisse, avait été brave et résolu pour elle, emportait, quand il franchit la poterne, tout son cœur.

En se levant, il avait laissé dans ses bras le "petit garçon bleu", et elle pria pour y garder dans les longues dures années à venir, son cher petit garçon bleu.

Mais celui qui s'en allait pour l'amour d'elle, au-devant de la vie soli-

taire, était "l'homme qu'elle aimait." A la fin, elle le savait.

.....
 "Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin: ce fut le cinquième jour."

LE SIXIEME JOUR

Miss Ann a beaucoup à dire

L'après-midi du sixième jour, à l'heure consacrée jusque-là au petit garçon bleu, Christobel Charteris, en réponse à un nouvel et pressant appel, alla prendre le thé avec miss Ann.

La journée avait été longue, monotone, dépourvue d'événements, hantée par l'incertitude du départ du petit garçon bleu, à laquelle se mêlait l'appréhension d'une visite du Professeur.

Mais avant midi un télégramme, avec réponse payée, fut expédié de Charing Cross par Guy Chelsea:

"Bonjour, tout va bien, je pars pour Folkestone. Donnez, je vous prie, de vos nouvelles."

Sous les yeux de Jenkins immobile, et pendant que le télégraphiste attendait, miss Charteris rédigea sa réponse.

"Très bien, merci. Soyez prudent à Folkestone."

Puis, le message expédié, elle pensa à plusieurs autres formules de réponse qui en auraient dit plus et mieux. Mais ce court précieux instant où elle avait été en contact avec le petit garçon bleu s'était évanoui si rapidement; et de plus, il ne pouvait présenter à l'esprit autre chose que des lieux communs, pendant que Jenkins demeurerait "au port d'armes" près de la table, et qu'au dehors le télégraphiste ne cessait de faire carillonner la sonnette de sa bicyclette, afin de rappeler sa présence.

Pourtant le coeur de Christobel avait été réconforté par ce fugitif contact avec Guy Chelsea. Il tenait encore à savoir comment elle allait, et dans sa sollicitude il avait voulu qu'elle sût qu'il ne se laissait pas submerger par le chagrin. "Tout va bien", semblable en cela au brave petit garçon bleu de jadis qui disait: "Merci, mais je porte toujours mes propres paquets".

L'expectative de la visite du Professeur ou d'une lettre de lui, continua d'agiter Christobel jusqu'au moment où elle reçut un billet d'Ann Harvey lui apprenant que son frère avait été appelé à Londres pour affaires et ne reviendrait que le soir. Miss Ann ajoutait: "Venez prendre le thé avec moi, chère enfant, nous avons beaucoup à dire." Il parut à Christobel que miss Ann ne pouvait avoir rien à ajouter à tout ce qu'elle avait déjà dit. Néanmoins elle mit docilement son chapeau et se rendit à la convocation. Miss Ann était parvenue à persuader ses amies, qu'on n'eût jamais contrarié ses désirs.

Miss Ann avait appelé sa villa "Shiloh" (Lieu de repos), nom fort approprié en ce qui la concernait personnellement, car la majeure partie de son temps s'écoulait, soit étendue dans son salon sur un confortable sofa, ou à demi couchée sur une chaise longue d'osier placée à l'ombre de l'unique arbre de son jardin, ou bien agréablement promenée au dehors dans un fauteuil roulant.

Par contre personne d'autre ne trouvait la villa un "lieu de repos". Miss Ann possédait le secret de tenir tout le monde en mouvement perpétuel, à commencer par Emma, pendant qu'elle-même offrait à l'oeil l'apaisant tableau d'une élégante passivité. Dès leur arrivée, les amies de miss Ann

trouvaient une tâche les attendant: c'était invariablement quelque chose que miss Ann aurait donné à faire à quelqu'un d'autre, si, par hasard, la visiteuse inattendue ne s'était présentée; et généralement on partait avec l'impression d'avoir accompli très imparfaitement la mission, qu'un zèle indiscret avait fait accaparer, au détriment d'une "autre" qui s'en fût beaucoup mieux acquittée, et miss Ann demeurait sereinement inconsciente d'avoir exigé quoi que ce soit. De son sofa, elle dirigeait son entourage, le tenant toujours sur l'alerte; un de ses mots favoris était "simple-ment". "Ma chère, disait-elle, puisque vous êtes là, voulez-vous "simple-ment" nettoyer la cage du serin?" Nettoyer la cage, signifiait la méticuleuse inspection d'une petite cage de cuivre plusieurs voyages au sous-sol à la recherche du sable, de la graine, du brillant, et souvent une excursion jusqu'à un jardin du voisinage pour se procurer du mouton. Il fallait, par-dessus le marché, flatter le serin en l'appelant par son nom "Sweetie-weet" et miss Ann trouvait généralement à redire à la façon dont l'obligée amie prononçait ces deux mots et signalait avec une certaine âpreté l'incorrection phonétique.

Quand enfin tout était terminé, il restait à apporter la cage auprès de miss Ann, pour subir sa vigilante inspection. Elle faisait presque toujours la découverte que les bâtons avaient été remis en place avant d'être secs. "Et cependant, comme on ne devrait pas avoir besoin de vous l'apprendre, rien n'est plus pernicieux pour Sweetie-weet que l'humidité pour ses petites pattes." En conséquence, il convenait d'enlever derechef tous les bâtons et de les porter à sécher devant le feu de la cuisine.

Quand la seconde installation des bâtons était achevée, et la cage suspendue à la chaîne de cuivre devant la fenêtre ensoleillée, Sweetie-weet émettait un crescendo de roulades. "un cantique d'éloges", assurait miss Ann, en l'honneur de l'amie éreintée, qui essuyait avec un mouchoir les égratignures de sa main, et essayait de sourire à la révélation confidentielle faite par miss Ann de tout ce qu'Emma dirait quand elle verrait que son privilège et son plaisir de nettoyer la cage de Sweetie-weet lui avait été dérobé. La vérité était que pendant le séchage des bâtonnets au feu de la cuisine, l'infortunée Emma avait émis sur Sweetie-weet, des appréciations qui ne pouvaient être répétées à miss Ann, mais auxquelles l'amie qui s'était sacrifiée, avait pris un certain plaisir.

Quand Christobel Charteris arriva à "Shiloh", elle trouva miss Ann, l'aspect très frêle et éthéré, étendue sur le canapé de velours vert ; un léger châle de Shetland lui couvrait les épaules et était attaché par la plus grande et la plus mystérieuse de ses broches "à mèche de cheveux", une broche ovale cerclée d'or et montrant un "saule" de cheveux blonds, incliné sur un sarcophage de cheveux bruns, pendant qu'un croissant de lune de cheveux gris veillait sur les deux. Cette collection funèbre de cheveux de famille exerçait une fascination mystérieuse sur les enfants que leurs parents menaient faire visite à miss Ann, et qui s'approchaient docilement du canapé pour obtenir une vue plus claire des hiéroglyphes qui les intriguaient.

Christobel elle-même n'était pas sans subir l'attraction de ce cimetière capillaire, ayant observé que cette enseigne était arborée les jours réservés

aux grandes émotions. Aussi à la seule vue de la broche, elle se trouva préparée au sourire larmoyant, avec lequel miss Ann lui fit signe de fermer la porte. Puis ouvrant ses bras : "Douce soeur", dit-elle avec émotion, "laissez-moi vous serrer sur mon coeur."

Ce fut un saisissement pour Christobel que de s'entendre appeler "soeur" par miss Ann. Le petit garçon bleu l'avait fait se sentir si jeune, sa contemporaine, que si miss Ann l'eût appelée ma fille, ou même ma petite-fille, le vocable lui eût paru plus approprié. De plus sa grande taille offrait un obstacle à l'enlacement proposé par miss Ann.

Néanmoins, elle s'agenouilla près du sofa et permit à miss Ann de la serrer, par sections, sur son coeur. Puis ayant retrouvé le fin mouchoir de miss Ann et le lui ayant rendu, elle s'assit sur une chaise basse à côté du lit de repos, et attendit quelques éclaircissements sur les projets d'avenir la concernant.

Miss Ann pleura doucement pendant un certain temps. Christobel demeura silencieuse. Sa récente expérience de larmes, arrachées à une si profonde angoisse de l'âme, lui rendait moins facile la sympathie pour des larmes qui coulaient sans raison, et étaient recueillies dans un mouchoir parfumé. Aussi elle attendit en silence, pendant que miss Ann pleurait.

La pièce était profondément calme. Le bruit qui accompagnait partout l'entrée du petit garçon bleu eût été ici terrifiant dans son joyeux imprévu. A cette seule pensée, le coeur de Christobel s'arrêta de battre. Mais ce salon était un endroit où le petit garçon bleu ne ferait jamais son entrée, bruyante ou silencieuse, et puis le pe-

tit garçon bleu était parti. Oh! triste monde, si terne, si silencieux! Le petit garçon bleu était parti! Sweetie-weet inclina sa tête et siffla interrogativement : à son avis, le silence avait assez duré. Miss Ann essuya ses yeux, essayant de dominer son émotion, puis parla d'une voix qui tremblait encore.

—Chère enfant, dit-elle, je voudrais simplement que vous couvriez ce livre pour moi. Emma m'a offert plusieurs fois de le faire, mais j'ai répondu : "Non, Emma, il faut le garder pour miss Christobel, je ne sais pas ce qu'elle dirait, si vous présumiez de recouvrir mes livres!" Emma est toujours pleine de bonne volonté, mais n'a ni l'intelligence ni la méthode nécessaires pour bien recouvrir un livre. Si vous voulez simplement monter jusqu'à ma chambre, chère enfant, vous verrez un beau morceau de papier brun que j'ai mis de côté à cette intention... Silence, Sweetie-weet ! Christobel sait que vous êtes heureux de la voir... le papier est ou sur le canapé derrière le paravent, ou dans le tiroir du haut à gauche de ma commode, entre la fenêtre et la cheminée. Oh que de choses se sont passées depuis vingt-quatre heures! Les ciseaux, chère, sont suspendus à un clou dans l'office: il faut une grande paire de ciseaux ordinaires pour couper du gros papier brun. Combien extraordinaires sont les voies de la Providence, chère Christobel!... La colle est dans le petit placard sous l'escalier.

Quand miss Charteris eut fini de recouvrir le livre, y ayant employé l'intelligence et la méthode nécessaires, elle prit les devants afin de prévenir une nouvelle requête, et dit avec fermeté:

—Je désire maintenant avoir avec vous un entretien sérieux. Ann, êtes-vous sûre que vous avez dit à votre frère que je tenais à lui depuis des années?

—Darling, le cher Kenrick était si hésitant, si incapable de croire qu'il eût quelque attrait.

—Trouvez-vous que vous avez agi loyalement vis-à-vis d'une femme, la chose fût-elle vraie, en disant à un homme qui ne lui avait jamais demandé son affection, que cette affection lui appartenait depuis longtemps?

—Chère enfant, comme vous présentez crûment la chose ! J'ai seulement suggéré, murmuré, donné les indications les plus discrètes sur vos sentiments, que je connaissais. Car vous aimez mon frère, n'est-ce pas, chère Christobel?

—Je crois, dit lentement miss Charteris, pesant chacune de ses paroles, je crois que j'aime le Professeur comme une femme aime un livre.

Il régna un moment de silence angoissant dans le salon de miss Ann.

Christobel regardait droit devant elle, une clarté grave éclairant son visage, il lui semblait que, soudain, sur le chemin du devoir, elle était comme aveuglée par la lumière de la révélation intérieure.

Dans les yeux bleu pâle de miss Ann passa un rayon d'anxiété nerveuse.

Sweetie-weet siffla interrogativement. Puis miss Ann reprit ses esprits, et joignant les mains: "Ah! quelle belle définition, qu'est-ce qui peut être plus pur, plus parfait?"

Miss Charteris connaissait un genre d'amour tout différent, qui était absolument pur et parfait, mais c'était l'amour qu'elle avait repoussé!

—Une femme ne peut guère épouser un livre, dit-elle.

Miss Ann jeta un petit cri.

— Chère enfant, dit-elle, aucun symbole, pour beau qu'il soit, ne doit être poussé trop loin. Votre exquise description de votre amour pour Kenrick nous assure que votre union avec lui sera un parfait contentement de l'esprit, et l'esprit, cet instrument si délicat, accordé en harmonie avec les sphères intellectuelles, l'esprit est tout ce qui compte.

—Le corps compte aussi, dit miss Charteris, ses yeux s'éclairant au souvenir des paroles du petit garçon bleu, "la personne compte furieusement".

L'ouïe de miss Ann était d'une acuité presque surnaturelle; elle sursauta:

—Ma chère Christobel, quelle expression! et ne pensez-vous pas que dans les circonstances présentes, la mention du corps frise l'inconvenance?

Miss Charteris se retourna brusquement, son beau visage se colora, une étincelle d'indignation jaillit de ses yeux. Mais la vieille femme étendue sur le sofa était si petite et paraissait si fragile; il serait trop facile de la blesser, de l'anéantir, et ce serait un acte indigne d'une créature forte et possédant l'expérience de la vie. Puis, elle évoqua le souvenir du petit dos bleu courbé par la honte et le chagrin, le petit visage indomptable, le brave petit coeur qui gardait sa foi en Dieu, priant avec confiance pendant que la nurse ignorante le bousculait. Et miss Charteris domina sa colère.

—Chère Ann, dit-elle avec douceur, croyez-vous vraiment que votre frère serait très désappointé si, quand il me demandera en mariage, ce qu'il n'a pas fait encore, je lui répondais que je crois mieux de ne pas modifier la nature de nos rapports?

—Mon enfant chérie, cria miss Ann, sa broche s'ouvrant soudain comme pour accentuer sa surprise et son hor-

reur. Mon enfant chérie, réfléchissez avec quelle patience il a attendu. Souvenez-vous des longues années! Souvenez-vous!

—Oui, je sais, dit miss Charteris. Vous m'avez dit tout cela hier soir. Mais il me paraît qu'un homme qui a attendu pendant douze ans, pourrait aussi bien en attendre vingt!

—C'est ce qu'il aurait fait, assura miss Ann. "Sans aucun doute", sans ce "legs fortuné", qui lui permet de se marier immédiatement, cher Kenrick eût attendu vingt ans. Mais pourquoi le feriez-vous attendre plus longtemps, est-ce que douze ans ne suffisent pas?

Miss Charteris sourit.

—Douze jours paraîtraient longs à quelques-uns, dit-elle doucement. Je n'ai aucun désir de le faire attendre. Mais il faut vous souvenir, Ann, que le Professeur, jusqu'ici, ne m'a jamais dit une parole d'amour.

—Chère enfant, dit miss Ann avec ardeur, il aurait été vous trouver aujourd'hui, mais des circonstances impérieuses l'ont appelé à Londres. Je sais qu'il a l'intention de vous écrire ce soir, et, si vous lui en accordez l'autorisation, il ira vous voir demain. Oh! darling, vous n'allez pas nous décevoir. Nous avons eu une telle confiance en vous, nous avons cru en vous! Un homme moins délicatement scrupuleux que Kenrick aurait pu essayer de vous lier par une promesse, avant d'être en position de vous offrir le mariage. Pensez à tous les espoirs, à tous les plans qui dépendent de votre fidélité!

Miss Ann ici fondit en larmes, mais sans arrêter le flot de sa loquacité:

—Ah! chère enfant, il y a cinq ans, à genoux près de ce sofa, vous m'avez dit: "Ann, je crois que n'importe quel-

le femme pourrait se trouver fière de devenir la femme du Professeur!"

—Je ne l'ai pas oublié, et je le pense encore.

—Alors, dit miss Ann à travers ses larmes, vous épouserez Kenrick?

Christobel Charteris se leva, et demeura un moment immobile au milieu de la petite pièce encombrée de bric-à-brac: fougères dans des pots rustiques peints à la main, photographies encadrées, un encombrement de sièges divers, eux-mêmes surchargés d'une étonnante variété de coussins. Le salon de miss Ann donnait un peu l'impression d'un bazar de charité. On en faisait mentalement le tour, sans découvrir l'objet qu'on aurait envie d'acheter et d'emporter.

Christobel Charteris, grande et imposante dans sa simple robe blanche, paraissait dépaycée au milieu de toute cette élégance frelatée. Comme avait dit Guy Chelsea, le "home" ancestral qu'il lui offrait était le cadre qui convenait à sa grâce majestueuse. Mais elle avait congédié le jeune homme, avec ses beaux châteaux en Espagne. L'ambiance et l'entourage de "Shiloh" était dorénavant celle à laquelle il faudrait plier son goût raffiné! Miss Ann s'attendait à venir vivre chez le Professeur.

—Alors vous épouserez Kenrick ? murmura miss Ann à travers son mouchoir brodé.

Christobel se pencha en avant, et referma la broche mystérieuse.

—Chère Ann, dit-elle, l'année bissextile ne revient qu'en 19**, et en attendant le Professeur ne m'a pas demandée en mariage.

Le visage de miss Ann s'éclaira immédiatement; riant gaiement, elle essuya ses dernières larmes.

—Ah! méchante, dit-elle. Méchante, de me forcer à révéler. Mais puis-

que vous voulez le savoir, "il va vous écrire ce soir". Mais il ne faut jamais lui laisser soupçonner que je vous ai avertie ! Et maintenant, je voudrais que vous me dénichiez le "Spectator", il est posé sur cet admirable buvard brodé que cette chère créature, lady Goldsmith, m'a envoyé au dernier Noël. Emma, qui est soigneuse, a posé le journal là pendant que darling Sweetie-weet prenait son bain. Cher mignon, c'est un amusement que de le voir barbotter et éclabousser. Lady Goldsmith a tant d'estime pour le cher Kenrick. La première fois qu'elle l'a rencontré elle a été extraordinairement frappée par son air d'intelligence. Il était assis en face d'elle au banquet de Guild Hall, et elle m'a confié que la seule vue de mon frère suffisait pour enlever toute l'inclination à se nourrir, sauf de nourriture intellectuelle, qu'il saurait si bien pourvoir. J'ai trouvé ce sentiment très bien exprimé, surtout venant d'une personne plutôt matérielle comme lady Goldsmith. N'est-ce pas, on peut dire que lady Goldsmith est "matérielle" d'aspect? Ah! vous ne la connaissez pas de vue. J'en suis surprise. Comme la "femme" du Professeur, vous connaîtrez bientôt de vue toutes ces personnes distinguées. Indubitablement elle est matérielle d'aspect; aussi, venant d'elle, le sentiment qu'elle énonçait était un hommage dont vous et moi, chère enfant, avons le droit d'être fières... Oh! le journal est toujours humide? Méchant Sweetie-weet! Ne pensez-vous pas qu'il serait sage de porter simplement le "Spectator" à sécher devant le feu de la cuisine. J'ai entendu parler d'accidents provoqués par le maniement de journaux humides. Précieuse enfant, nous ne pouvons pas vous permettre de courir de risques. Que dirait Kenrick ?

Mais quand les feuillets seront absolument secs, je voudrais que vous m'expliquiez la tendance de l'article sur "La littérature orientale et la pensée moderne". Kenrick me dit que vous l'avez lu. Il désire le discuter avec moi. Je ne puis vraiment en entreprendre à fond la lecture. Je n'ai pas le temps requis. Pourtant il faut me préparer à en parler intelligemment avec mon frère, à sa prochaine visite. Il viendra peut-être un moment ce soir, fatigué de sa journée en ville, et ayant besoin d'un peu de conversation intellectuelle, il faut que je sois prête.

Une heure plus tard, lasse de corps et d'esprit, miss Charteris rentrait à pied chez elle. Elle fit un détour, afin d'entrer par la poterne au bas du jardin. Elle l'ouvrit et passa. Une gerbe de clarté s'allongeait sur le tapis vert; les petites "Qu'est-ce que vous appelez ça" levaient leurs têtes pourprées vers le ciel. Christobel s'arrêta afin de se bien rendre compte de l'aspect que présentait aux yeux du petit garçon bleu cette calme solitude de verdure au moment où chaque jour il y avait pénétré. Devant elle s'étendaient les plates-bandes à l'ancienne mode, le mûrier aux larges rameaux, et dans le fond de la maison blanche avec ses persiennes vertes et son air désuet. Elle savait que Guy Chelsea possédait un oeil d'artiste et un vif sentiment de la couleur, et elle pensa qu'elle ne serait nullement surprise de voir un jour au "New Gallery" une représentation de son "jardin clos". Elle n'aurait pas besoin d'aller au catalogue pour découvrir le nom de l'artiste. Le petit garçon bleu avait déjà exposé et un hasard avait fait découvrir à Christobel l'oeuvre de son "petit garçon bleu" de Dovercourt. La toile était placée sur la cimaise, et Christobel ne l'avait pas

oubliée et en avait apprécié le vif sentiment poétique. Durant ces dernières journées elle avait attendu que le jeune homme lui apprît qu'il avait eu un tableau exposé à l'"Académie", et avait hâte de lui dire qu'elle l'avait beaucoup admiré. Mais le sujet "tableau" ne s'était pas présenté, et il ne vint pas à l'idée du jeune homme d'en faire mention. Jamais il ne parlait spontanément de faits le concernant, mais répondait cordialement aux questions qu'on lui posait.

Elle demeura immobile sous l'ogive du vieux mur rouge, pendant que toutes ces pensées se succédaient rapidement dans son esprit. Ainsi placée elle eût présenté un admirable tableau aux yeux de quelqu'un assis sous le mûrier, et regardant vers la barrière.

La voix aimée résonnait à ses oreilles.

Une douce chaleur monta au coeur de Christobel... puis soudain elle se rappela qu'elle n'avait plus de petit garçon bleu. Elle l'avait laissé partir et, probablement, elle allait épouser le Professeur. Elle n'avait pas eu le courage de vouloir de toute son âme que Guy Chelsea demeurât, jusqu'à l'instant où, faisant preuve d'une volonté virile, il s'était levé et éloigné. Alors c'était trop tard? Si le petit garçon bleu revenait plaider sa cause? Si elle pouvait encore une fois lui entendre dire: "L'âge n'est rien! Le temps n'est rien! L'amour est tout!" ne répondrait-elle pas:

—Oui, Guy, l'amour est tout!

Le sang monta au visage fier de Christobel; le nom de l'homme qu'elle aimait s'était présenté inconsciemment à son esprit. Jamais encore ce nom n'avait passé ses lèvres. Qu'elle

l'appelât ainsi naturellement dans son coeur lui fut une nouvelle révélation.

Elle ferma doucement la barrière, soigneuse de ne pas la laisser retomber. Comme elle traversait la pelouse, son coeur s'arrêta de battre. Sûrement il l'attendait à l'ombre du mûrier. Elle osait à peine regarder devant elle, si certaine intérieurement qu'il était là... Oui, elle savait qu'il était là... qu'il était revenu. Il ne pouvait rester éloigné d'elle le sixième jour. N'avait-il pas annoncé qu'il ferait chaque jour le tour de la ville assiégée. Ah! vaillante armée d'Israël ! Voici Jéricho qui venait à sa rencontre. Pourquoi avait-elle permis à Ann Harvey de la retenir si tard? Pourquoi était-elle sortie du jardin clos à l'heure réservée au petit garçon bleu? Elle devait savoir qu'il viendrait... Passerait-elle au large du mûrier, comme si elle se dirigeait vers la maison, rien que pour la joie d'entendre l'appel : "Christobel?" Non, sachant qu'il était là ce ne serait pas parfaitement loyal, et ils étaient toujours loyaux vis-à-vis l'un de l'autre. La respiration oppressée, elle s'engagea sous les épaisses ramures. Ses joues brûlaient, ses lèvres étaient entr'ouvertes ; ses yeux brillaient d'amour et d'espérance. Elle souleva une branche qui pendait, et passa dessous.

Leurs chaises, à lui et à elle, se trouvaient là. Mais le petit garçon bleu, fidèle à son renoncement, n'était pas revenu!

• • • • •

Au bout d'un moment elle remonta vers la maison.

Un télégramme l'attendait sur la table du vestibule. Elle sut immédiatement de quelle part il venait. Une seule personne au monde était capable de conduire une correspondance par dé-

pêche. "Réponse payée" se lisait sur l'enveloppe.

D'abord elle demeura immobile, puis lentement ouvrit le télégramme. Une dépêche venant du petit garçon bleu lui rappelait délicieusement la spontanéité des mouvements qui le distinguaient, et comment, avant qu'elle se doutât de son intention, il avait bondi de sa chaise et se trouvait assis à ses pieds.

Elle déplia lentement la feuille, se tourna vers une fenêtre et lut :

"Comment allez-vous, dear? Dites-le-moi, je vous en prie. Je fais mon grand vol demain et j'ai la ferme intention de battre le "record". Souhaitez-moi la bonne chance."

Elle prit le feuillet qui attendait et écrivit :

"Très bien, bonne chance, mais je vous en prie, soyez prudent, petit garçon bleu."

Elle hésita avant de tracer le nom d'amitié par lequel, en se jouant, elle l'avait appelé si souvent, mais ce télégramme révélait tellement le coeur du petit garçon bleu. Puis il valait mieux qu'il ne sût rien de "l'homme qu'elle aimait", celui qui avait franchi la barrière; il valait mieux qu'il ignorât comment elle l'eût appelé si elle l'avait trouvé tout à l'heure sous le mûrier. Probablement, très probablement, elle allait épouser le Professeur, et dans ce cas, elle n'appellerait jamais le petit garçon bleu que "petit garçon bleu". Alors, dans le télégramme, elle lui donna ce nom en réplique à son audacieux "dear". Puis elle sortit et porta elle-même sa dépêche à la poste, trouvant une consolation à faire quelque chose, si minime que ce fût, pour celui qu'elle aimait.

Elle rentra, s'habilla pour le soir et dina. Elle était atrocement lasse ; et une phrase battait et rebattait son cer-

veau fatigué. "Il va accomplir un grand vol demain... il va accomplir un grand vol demain... le petit garçon bleu va battre le record..."

Dans le calme atmosphère de son salon, miss Charteris essaya de lire, mais entre ses yeux et la page imprimée, dansait en lettres de feu la phrase: "il va voler demain!"

Elle passa au jardin, allant jusqu'aux chaises sous le mûrier. Il y faisait plus frais; mais la solitude qui y régnait lui causa une intolérable angoisse.

Elle marcha de long en large sur le tapis vert tout baigné par la clarté argentine de la lune. "Il va accomplir un grand vol demain; il va battre le record."

Elle rentra et monta à sa chambre. Etendue dans l'obscurité, elle essaya en vain de dormir. Si l'hélice se cassait, s'il rencontrait des courants contraires, si son gouvernail se faussait? Elle se souvint de tous les détails qu'il leur avait donnés, à elle et à Mollie, alors qu'elle l'écoutait, le croyant l' amoureux de Mollie, quoique tout le temps il eût été son "petit garçon bleu"... et du ton dont il avait dit: "Alors, naturellement, c'est fini, mais il faut des pionniers!"

A la fin elle ne put supporter l'oppression qui l'étouffait, elle alluma sa bougie et se leva. Elle alla droit à sa petite pharmacie et fit une chose dont jamais de sa vie elle n'avait eu la pensée: elle avala une dose de potion soporifique. Le médicament appartenait à miss Ann, qui l'avait laissé là, à la suite d'une visite récente. Miss Charteris savait que la potion, composée surtout de bromure, était inoffensive, mais efficace.

Elle éteignit la lumière et s'étendit dans l'obscurité.

Le bromure commença à agir.

D'abord la pensée qui la hantait s'atténua.

Le "petit garçon bleu" absent se rapprocha, se pencha vers elle, s'agenouillant à son côté.

Elle lui parla doucement, sa propre voix paraissait lointaine, changée: "Soyez prudent, petit garçon bleu, disait-elle. Vous pouvez bien battre le record, mais ne vous brisez pas vous-même... car ce serait briser mon coeur, du même coup."

L'influence du bromure augmentait, un battement rythmé bruissait dans les oreilles de Christobel. C'était le bruit de l'aéroplane du petit garçon bleu, mais, chose étrange, l'aéroplane s'était élevé dans les airs sans le pilote. Elle avait conscience que le sommeil venait, apportant son oubli miséricordieux. Pourtant elle était trop heureuse pour désirer dormir.

Le petit garçon bleu s'approcha plus près.

—Oh! petit garçon bleu, murmura-t-elle dans l'obscurité, je vous aime tant, je vous aime tant!

—Je le sais, dear, répondit le petit garçon bleu, si invraisemblable que ce soit, Christobel, je sais que vous m'aimez.

Alors il lui mit les bras autour du cou.

Et de cette façon, quoiqu'il fût en réalité bien loin, le petit garçon bleu fit le tour de la ville assiégée!

...
"Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin: ce fut le sixième jour".

UN INTERMEDE

Quand on se réveille... en rêve!

Quand miss Charteris ouvrit les yeux, le soleil entra à flots dans sa chambre. La conscience d'avoir dormi

d'un sommeil lourd et anormal l'oppressait. Elle n'avait pas entendu Martha entrer, mais les stores étaient levés, et son thé, placé sur le petit plateau près de son lit, était encore chaud.

Elle en but une tasse, et éprouva la sensation d'être délivrée des effets du bromure.

Elle s'habilla et descendit.

Sur la table du déjeuner, elle trouva, à côté de son assiette, la lettre du Professeur. Quand elle se fut versé son café, et eut beurré son toast, elle l'ouvrit.

La lettre était exactement telle qu'elle avait toujours imaginé que le Professeur écrirait, si jamais il arrivait au point de lui faire une demande en mariage. Il lui rappelait leur longue amitié et ce que cette amitié avait signifié pour tous deux. Il ajoutait avoir souvent espéré la possibilité d'un lien plus intime, mais ne s'être pas cru autorisé à en solliciter l'honneur, avant de se trouver en position de lui offrir un "home" digne d'elle. Aujourd'hui il en possédait le pouvoir, aussi se hâtait-il de venir plaider sa cause, quoique conscient du peu qu'il y avait en lui pour éveiller l'affection d'une femme, néanmoins son plus vif espoir était d'arriver à la conquérir. Miss Charteris l'avait accepté pour guide intellectuel et compagnon pendant bien des années. Si aujourd'hui elle croyait pouvoir se fier à lui pour des liens plus intimes, il s'efforcerait de ne jamais la décevoir ni lui manquer.

La lettre était signée:

"A vous en sincère dévouement.

Kenrick Harvey."

Un post-scriptum sollicitait la permission de venir lui faire une visite le

jour même à l'heure habituelle pour recevoir sa réponse. Miss Charteris écrivit un bref billet de remerciements et d'appréciation autorisant le Professeur à se présenter à 3 heures.

Le Professeur arriva à 3 heures. Il frappa le heurtoir, sonna, et demeura longtemps dans le hall, fourrageant dans le porte-parapluie; il paraissait occupé à changer chaque parapluie de place. A la fin il apparut à la porte du salon, où miss Charteris l'attendait. Il était extrêmement nerveux et répéta la substance de sa lettre, seulement en moins bons termes. Il fit allusion à miss Ann et au grand bonheur que serait pour elle l'acquisition de Christobel comme soeur, mais dans sa conversation comme dans sa lettre, il ne laissa pas tomber la plus lointaine allusion à la confiance de miss Ann au sujet des sentiments de Christobel, qui lui fut reconnaissante de cette réticence.

Aussitôt que le Professeur eût fini de patauger au milieu des marécages du sentiment et qu'il eût abordé la terre ferme de la question directe, miss Charteris répondit affirmativement et agréa la demande en mariage du Professeur.

Il se leva, prit la main de Christobel et pendant quelques secondes la tint entre les siennes, la regardant en même temps à travers ses verres convexes avec une grande affection... puis il la baisa assez gauchement sur le front, et se hâta de retourner s'asseoir.

Un silence un peu embarrassant aurait suivi, si le Professeur n'avait eu une inspiration.

Sortant un livre d'une de ses poches, il regarda Christobel, comme on regarde un enfant pour lequel on a en réserve une délicieuse surprise.

— Cette... affaire étant conclue d'une façon satisfaisante, ma chère Christobel, ne trouverions-nous pas... très rafraîchissant de passer une heure avec notre traduction du persan ?

Miss Charteris se déclara immédiatement du même avis, mais pendant que le Professeur lisait, traduisait, commentait, s'étendant sur la beauté de certains passages, l'esprit de l'auditrice vagabondait.

Elle se surprit imaginant le "petit garçon bleu" dans des circonstances similaires : comment il se serait comporté au cours de la première heure des fiançailles, ce qu'il aurait dit, ce qu'il aurait fait. Elle demeura un peu incertaine sur ce dernier point, n'ayant jamais vu le petit garçon bleu avec le mors enlevé. Mais elle se souvint subitement de "Millions ou peut-être Billions ?" et ce souvenir provoqua un choc de réaction, qui la fit éclater de rire.

Le Professeur s'arrêta et leva les yeux avec surprise, puis il sourit d'un air indulgent.

— Ma chère Christobel, ce passage n'est pas humoristique, dit-il.

— Je le sais, répondit miss Charteris, et je vous demande pardon. J'ai ri involontairement.

Le Professeur reprit sa lecture. Non, elle n'était pas tout à fait sûre comment le "petit garçon bleu" eût agi, mais elle savait fort bien ce qu'il aurait dit.

Et ce qu'il aurait dit eût été lettre close pour le Professeur.

Puis les événements se succédèrent si rapidement, que tout revêtit pour miss Charteris un aspect de rêve. Elle se trouva saisie dans l'étreinte de fer qu'était la volonté de miss Ann, jusqu'ici soigneusement enveloppée de shetland et de dentelles. Elle compre-

nait maintenant pourquoi la vieille mère d'Emma avait été condamnée à mourir seule dans son petit cottage lointain du Northumberland ; Emma, pauvre âme, étant trop dévouée à sa maîtresse, pour solliciter la semaine de congé qui lui eût permis d'aller soigner sa mère. Emma, depuis cet événement, était restée toute brisée, et Christobel se rendait compte aujourd'hui de l'impossibilité pour quiconque de demander à miss Ann une chose qu'elle était résolue à ne pas accorder.

Christobel et le Professeur étaient devenus des pantins maniés par les mains délicates de miss Ann. Miss Ann, étendue sur sa chaise longue, tirait les ficelles. Le Professeur dansait parce qu'il n'avait pas le discernement de s'apercevoir qu'il dansait ; miss Charteris pacre qu'elle n'avait pas le cœur de résister. Le "petit garçon bleu" étant sorti de sa vie, tout tout lui devenait indifférent. C'était son devoir d'épouser le Professeur, et on ne gagne rien à différer l'accomplissement de son devoir. Mais ce fut miss Ann qui insista pour que le mariage eût lieu dans la huitaine. Ce fut miss Ann qui leur rappela que le "Long Vacation" venant de commencer, le Professeur pouvait facilement s'absenter, et qu'il y avait urgence pour lui à se rendre à Bruxelles en vue de certaines recherches pour son Encyclopédie. Ce fut miss Ann qui suggéra qu'on eût recours à une "special licence", et qui obtint de Christobel de renoncer à avoir son mariage célébré par son frère l'Evêque. Miss Ann avait failli avoir une crise de nerfs à la seule idée de rappeler d'Irlande, où il faisait un voyage d'agrément, ce pauvre Evêque, et Christobel avait cédé, d'autant que l'arrivée de son frère signifiait également celle de

Mollie, dont la présence, même si elle s'était abstenue de récriminations, aurait ramené des souvenirs trop poignants du "petit garçon bleu".

Ainsi donc advint-il, avec un étrange sentiment d'irréalité, que miss Charteris, qui à Cambridge aurait dû avoir le mariage le plus populaire, et une église remplie, se trouva, tenant le rôle de mariée, à côté du Professeur, dans une église mal ventilée, à 10 heures du matin, le célébrant étant un vieux clergyman qu'elle n'avait jamais vu, à moitié sourd et aveugle, et très au-dessous de sa tâche: miss Ann et sa fidèle Emma dans un banc de côté, et Jenkins, respirant très fort du côté opposé. Martha avait refusé d'être présente, et quand miss Charteris l'avait fait appeler pour lui dire adieu, Martha, manifestement d'une humeur détestable et morose, avait fini par s'effondrer en criant: "Et lui?" et jetant son tablier sur sa tête, était sortie, sanglotant et répétant:

"Et lui, qu'est-ce que vous en faites?"

Chaque tour de roues qui la rapprochait de "Shiloh", où elle allait prendre miss Ann, semblait répéter la question à Christobel: "Et "lui", qu'est-ce que vous en faites?" Mais ne l'avait-il pas quittée, afin qu'elle pût accomplir ce qu'elle jugeait être son devoir?

Néanmoins la manifestation violente des sentiments de Martha avait extraordinairement rapproché "le petit garçon bleu", et pendant qu'elle marchait vers l'église, Christobel eut l'impression qu'il se tenait à ses côtés.

Sa pensée allait, errant au loin durant la lecture de l'exhortation. Au milieu du cauchemar de cette noce, il lui paraissait qu'elle n'avait aucun rôle important. "Le petit garçon bleu"

devait soudain surgir, et avec lui entrerait un rayon de soleil. Il marcherait tout droit vers elle et lui dirait: "Nous en avons assez de tout ceci, Christobel." Alors tous se réveilleraient, et lui l'emporterait dans son auto, et elle lui dirait: "Petit garçon bleu, ne dépassez pas la vitesse réglementaire."

Mais le "petit garçon bleu" ne surgit pas tout à coup, et les mains du Professeur, agrandies par une paire de gants blancs, s'agitaient fébrilement, car une question emphatique lui était posée directement par le vieux clergyman, qui était sorti de sa cachette derrière le "Prayer Book" (livre de prières, recueil officiel de la liturgie anglicane); dès que l'exhortation avait été terminée, le Professeur avait prononcé "je le veux" avec une émotion évidente, pendant que miss Ann sanglotait tout haut dans son fin mouchoir.

Christobel regarda le Professeur, son apparence extérieure était heureusement modifiée: sa barbe était taillée, ses cheveux—ce qu'il en possédait—bien coupés. Il ne l'avait pas regardée une seule fois depuis qu'elle était entrée dans l'église et avait pris place à son côté, mais elle savait, que s'il la regardait, ce serait avec des yeux pleins de bonté derrière leurs verres convexes. Le "petit garçon bleu" lui avait demandé si elle aimait la bouche, les yeux, les cheveux du Professeur? Quelles extraordinaires questions que celles du petit garçon bleu!

Mais ici, le silence qui tomba dans l'église rappela ses pensées fugitives. La question importante venait à son tour de lui être adressée. Elle n'en avait pas entendu un mot; cependant l'Eglise attendait son: "Je le veux."

Le silence devenait inquiétant. Le moment psychologique où devait sur-

gir le petit garçon bleu était arrivé. Mais le petit garçon bleu ne surgit pas.

Alors Christobel Charteris fit une chose unique dans les annales matrimoniales, mais caractéristique de sa loyauté.

—Pardon, dit-elle, à voix basse; je n'ai pas entendu la question: voulez-vous avoir la bonté de la répéter?

Miss Ann, dans son banc, suffoqua tout haut. Le vieux clergyman, pardessus ses lunettes, regarda Christobel avec stupéfaction. Puis il répéta lentement et délibérément la question, y mettant un ton de reproche presque menaçant. Christobel écouta attentivement chaque phrase, et à la fin dit: "Je le veux."

Sur quoi le Professeur et le vieux clergyman parvinrent, non sans difficulté, à trouver une bague, qui fut passée sur le quatrième doigt de la main gauche de Christobel. Comme le rite s'accomplissait, sa pensée se remit à vaguer. Elle se retrouva dans le jardin clos avec le petit garçon bleu: il avait saisi sa main gauche entre les deux siennes, et la baisait, puis séparant des autres le quatrième doigt, il l'avait appuyé sur ses lèvres, d'un geste plein de respect et de tendresse. Elle comprenait maintenant pourquoi "le petit garçon bleu" avait baisé séparément ce quatrième doigt. Elle baissa les yeux et regarda son doigt. La bague du Professeur l'encerclait. Puis le vieux clergyman dit: "Prions," et se mettant à genoux, Christobel Charteris pria de tout son coeur, implorant la grâce d'être une épouse dévouée pour son vieil ami le Professeur.

.

De l'église ils allèrent droit à la station. Le plan arrêté pour eux par miss Ann voulait qu'ils prissent leur lunch à Londres, pour arriver à Folkestone à

l'heure du thé, et y rester deux ou trois jours, dans une pension de famille tenue par une ancienne amie de miss Ann, avant de s'embarquer pour Boulogne, en route pour Bruxelles.

L'idée de la pension de famille déplaissait extrêmement à Christobel. De sa vie elle n'avait séjourné dans une pension de famille, et de plus, à son avis, un voyage de noces impliquait l'hôtel et le meilleur hôtel. Mais Miss Ann avait, d'un geste autoritaire de sa main, balayé les objections de Christobel, ajoutant en même temps une insinuation voilée sur le caractère général des hôtels, et en particulier de la Métropole, comme étant des lieux à peine convenables! La pension de la chère miss Slinker était si sûre, la société si sympathique! Mais ici le Professeur était intervenu, et posant doucement sa main sur celle de Christobel, avait dit: "Ma chère Ann, nous emmenons avec nous la société qui nous est sympathique."

Ce fut l'incursion la plus avancée que fit le Professeur dans le domaine du sentiment, et le côté sérieux et rassuré de miss Charteris l'avait appréciée avec une certaine émotion reconnaissante. Mais l'âme jeune de Christobel eut tout à coup la vision du "petit garçon bleu", et comment il aurait frappé sur ses genoux, riant aux éclats en répétant la phrase; et entre ces deux sentiments contraires, Christobel s'était sentie sur la limite d'une crise de nerfs.

Les nouveaux mariés firent le voyage de Cambridge à Londres dans un compartiment réservé de première classe, et leur entretien conserva tout naturellement son ton habituel; leurs esprits se rencontrant, non sur les événements du vivant présent, mais dans leur mutuelle admiration d'un passé mort et évanoui. Avant long-

temps le Professeur avait sorti de la poche de sa redingote son poète persan favori, Christobel avait pris en mains un crayon et du papier, et la traduction les absorba entièrement.

Arrivés à Liverpool Street, ils montèrent dans un fiacre à quatre roues, et lentement avancèrent vers Cannon Street. Christobel croyait les fiacres fermés hors d'usage, mais le Professeur avait repoussé sa proposition d'un taxi comme étant "un mode de locomotion inutilement rapide et accompagné de danger" et il héla le cocher endormi d'un "four wheeler".

Oh! petit garçon bleu, qu'auriez-vous pensé d'un "four wheeler", vous qui voulez battre le record de la vitesse?

Et le vieux fiacre déambulait emportant votre bien-aimée, regardant à travers l'étroite fenêtre pour voir quelque chose de Londres, que vous aviez décidé de lui faire connaître selon votre chère méthode extravagante et rapide. Oh! petit garçon bleu, ne restez pas là, ceci ne vous regarde pas. Ce "four wheeler" a été hélé par le Professeur, et la dame assise à l'intérieur est l'épouse du Professeur. N'approchez pas, petit garçon bleu!

Le fiacre s'arrêta devant un libraire de New Broad St, une boutique attrayante, bondée, tapissée de livres. Le Professeur plongea à l'intérieur par la porte un peu étroite, renversant sur son rapide passage une pile de "magazines". Ici, il trouvait invariablement le livre qu'il cherchait en vue de ses derniers travaux. Après une remarque incohérente au patron qui s'avancait à sa rencontre, le Professeur, se réfugiant dans un coin, fut bientôt entièrement absorbé par sa tâche, oubliant son fiacre, sa femme et son train. Christobel, qui l'avait suivi, se tenait sur le seuil, pleine de

dignité, mais un peu solitaire. Du vivant de son père, elle était venue souvent dans la maison, et depuis, en plusieurs occasions, y avait commandé des livres. Le libraire s'avança vers elle; c'était un homme pourvu de l'utile faculté de se souvenir des visages et des noms. Il cultivait également un intérêt intelligent dans ses clients. Mais il n'associa pas cette belle personne au repos, avec le Professeur qui tournait le dos.

—Que puis-je faire pour vous aujourd'hui, miss Charteris? demanda-t-il avec courtoisie.

Christobel sursauta:

—Rien aujourd'hui, merci monsieur Taylor, mais je vous suis très obligée de l'empressement que vous apportez toujours à exécuter mes commandes. Je constate que vous avez aussi une excellente mémoire, car voici bien des années que je suis venue ici pour la dernière fois, avec mon père.

—Le professeur Charteris était un de mes meilleurs clients, dit le libraire avec une sympathie pleine de déférence. Je n'ai jamais connu un amateur de livres plus éclairé. Et si vous me permettez de le dire, j'ai vivement regretté sa perte.

Christobel sourit, se détendit un peu, et permit à l'expression de sentiments à la fois respectueux et émus de lui apporter un apaisement dans l'étrange isolement où elle se perdait comme cela arrive dans un rêve. Une main amicale lui sembla avoir été tendue vers elle, au-dessus du vide qui sépare le passé, passionnément regretté, d'un présent sans douceur. Elle revoyait soudain devant ses yeux la noble silhouette de son père, penché amoureusement sur un livre, ou causant avec M. Taylor, sans s'occuper de l'heure qui passait, ce qui obligeait Christobel à lui prendre le bras pour

l'entraîner de force au dehors, afin d'arriver à la gare juste au moment où l'express de Cambridge allait s'ébranler. Une fois assis, le professeur Charteris se tournait vers sa fille, et d'un ton de reproche affectueux lui disait: "Mais, chère enfant, notre entretien n'était pas encore terminé", et elle riait et protestait: "Mais il nous fallait rentrer ce soir, papa." Alors, s'appuyant en arrière d'un air satisfait le professeur Charteris répondait: "Tu as parfaitement raison, mon enfant, nous devons rentrer."

Ah! combien heureux ceux qui ont encore, cheminant à leurs côtés, un père et une mère. La jeunesse demeure, malgré le cours des années, aussi longtemps qu'il y a une voix qui, d'un ton de reproche ou d'approbation, dit: "Mon enfant."

Mais le libraire n'associait toujours pas miss Charteris avec le Professeur, et attendait ses ordres; et soudain une idée s'offrit à l'esprit de Christobel, y éveillant un vif désir.

—Monsieur Taylor, dit-elle rapidement, pouvez-vous me fournir ce qui s'est écrit de plus nouveau sur l'aviation? j'en suis très curieuse...

Elle s'arrêta court, le Professeur avait découvert ce qu'il voulait et cherchait gauchement son porte-monnaie.

Le libraire, s'étant rapidement tourné vers une pile de livres placée à sa gauche, prit un volume et le mit dans les mains de Christobel.

—Le tout dernier, dit-il, paru hier; vous y trouverez tout ce que vous voulez savoir. Puis, comme il rendait sa monnaie au Professeur:

—Permettez-moi, miss Charteris, de faire porter ce volume sur votre compte.

Eprouvant soudain un renouveau inexplicable d'intérêt dans la vie,

Christobel, armée de son volume sur l'aviation, prit place dans le fiacre; le Professeur, absorbé par l'achat qu'il venait de faire, ne s'était même pas aperçu de la transaction personnelle de Christobel. Il la suivit dans le fiacre et fit trois tentatives malheureuses pour en fermer la portière; et juste au moment où le cocher se préparait gauchement à descendre de son siège pour l'aider, M. Taylor, traversant le trottoir, vint à leur secours: libérant les basques de la redingote du Professeur, il ferma la portière et fit signe à l'automédon d'avancer. Alors, lentement, ils recommencèrent à déambuler. M. Taylor n'était pas uniquement un pourvoyeur de littérature, c'était aussi un très avisé observateur de la vie et de la nature humaine. Et comme Christobel s'inclinait dans un geste de remerciement, l'expression du libraire semblait dire: "Un fiacre, le professeur Harvey et le dernier ouvrage sur l'aviation, quel étrange amalgame."

"Très étrange", pensa aussi Christobel. Puis il lui parut que le libraire ami avait dit: "Vous trouverez ce que vous cherchez à la page 274." Elle savait bien qu'en fait, il n'avait dit rien de tel, mais ce chiffre se présenta à son esprit. Elle ouvrit le livre et jeta un coup d'oeil à la page 274. Cette page portait en tête: "Belles performances" de M. Guy Chelsea. Elle ferma le livre rapidement. Il n'y avait de place pour la présence du "petit garçon bleu", dans le fiacre du Professeur.

Ils prirent leur lunch à l'une des succursales du A. B. C. ("Aerated Bread Company", sorte de boulangerie tea-room) tout près de Cannon Street. Et pendant que Christobel luttait avec une tranche de langue froide, elle se souvint qu'un des nombreux plans du

“petit garçon bleu” avait été de la mener à son restaurant favori dans Piccadilly, où elle pourrait commander n'importe quel plat à sa fantaisie, et dîner à l'hôtel Métropole, où l'orchestre impeccable de M. Delma jouerait ce qu'il lui plairait de choisir, mieux exécuté qu'elle ne l'avait jamais entendu.

Ces souvenirs, et une tasse d'excellent café, aidèrent Christobel dans sa lutte contre la langue froide, et à travers la petite table de marbre elle sourit au Professeur et lui adressa la parole avec un enjouement dont elle-même demeura surprise.

Mais quelque chose de plus lourd que son assiettée de langue froide semblait peser sur le Professeur. Il était devenu préoccupé et distrait.

Quand ils arrivèrent au train pour Folkestone, Christobel en découvrit la cause.

—Ma chère Ann,—Christobel, devrais-je dire,—commença le Professeur, se tenant d'un air hésitant à la portière du compartiment où il venait de l'aider à monter, je suis toujours habitué à cette heure-ci à fumer ma pipe et faire une petite sieste. Auriez-vous quelque objection, ma chère Ann,—c'est-à-dire Christobel—si je me réfugiais dans un compartiment de fumeurs?

—Oh! je vous en prie! s'écria Christobel.

L'idée de deux heures de liberté et de solitude lui apparaissant soudain comme un bonheur inespéré: “Ne pensez pas à moi, je suis très heureuse ici.”

—Je vais vous procurer un journal, dit le Professeur, appelant un “boy vendeur” qui passait. Puis, posant le journal de son choix sur les genoux de Christobel, il disparut.

Le train se mit en marche. Christobel regardait par la fenêtre pendant que le train glissait doucement sur le pont au-dessus de la Tamise; elle aimait le fleuve, avec sa procession sans arrêt de péniches, de bateaux, de vapeurs; grande route silencieuse, traversant le fracas du trafic des rues de Londres. Le train courait, passant la vieille église de Saint-Sauveur, puis franchissait la banlieue, jusqu'à ce que les rues fussent changées en villas, bois et prairies, le train traversa Chiselhurst, lieu de repos où, sur la terre anglaise, gisent les espérances impériales de la France, puis “Sevenoaks”, jusqu'au bosquet de verdure des houblonnières du comté de Kent.

Après Sevenoaks, elle prit le journal que lui avait remis le Professeur, et y jeta les yeux. Elle avait pensé que certainement ce serait le “Daily Graphic”. C'était le “Daily Mirror!” elle n'avait jamais tenu en mains un journal illustré à un demi-penny. Sans aucun doute, c'était un excellent journal, répondant aux besoins d'une masse de gens, pour qui un demi-penny par jour, de plus ou de moins, comptait. Mais que le Professeur, en la pourvoyant d'un unique journal, l'eût choisi à un demi-penny, revêtait une signification singulière, et qui fit surgir subitement le souvenir du “petit garçon bleu”. Il eût acheté “Punch”, le “Graphic”, l’“Illustrated”, le “Spectator” et le “Morning Post” et les eût entassés sur la place vide en face d'elle, puis se fût assis à son côté, parlant sans discontinuer, de sorte qu'elle n'aurait pas eu le loisir d'en parcourir un seul.

(Oh! petit garçon bleu! ne regardez pas ce “Daily Mirror”. Vous pourriez méconnaître l'excellent Professeur. Comment, avec vos rentes, pouvez-vous comprendre quelqu'un qui est

obligé de tenir compte des demi-penny; même quand il s'agit d'un voyage de nocès? Tenez-vous à l'écart, petit garçon bleu, ceci "n'est pas" votre voyage de nocès!

Alors Christobel ouvrit le "Daily Mirror", et voici qu'à la page du milieu, lui sourit le beau, gai, téméraire visage du "petit garçon bleu"!

Il était représenté assis dans sa machine à voler, gouvernail en mains; ses yeux bleus regardaient droit l'horizon devant eux, ses lèvres minces s'entr'ouvraient dans un sourire annonciateur de la victoire. Au-dessous du dessin, une brève notice annonçait pour le lendemain le vol que le jeune aviateur devait effectuer: traverser la Manche, faire le tour de la cathédrale de Boulogne, puis revenir à son point de départ. Il devait prendre l'air à 2 heures. Donc, actuellement, il était en plein vol. "Oh! petit garçon bleu! petit garçon bleu! Vous avez une manière d'arrêter les battements d'un coeur!"

La pension de famille apparut de suite comme extrêmement propice à la cure d'air, vu que personne n'y restait emprisonné, si le temps permettait de sortir.

Aussitôt que Christobel et le Professeur eurent pris leur thé, et répondu aux nombreuses questions de miss Slinker, ils sortirent pour une promenade sur les "Leas". L'après-midi était radieuse, et le fort vent qui venait de se lever soufflait de la mer, agissant comme un tonique sur le coeur et l'esprit fatigués. Christobel, tenant son chapeau pour l'empêcher de s'envoler, marchait à côté du Professeur; ils se dirigèrent vers le bureau de poste, car il s'agissait de communiquer à miss Ann la nouvelle de leur bonne arrivée à Folkestone et

de la conviction qu'ils éprouvaient déjà de trouver le plus grand confort dans la résidence charmante de miss Slinker (la rédaction du télégramme était l'oeuvre du Professeur).

Puis ils entrèrent un instant chez un libraire pour commander un livre dont miss Ann avait besoin, et un peu plus loin dans un magasin d'ouvrages, pour échantillonner des soies destinées à broder un "tea-cosy" que miss Ann tenait sur le métier.

Ces commissions exécutées, ils étaient libres de prendre le chemin des "Leas parade" d'où ils auraient la vue de la place et jouiraient du large horizon de la mer. Ils suivirent une petite rue étroite qui les amena sur l'esplanade, tout près de l'ascenseur, dont les promeneurs usaient sans répit, pour monter ou descendre la falaise.

Une foule assez nombreuse se pressait contre le rempart de l'esplanade, regardant en bas avec intérêt. Quelque chose de particulier se passait évidemment; Christobel et le Professeur s'approchèrent à leur tour.

Elle vit un objet étrange flottant dans la mer entre la jetée et le port. On aurait dit un grand insecte aux ailes brisées. Autour de cette épave une flottille de bateaux à rames était réunie, se mouvant en tous sens, semblant occupée à porter secours.

Un homme qui se tenait près de Christobel et du Professeur se parlait à lui-même.

—Ah! pauvre garçon, disait-il, pauvre garçon, si près du but! il a été si près de battre le record!

—Qu'est-ce donc que cet objet dans l'eau? demanda le Professeur.

L'homme se retourna et le dévisagea.

—Un aéroplane, dit-il lentement, un aéroplane qui a capoté. L'aviateur

a été saisi par les courants contraires, le pauvre déveinard. Il venait d'accomplir un des plus beaux vols connus. Paru d'ici, il a glissé jusqu'à Boulogne, fait le tour de la cathédrale; l'atmosphère est si claire, que nous avons pu avec nos lorgnettes suivre le vol. Il revenait joyeusement, sans une pause, et se dirigeait vers la falaise, quand un courant contraire l'a enveloppé; quelque chose s'est détraqué dans son gouvernail, et la tête en bas l'aéroplane a plongé dans la mer.

—Et le... le passager? interrogea le Professeur.

—L'aviateur? ah! il n'a pu se libérer de sa machine, hélas! sans quoi on l'eût vite repêché. Il est demeuré à son gouvernail, et est tombé au milieu des fils de fer; on est en train d'essayer de le dégager. Pas de chance, pauvre garçon, à une telle allure!

—Savez-vous son nom? demanda le Professeur, les yeux fixés sur la foule qui encombra la plage.

—Guy Chelsea, et je vous donne ma parole qu'il était le jeune aviateur le plus vaillant que nous possédions.

Le cœur de Christobel recommença alors à battre, et ses membres retrouvèrent la faculté de bouger.

—Il est mien, dit-elle, il faut que j'aie à lui. C'est "mon petit garçon bleu". Se mettant à courir sur l'esplanade, elle se dirigea vers les marches en zigzag qui descendaient à la plage.

Elle entendait le Professeur courant après elle:

—Ann, criait-il, Ann! Arrêtez! Ceci est... bien inutile!

Elle volait.

—Au moins, prenez l'ascenseur, clama le Professeur.

Elle continua sa course éperdue jusqu'aux marches, et là, fit une pause pour regarder derrière elle.

Le Professeur s'était arrêté près de l'ascenseur, et faisait avec son parapluie des signaux désespérés. Jamais elle ne put se souvenir comment elle avait descendu les marches... Au bout de ce qui lui parut une seconde, elle se trouva sur le dur galet, tout près de l'eau.

L'ascenseur, portant le Professeur, commençait en rampant sa descente; elle voyait le Professeur gesticulant à travers les fenêtres.

Lafoule sur la plage, composée en grande partie d'hommes du peuple, était surtout compacte autour de la base d'une jetée avançant dans la mer; à cet endroit on avait posé un brancard vide. Un garde-côte marchait de long en large, empêchant la foule d'avancer.

Christobel arriva aux derniers rangs de la foule, mais ne put pénétrer plus avant.

—Je vous en prie, dit-elle, laissez-moi passer, je lui appartiens, il est mien.

Les hommes se retournèrent et la regardèrent.

—C'est sa mère, dit une voix; laissez-la passer.

—Sa mère! je t'en fiche, répondit une autre voix enrouée, c'est sa femme!

—Oui, oui, répondit Christobel, oui. Oh! laissez-moi passer! Je suis sa femme.

La foule s'écarta, dégageant le chemin jusqu'au pied de la jetée. Elle y monta et s'approcha du brancard.

Le garde-côte s'approcha.

—Il est mien, dit-elle tranquillement, j'ai le droit d'être ici.

L'homme la salua respectueusement.

Elle tenait ses regards concentrés sur les bateaux qui entouraient le grand insecte aux ailes brisées.

La mer était couleur d'or sous les dernières lueurs du couchant.

Un bateau plus grand que les autres se détacha tout à coup de la flottille, ramant d'une allure rythmée vers la jetée. Quelque chose d'immobile était couché dans le fond, couvert d'une toile à voile.

Christobel se tourna vers l'homme près d'elle.

—Y a-t-il quelque espoir? demanda-t-elle.

—Crains que non, lady. Mon camarade vient de signaler: "fini".

—Ah! dit-elle, les yeux démesurément ouverts. Ah!... Mais il faut qu'il y ait des pionniers!

Le garde-côte fit quelques pas et se porta vers la foule.

—C'est sa femme, les hommes, dit-il, en désignant Christobel d'un geste de son pouce par-dessus l'épaule. C'est sa femme, et cependant quand je lui ai dit que c'était "fini", elle a répondu: "Il faut qu'il y ait des pionniers!"

Les "roughs" (Apaches), enlevèrent leurs casquettes. Alors Christobel aperçut le Professeur se hâtant sur les galets, tout en faisant des signaux avec son parapluie. Il ne fallait absolument pas qu'il vînt encore.

Christobel se rapprocha de la foule.

—Oh je vous prie, dit-elle, si c'est possible, empêchez ce monsieur d'arriver à la jetée.

Les hommes se retournèrent, et virent le Professeur accourant, agité et furieux.

—Ullo! Bill, cria une voix; elle a dit: "Ne laissez pas passer la vieille baderne." Les rangs se serrèrent, les hommes se touchant des épaules. Le parapluie du Professeur s'agitait toujours éperdument. Christobel fit quelques pas sur la jetée. Oui, c'était bien ça: "Ne laissez pas passer la vieille

baderne." Elle n'avait de sa vie prononcé un tel mot mais il répondait aux besoins de la situation: "Ne laissez pas passer la vieille baderne."

Le bateau approchait.

Sur le haut de la falaise un cor de chasse sonna "l'appel aux armes".

"Petit garçon bleu, sonnez votre cor!" "La vache est dans la prairie; les moutons dans le blé." Où est le petit garçon qui garde les moutons? Ah! Dieu miséricordieux! Où est-il? où est-il? Il est sous la toile à voile endormi!

Le bateau était de plus en plus proche; elle entendait le bruit mesuré des avirons frappant l'eau...

Le bateau frôla la jetée.

"Sous la toile à voile, sous la toile à voile, endormi."

Avec tendresse, les hommes soulevèrent leur fardeau. Comme la barque oscillait, et que Christobel entendait le glissement de leurs pieds, elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit la "chose" tranquille était couchée sur le brancard. Tous les hommes à l'entour se tenaient découverts et silencieux.

Le cor sur la falaise sonna: "Eteignez les lumières."

Le dernier rayon de soleil mourait dans la mer.

Alors elle s'avança et s'agenouilla près du "petit garçon bleu".

Elle comprit soudain le cri d'angoisse qu'un coeur de femme aimante avait jadis proféré près d'une tombe: "Dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai." Oh! coeur fidèle des femmes, pareil à travers les siècles, toujours prêt à faire preuve d'une force surhumaine, et d'un amour et d'une douleur sans bornes.

Elle s'agenouilla près du brancard, et souleva la toile.

Oui, c'était lui, son "petit garçon bleu". Ses cheveux frisés étaient mouillés de sang et d'eau de mer. Il avait une entaille profonde partant de la tempe jusqu'à l'oreille ; ses yeux étaient fermés ; mais ses lèvres s'ouvraient triomphantes. "Il faut des pionniers, toute vie sacrifiée avance la cause!"

Elle leva entièrement la toile à voile et demeura, le contemplant, si brisé, mais si beau dans son sommeil triomphant.

Soudain ses bras furent saisis par quelqu'un derrière elle.

Elle fit volte-face.

Le Professeur était arrivé à percer la foule et à monter sur la jetée. Sa cravate était de travers, son chapeau haut de forme en arrière sur sa tête. A travers ses verres, il regardait Christobel avec une indignation effarée.

— Christobel, dit-il, votre place n'est pas ici. Venez à l'instant. Entendez-vous, je vous ordonne de venir.

La seule chose qui affecta celle à qui il parlait, fut qu'il eût conservé son chapeau sur la tête.

Elle ne put dégager ses bras de l'étreinte du Professeur.

De sa main gauche elle désigna le brancard.

—Ma place est ici, dit-elle délibérément. J'ai le droit d'être ici. Tout ceci est un affreux cauchemar dont il importe de nous éveiller. Mais en attendant je vous dirai clairement—comme j'aurais dû vous le dire plus tôt—que ceci est le corps de l'homme que j'aime.

A cet instant, un individu, sorti de la foule, bondit sur la jetée derrière le Professeur, et d'un coup de canne lui enleva son chapeau, qui tomba à l'eau. Le Professeur lâcha Christobel, et pivota pour voir qui avait osé pareille insolence à son égard, et si son cha-

peau pouvait être retrouvé. Alors elle se pencha sur le brancard :

"Petit garçon bleu, murmura-t-elle avec une tendresse infinie, ils vous ont mis ici, mais je vais vous emporter."

Elle passa ses bras sous le corps brisé, et d'un effort surhumain le souleva, l'enlaçant. La tête blessée tomba lourdement sur sa poitrine. Le sang et l'eau de mer suintaient à travers le corsage léger que Christobel portait. Mais elle tenait le corps et semblait ne pas vouloir le lâcher. "Je l'emporterai, murmurerait-elle, je l'empotrerais."

Elle avait conscience que sa raison s'égarait ; elle le sentait depuis l'instant où, regardant du haut de l'esplanade, elle avait aperçu les ailes brisées flottant sur la mer.

Maintenant, tenant son petit garçon bleu entre ses bras, son idée unique était de se libérer du Professeur, du garde-côte, de la foule...

Tournant le dos à la plage, elle fit quelques pas en avant sur la jetée, vers la pleine mer.

"Je vais l'emporter, répétait-elle, je vais l'emporter."

Puis son pied glissa, et elle sentit qu'elle tombait...

Elle ferma les yeux.

Elle ne sut jamais si elle toucha d'abord la jetée, ou la mer...

LE SEPTIEME JOUR

La pierre est enlevée

Quand Christobel reprit connaissance et ouvrit les yeux, elle se retrouva couchée dans sa chambre, dans son lit ; Martha était penchée sur elle.

La clarté du matin pénétrait incertaine, entre les rideaux fermés.

L'âme pleine d'une muette angoisse, elle leva les yeux vers le vieux visage de Martha.

—Dites-moi où vous l'avez mis, dit-elle, et je l'emporterai.

Martha répondit par un grognement.

—J'ai mis le plateau à thé sur votre table, miss, et quand vous aurez fini, je l'emporterai bien.

Et là-dessus, Martha s'approcha de la large fenêtre, et avec un cliquetis d'anneaux, tira les rideaux, laissant pénétrer la rayonnante lumière matinale. Christobel demeurait immobile, cherchant à rassembler ses idées. Entre ses bras elle tenait serré un de ses oreillers.

Soulevant sa main gauche, elle l'examina: aucune bague n'encerclait son quatrième doigt.

—Martha, appela-t-elle doucement.

Martha était là, grande comme nature, à côté du lit.

—Quel jour sommes-nous?

—Mercredi, miss, répondit Martha, trop surprise pour manifester d'autres sentiments.

Martha! Où est M. Chelsea?

—Le Seigneur seul le sait, dit Martha tragiquement.

—Martha, est-il vivant?

—Vivant? répéta Martha délibérément, puis elle sourit d'un sourire de côté. "Ah! bien sûr que là où il est, on s'aperçoit qu'il est vivant! Vous ne me paraissez pas vous-même, ce matin, miss. Soulevez-vous, et buvez votre thé.

Christobel se souleva, lâcha l'oreiller qui avait figuré tour à tour son petit garçon bleu, puis le corps inanimé de Guy Chelsea. Elle accepta sa tasse de thé des mains de Martha, et la but rapidement. Elle voulait que Martha s'en allât. Puisque aujourd'hui était mercredi, donc, avant-hier seulement, le petit garçon bleu l'avait quittée. Son télégramme était arrivé hier soir. Elle n'avait pas encore reçu

la demande en mariage du Professeur. Martha se saisit du plateau et sortit.

Alors Christobel Christobel se leva, et se tint à la fenêtre ouverte, respirant l'air pur du matin. Elle voyait tout proche le mûrier et le long tapis vert, et au delà, la poterne dans le vieux mur rouge, le paradis du petit garçon bleu et le sien. Elle éleva ses beaux bras au-dessus de sa tête, la manche lâche de sa robe de nuit les laissant découverts jusqu'au coude. Elle eût pu, ainsi, si noble de visage et d'attitude, poser pour une magnifique statue de l'espérance et de la reconnaissance.

—Ah! Dieu de bonté! soupira-t-elle. Est-ce vrai, est-ce possible? mon petit garçon vit. Et je suis libre, libre d'être sienne!

Elle demeura un long moment immobile, s'efforçant de voir clair en elle-même.

Son rêve lui avait enseigné une grande leçon: c'est qu'en aucune circonstance l'action d'épouser un homme, alors qu'on en aime un autre, ne peut être juste. L'amour est le roi de tout. Aucune espérance d'avenir, aucun souvenir du passé, ni la reconnaissance, ni l'amitié, aucun sentiment du devoir, et de l'obligation d'acquitter une dette ne peuvent prévaloir, ni justifier un pareil mariage.

Elle était maintenant bien certaine qu'elle n'épouserait jamais le Professeur, et humblement elle rendit grâce à Dieu de lui avoir ouvert les yeux avant que ce fût trop tard. Mais elle avait toujours en perspective la tâche ingrate de désappointer un homme qu'elle estimait si fort, un homme qui avait été induit à croire qu'elle lui avait donné son cœur, et que depuis des années elle l'attendait. C'était là une lourde pierre gisant sur la route,

qu'elle voulait parcourir, en plein bonheur, avec Guy Chelsea.

Qui ferait rouler cette pierre?

Se sentirait-elle libre d'être heureuse avec le petit garçon bleu si elle désappointait et brisait une nature profondément sensible, qui avait eu confiance en elle?

Elle s'habilla et descendit à la petite salle à manger du matin, l'âme remplie d'une joie reconnaissante en dépit de ses perplexités.

Martha et Jenkins entrèrent pour la "prière". Martha frisait maintenant ses mèches rebelles, que des épingles invisibles maintenaient en place.

Martha arrivait toujours pour la "prière" de l'allure supérieure d'une personne qui précède une nombreuse domesticité. Jenkins suivait modestement, et plaçait sa chaise à l'endroit où aurait dû finir la suite imaginaire de Martha. Selon l'allure de Martha, il la plaçait plus ou moins loin. Martha était, ce matin-là, d'une dignité si majestueuse que Jenkins s'assit presque dans la porte. Si par hasard la sonnette d'entrée sonnait pendant la prière, le premier appel était tacitement ignoré; si la sonnerie se répétait, Martha faisait un signe à Jenkins qui disparaissait sur la pointe des pieds... et ne revenait jamais, jugeant que l'étiquette ne le lui permettait pas. Miss Charteris redoutait un peu le tête-à-tête avec Martha, la présence de Jenkins formait un auditoire. Ce matin en question il n'advint aucune interruption. L'Evangile du jour narrerait précisément la scène près de la Tombe trouvée vide, à l'aube du premier matin de Pâques, telle que saint Marc nous la raconte.

"Et elles se disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulchre?"

Et ayant regardé, elles virent que la pierre avait été ôtée: or, elle était fort grande.

Christobel Charteris s'arrêta. Il lui sembla voir la plage de Dovercourt et le vaillant garçonnet s'efforçant de soulever une grosse pierre... et un peu plus tard, lorsqu'il retrouvait son boulet de canon dans l'intérieur de sa forteresse, levant d'un geste de foi triomphante sa petite casquette bleue.

Miss Charteris ne put lire plus avant. "Prions", dit-elle, et elle termina par la collecte de la semaine:

"O Dieu, dont la Providence ordonne tout dans le Ciel et sur la Terre, Nous te supplions humblement d'éloigner de nous toutes choses nuisibles, et de nous accorder celles qui sont bienfaisantes, par Jésus-Christ Notre Seigneur. Amen!"

A côté de son assiette, sur la table du déjeuner, était posée la lettre du Professeur. Christobel savait à l'avance qu'elle s'y trouvait.

Elle ouvrit la lettre.

"Ma chère Ann,"

Après le cauchemar qu'elle venait de traverser, ce début la surprit à peine. Elle donna un coup d'oeil à l'enveloppe, pour s'assurer que son nom y était bien inscrit, puis continua sa lecture. La lettre était datée de la veille au soir, et du domicile universitaire du professeur.

"Ma chère Ann,

"Je regrette de n'avoir pu passer chez vous un moment ce soir à mon retour de Londres, et je prévois que mes occupations m'empêcheront

d'aller à vous avant demain, dans l'après-midi, d'où cette lettre.

"Point n'est besoin de vous dire que j'ai beaucoup médité sur la révélation étonnante que vous avez cru devoir me faire, quant aux sentiments et aux espérances de notre jeune amie. Cette révélation me fut une surprise inattendue. J'ai toujours envisagé notre amitié comme purement platonique, basée uniquement sur le plaisir intellectuel que nous goûtions à poursuivre de compagnie nos études classiques. Je me vois forcé d'avouer qu'il m'est difficile d'envisager le lien matrimonial avec beaucoup d'enthousiasme.

"D'autre part, vos sentiments à ce sujet étant si vifs, et la reconnaissance que je conserve à la mémoire de feu mon ami le professeur Charteris étant impérissable, si vous êtes tout à fait certaine, Ann—et je confesse que la chose me semble incroyable—que notre jeune amie éprouve à mon égard des sentiments dont la nature entraînerait pour elle un désappointement sérieux si je manquais..."

Ici se terminait la première page.

Sans continuer plus avant, miss Charteris plia la lettre et la replaça dans l'enveloppe.

Son sang bouillait d'indignation et colorait son visage jusqu'à la racine de ses cheveux, mais du fond de son coeur s'élevait une action de grâce...

"Et ayant regardé, elles virent que la pierre avait été ôtée; or, elle était fort grande."

La lourde grille d'entrée du jardin fut à ce moment ouverte avec violence. Des pas précipités s'entendirent le long de l'allée; la fidèle Emma avait reçu l'ordre de "voler" et s'en acquittait en conscience. Elle tomba dans les bras de Jenkins quand celui-ci lui ouvrit la porte du vestibule. Le

billet avec lequel Emma avait couru à une allure qui était en train de lui causer "un point de côté comme on n'en a pas", venait de miss Ann et était marqué "urgent", "immédiat". Les coins de la bouche altière de Christobel ébauchèrent un sourire en la prenant sur le plateau. Elle attendait ce billet.

—Conduisez Emma en bas, Jenkins, dit-elle, et demandez à Martha de lui servir une tasse de café et un oeuf si elle en a envie; je désire qu'elle se repose confortablement. Ma réponse sera prête dans une demi-heure, pas avant.

Miss Charteris termina son déjeuner sans se presser aucunement; et la chose faite, s'approcha de sa table à écrire, ouvrit son buvard, prépara des feuilles et des enveloppes, et essaya une plume. Puis elle ouvrit la lettre de miss Ann, marquée "urgente" et "immédiate".

"Bien chère enfant (écrivait miss Ann), voyez ce qu'a fait Kenrick!—Nous—vous et moi—comprenons ses "distractions touchantes". Il vous a écrit hier soir la lettre incluse, et sous l'influence de l'émotion bien naturelle qu'il ressentait, il me l'a adressée! Inutile d'ajouter que je n'ai lu que les phrases initiales. Bien chère Christobel, vous excuserez, j'en suis sûre, cette erreur très explicable, et vous ne permettrez pas qu'elle influe d'une façon quelconque sur votre réponse à mon frère. J'ai vu Kenrick mettre par distraction deux cuillérées de moutarde dans une tasse de café, remuer le mélange et l'avalier sans s'apercevoir de rien. J'ai vu le fait, je vous l'affirme; jugez à quel point notre cher Professeur a besoin d'une femme!

"Je suis déraisonnablement anxieuse ce matin, envoyez-moi un message

pour m'aviser que tout est bien. Vous ne pouvez qu'être touchée de la lettre de mon frère. De la première à la dernière ligne elle exprime un dévouement illimité. N'interprétez pas fâcheusement la réticence naturelle à qui n'a pas l'accoutumance d'exprimer ses sentiments intimes. Ah ! si vous pouviez entendre tout ce qu'il me dit."

Puis suivaient des prières et des invocations à la Providence, dont la lecture donna au visage de miss Charteris une expression de sévérité. La lettre se terminait par des effusions de tendresse.

Une lettre du Professeur à elle-même était incluse; mais Christobel la mit tranquillement de côté.

Alors elle commença la réponse attendue par Emma.

"Chère Ann,

"Ci-jointe une lettre de votre frère parvenue ce matin à mon adresse, mais qui vous était évidemment destinée. Je n'ai lu que la première page: elle a suffi pour m'éclairer entièrement sur la situation.

"La Providence, par le moyen des distractions du Professeur, a empêché la consommation du malheur de trois existences: la mienne, celle de votre frère, et celle de l'homme que j'aime, et à qui je serai fiancée avant la fin de la journée.

"Je ne dirai pas au Professeur que j'ai eu connaissance d'une partie de la lettre qu'il vous adressait. J'estime que nous lui devons cet égard. Il a toujours été pour moi un ami loyal et dévoué.

Votre C. C."

Quand Emma fut bien et dûment partie, emportant la lettre, miss Char-

teris respira plus librement. Elle avait craint de se laisser aller dans sa juste indignation, sa connaissance de tout le mal qui avait été si près d'être accompli, à écrire trop rudement à miss Ann, lui causant ainsi une souffrance inutile.

Il était absolument impossible à la générosité d'une nature comme celle de Christobel Charteris de comprendre l'égoïste malhonnêteté de la conduite de miss Ann. Des hauteurs où elle cheminait, une telle petitesse l'égoïsme échappait à ses regards. Elle n'arrivait pas à croire que miss Ann eût obéi à d'autres inspirations qu'un aveuglement incompréhensible au sujet de Christobel et du Professeur.

Ayant terminé ce qui concernait miss Ann, elle s'occupa de la lettre du Professeur.

Cette lettre était simple et franche; et connaissant le dessous de la situation, Christobel lisait, entre les lignes, une certaine surprise angoissée, qui lui inspira une grande pitié pour son vieil ami.

Le Professeur faisait allusion à leur longue amitié, à son attachement aux parents de Christobel, à sa sincère admiration pour elle, puis il parlait de la similitude de leurs goûts et de leurs intérêts littéraires, et du changement survenu dans sa position de fortune; il citait un peu de grec, un peu de sanscrit, un peu de persan, et fortifié par ces évocations familières, sollicitait la main de miss Charteris en termes non équivoques. Le cœur de Christobel cessa de battre une seconde, pendant qu'elle se rendait compte que pas un mot de cette lettre ne lui eût révélé la vérité des circonstances. Ah! certes, elle avait le droit de bénir "les distractions touchantes" du Professeur.

En prenant la plume pour répondre, Christobel mesurait la très vive amitié qu'elle portait à son vieil ami. Elle rendait pleine justice à l'effort qu'il s'était imposé pour accomplir envers elle ce qu'on lui avait persuadé être son devoir.

"Mon cher Professeur (écrivit-elle). Je me réjouis d'apprendre l'heureuse fortune qui vous est échue. Il est bon en vérité que les grands penseurs de ce monde soient rendus indépendants de toute anxiété matérielle: ce qu'on mangera, ce qu'on boira et comment on sera vêtu. J'aime à penser à vous, mon ami, libéré de ces soins inférieurs, et maître de donner toute votre attention au labeur que vous aimez. J'apprécie plus que je ne saurais dire l'affectueuse proposition qui me concerne. Je dois à notre longue amitié de vous révéler franchement ce que je ressens. J'estime, et j'ai estimé depuis longtemps, que ce serait, pour une femme, un honneur de tenir votre maison de façon à vous affranchir des servitudes, et vous rendre libre de vous consacrer à votre oeuvre intellectuelle.

Mais le mariage signifierait davantage, et notre ancienne amitié m'enhardit à vous dire que j'aurais peine à vous voir—obéissant peut-être aux conseils ou suggestions d'autrui—vous charger des liens de famille pour lesquels vous ne ressentiez aucune inclination particulière.

"Et maintenant, mon ami, je ne veux pas clore ma lettre sans vous informer du bonheur qui est venu à moi dans ma vie solitaire. Je suis sur le point d'épouser un homme que...

(Ici miss Charteris s'arrêta, et par la fenêtre ouverte regarda les feuilles mouvantes du vieux mûrier. Une étincelle amusée s'alluma dans ses yeux, et elle crut voir à son côté le "petit

garçon bleu" se roulant de gaité à l'idée de la façon dont elle allait stupéfier miss Ann et le Professeur)... un homme que je connais et aime depuis vingt ans...

"Je suis certaine, mon cher Professeur, que je puis compter sur vos félicitations.

"Croyez-moi toujours avec affection et reconnaissance.

"Bien à vous,

"Christobel."

Elle sonna et chargea Jenkins de porter immédiatement sa réponse au Professeur. Elle ne pouvait user du lent intermédiaire de la poste, ni laisser son vieil ami une heure de plus dans la persuasion, qu'afin de la sauver d'un désappointement douloureux, il était tenu d'épouser Christobel Charteris.

Elle demeura à la fenêtre, suivant Jenkins du regard, comme il se hâtait consciencieusement à travers le jardin. En passant à travers champs, il serait chez le Professeur en un quart d'heure. Jusqu'à l'instant où elle en aurait la certitude, la vie était presque intolérable.

Le sang monta de nouveau au beau doux visage que le "petit garçon bleu" aimait tant. La lettre au Professeur n'avait pas été aisée à écrire. Christobel avait voulu demeurer fidèle à elle-même, et loyale vis-à-vis de lui, d'après ce qu'elle savait des véritables sentiments du Professeur, et ne perdant pas de vue que, très assurément, il apprendrait, par l'entremise de miss Ann, que Christobel avait écrit sa réponse après avoir eu connaissance des sentiments qu'il avait si naïvement exprimés à sa soeur.

Afin de se distraire un moment de la tension d'esprit causée par cette correspondance difficile, Christobel

commença à tourner les pages du "Daily Graphic", placé devant elle.

Soudain, dans la page du milieu, le beau, gai, téméraire visage du "petit garçon bleu" lui sourit. Il était assis à son gouvernail; ses yeux brillants regardaient droit dans ceux de Christobel, ses lèvres bien dessinées s'écartaient dans un sourire et semblaient dire: "Oui, j'ai l'intention de battre le record!"

C'était la même image que celle vue dans le "Daily Mirror" de son rêve! Au-dessous du portrait, il y avait une notice sur le vol, de Folkestone à Boulogne, que se proposait d'accomplir le jeune aviateur.

Alors elle se souvint avec un choc que le vol devait avoir lieu ce jour-là même. Le télégramme de la veille au soir disait: "Je vais tenter un vol important demain; souhaitez-moi la bonne chance."

Ah! si la chose finissait comme dans son rêve: les grandes ailes brisées, une masse de fils de fer embrouillés et le "petit garçon bleu" avec des cheveux tout baignés de sang et une blessure à la tête, endormi sous la toile à voile!

Son coeur s'arrêta.

Avec leur joie parfaite si proche à saisir, elle ne pouvait pas lui laisser courir le risque. Était-il encore temps de l'arrêter?

Elle consulta le journal; le départ était fixé pour quatorze heures. Il était présentement onze heures.

Elle se souvint des derniers mots de Guy Chelsea: "Quand vous aurez besoin de moi, appelez-moi et j'arriverai du bout du monde."

Elle ne sut pas comment elle parvint au bureau de poste. La course lui parut s'accomplir en rêve, comme celle de la descente vertigineuse des marches de la falaise à Folkestone!

Elle courut d'une table à l'autre, cherchant un crayon qui ne fût pas cassé, et pensa enfin à avoir recours au sien propre; elle traça d'une main hâtive:

"Ne volez pas aujourd'hui. Venez. J'ai besoin de vous."

"Christobel."

Elle adressa sa dépêche à l'hôtel d'où il lui avait télégraphié, le jour précédent, et ajouta à l'adresse: "En cas d'absence, envoyer immédiatement aux abris des avions." Elle ignorait si l'indication était formulée correctement, mais la risqua.

Elle passa sa dépêche à l'employé.

—Je vous en prie, dit-elle, assurez-vous que ce télégramme parte de suite.

L'employé la connaissait. "Oui, miss Charteris", répondit-il et se mit à lire le message à haute voix, puis s'arrêta court et compta les mots en silence. Il consulta l'horloge des yeux. "La dépêche doit arriver avant midi, miss Charteris", dit-il.

Il ne la regarda pas pendant qu'il lui passait les timbres. Depuis longtemps il la tenait pour une des plus belles femmes qui eussent jamais franchi le seuil du bureau de poste. Il ne s'était guère attendu à voir ses mains trembler. Et, imagine-t-on une femme—même celle-là—défendant à Guy Chelsea de voler! L'employé avait un pari engagé sur ce "vol" avec un admirateur enthousiaste de Guy Chelsea. Il fut bien aise d'avoir engagé son pari avant de connaître le télégramme de miss Charteris. Après tout, c'est facile de demander à un aviateur de ne pas voler, mais...

Il prit un exemplaire du "Daily Mirror" qui se trouvait là et regarda le visage à l'air hardi et gai, puis se

mit à rire et secoua la tête.

—Dépêchez-vous un peu avec ce fil, cria-t-il à l'opérateur tout en faisant sauter la monnaie qu'il avait en poche. Je me demande, dit-il...

.

Pendant les heures qui suivirent, Christobel goûta l'amertume de l'attente.

Peut-être cette nature ardente, mais disciplinée, n'eût-elle jamais connu la profondeur de ses propres sentiments, sans ces heures d'incertitude, alors que nul obstacle n'existait plus entre elle et l'homme qu'elle aimait, sauf la possibilité que sa dépêche n'arrivât trop tard et qu'il ne mît à exécution sa périlleuse entreprise.

Quoi, Guy Chelsea pourrait mourir, mourir sans jamais savoir que la coupe des félicités l'attendait, pour être offerte à ses lèvres par la main qu'il aimait!

Ayant expédié son message, il ne restait rien à faire, et le poids de l'inaction parut presque intolérable à porter durant les heures qui devaient forcément s'écouler avant la possibilité matérielle d'une certitude rassurante.

Il ne lui vint pas à l'idée que Guy Chelsea, ayant reçu son message, pourrait néanmoins accomplir son vol. Elle savait que le moindre de ses désirs serait loi à la tendre loyauté du "petit garçon bleu" à son égard. Et quoiqu'il ignorât le changement complet des circonstances advenu depuis quarante-huit heures, elle se sentait certaine qu'il ne volerait pas... si... si le message lui parvenait à temps! A deux heures elle éprouva la certitude désolée que son message n'était pas parvenu à temps et que Guy Chelsea avait pris l'air! Il lui parut voir les grandes ailes montant, montant, et

planant sur la mer. Elle entendait presque le bourdonnement qu'il avait si souvent décrit, le bourdonnement de l'insecte géant, sur lequel l'homme-oiseau volait.

Son "petit garçon bleu" volait à travers l'espace. O Dieu! savait-on ce que pouvait apporter chaque minute! Il avait dit: "On ne s'attend jamais à un accident, mais quand il arrive, c'est si prompt, qu'on n'a pas le loisir d'y réfléchir." Que se passait-il à cette heure?...

Elle marchait de long en large dans le jardin, elle s'arrêta près de la chaise où elle était assise sept jours auparavant, lorsqu'il lui avait dit:

—C'est toujours vous que je souhaitais voir, pas votre nièce. Bonté divine, comment avez-vous pu croire que c'était Mollie, quand c'était vous — vous — uniquement vous tout le temps, et que, plaisantant à moitié, elle lui avait répondu:

—Est-ce une demande en mariage?

"Mon Tout, murmura-t-elle, oh! petit garçon bleu, si je vous perds, je perds tout."

Elle allait lentement, répétant ces mêmes mots, trouvant une consolation à se dire qu'il était enfin sien. Sûrement, quelque télégraphie sans fil lui porterait ces mots à travers l'espace...

"O Dieu, il est mon tout, il est mon tout!"

.

Le soleil de l'après-midi commençait à descendre derrière les arbres.

Les horloges environnantes sonnèrent quatre heures.

Soudain Christobel se sentit défaillir, ses jambes ne la portaient plus. Elle s'affaissa dans un fauteuil d'osier sous le mûrier.

Dans quelques minutes Jenkins apporterait le thé. Martha aura-t-elle

arrangé un thé au goût du petit "garçon bleu", avec deux tasses, des toasts brûlants, et les petits "buns" explosifs?

Elle demeurait appuyée en arrière, immobile sous le mûrier, vivant à nouveau les six journées du "petit garçon bleu", depuis la première jusqu'à la sixième.

Elle tenait les yeux fermés, et traversant le rideau de feuilles, les rayons de soleil formaient de grandes taches lumineuses sur sa robe blanche et ses cheveux dorés et soyeux.

Le jardin était infiniment paisible. La nature semblait attendre, avec le coeur qui attendait.

"Petit garçon bleu, sonnez votre cor!"

"Je le sonnerai bien le septième jour, avait-il dit, et alors vous l'entendrez."

Tout à coup, la corne sonore d'une auto ronfla dans le sentier.

Elle se leva, les mains jointes sur la poitrine, attendant.

Des rayons de soleil éclairaient la barrière de la poterne.

Puis la barrière fut poussée et le petit garçon bleu, la rejetant violemment en arrière, entra. Elle le vit venir vers elle tête nue, ses beaux yeux pleins de lumière.

—Je n'ai pu attendre les trains, cria-t-il, je suis venu dans mon auto, et je vous réponds que j'ai un peu excédé la vitesse réglementaire.

Elle fit quelques pas à sa rencontre.

—Petit garçon bleu, vous dépassez toujours la vitesse réglementaire. C'est votre manière, et pourvu que je sois avec vous, ne vous gênez pas. Mais, mon petit garçon bleu! ne volez plus, car si vous tombez, vous briserez vos ailes, et du même coup vous briserez mon coeur!

Une minute plus tard elle sanglotait sur la poitrine de Guy qui l'enserrait dans ses bras; il la tenait dans une étreinte puissante.

Il ne comprenait pas ce qui était advenu, mais savait que le don qu'il avait souhaité si fort lui était enfin octroyé. Il attendait qu'elle parlât.

Elle leva vers lui son visage.

—Guy, dit-elle, tenez-moi, gardez-moi. Je suis vôtre entièrement. J'expliquerai tout plus tard. La pierre était fort lourde, mais au moment où elle nous barrait la route, un ange du Seigneur est venu l'enlever...

...Personne n'a l'ombre d'un droit sur moi. Je suis libre de dire au seul homme que j'aie jamais aimé: "Prenez-moi, je suis vôtre, toute vôtre, petit garçon bleu."

Il se pencha vers elle.

Les lèvres fières s'offraient à lui.

Elle avait fermé les yeux, et ne vit pas la radieuse clarté du visage de Guy, mais elle entendit la voix, qui dorénavant serait la musique de sa vie: "Merci, Seigneur," disait le "petit garçon bleu".

Puis il l'embrassa.

"Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin: ce fut le septième jour."

FIN

Dans le prochain numéro de

**La Revue
Populaire**

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

MALENCONTRE

Par **GUY CHANTEPLEURE**

Retenez d'avance votre prochain numéro

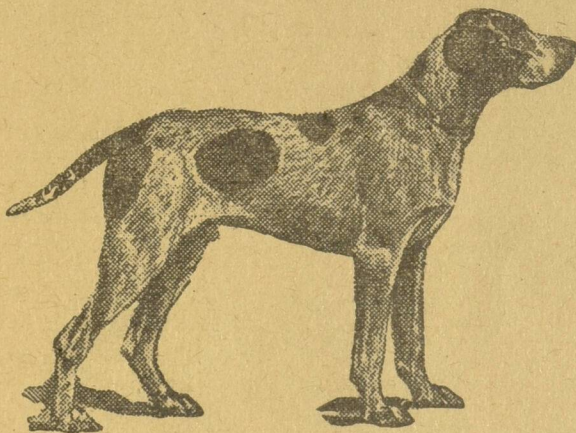
LE CHENIL

BRAQUE BLEU D'AUVERGNE

Cette race de chiens d'arrêt français, est une des meilleures et des plus intelligentes de cette catégorie. Elle possède un extérieur remarquable, une puissance au travail que nulle autre ne possède.

D'après des auteurs anciens et modernes elle serait le produit du Pointer anglais avec le vieux Braque français.

blanche entre les yeux, museau carré avec babine demi-longue, oreille courte et bien placée; oeil petit, iris brun-rosé; nez noir largement ouvert, cou sans fanon et fort, poitrine large et profonde, épaule saillante, légèrement en dehors; côtes saillantes, rein court, fort et large; pattes sèches et nerveuses; cuisses en fuseau, assez gigotées, pied de lièvre; fouet assez gras et long à l'état naturel ; il est plus souvent



Braque Bleu d'Auvergne

Dans son pays d'origine, l'Auvergne, on la considère comme une race pure et sans mélange de sang étranger, mais cela est assez douteux, aucun auteur n'ayant fait mention de Braques de cette couleur.

C'est un grand chien à larges plaques d'un noir bleu, avec le reste du corps truité noir sur blanc, sans tache de feu.

La tête est ronde et large, régulièrement marquée de noir avec une raie

écourté; poil demi-gros et luisant ; taille, 23 à 25 pouces.

Le Braque d'Auvergne est un chien fortement membré, sans lourdeur, avec l'apparence d'un animal plutôt léger.

Il ne doit présenter aucune marque de feu, (tan) son pelage doit être exclusivement blanc et noir.

Ce chien est d'une finesse de nez réellement remarquable; son arrêt est des plus ferme. Très dur à la fatigue,

plein d'endurance, ce chien peut chasser par le chaud ou par le froid, sans trop se ressentir de la fatigue.

LE BRAQUE DE WURTEMBERG

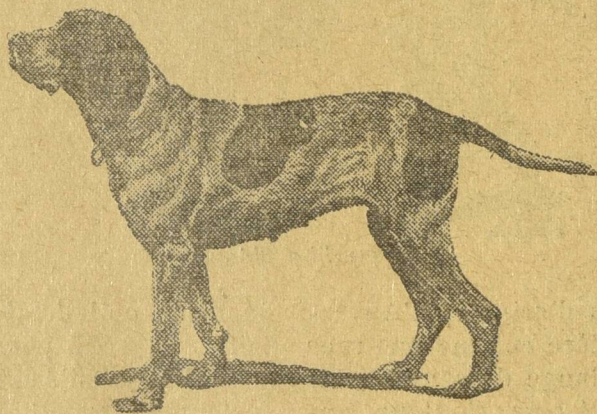
Ce n'est pas sans raison que le goût des chiens anglais n'a pas pénétré en Allemagne; les Allemands, qui sont très chasseurs, et qui peuvent se livrer à leur sport favori sur les terrains giboyeux, aiment, certes, les bons chiens, et ils en ont d'excellents, mais il semble que la vivacité, la rapidité des animaux de race anglaise, leur esprit d'entreprise et d'initiative, s'accordent mal avec le caractère pondéré et froid de l'Allemand, son calme et son amour naturel de la méthode et de la discipline. Ils ont d'excellentes races de chiens, dont ils savent se contenter, et l'on peut dire encore que chez eux le dressage atteint la perfection; ils exigent de leurs bêtes beaucoup plus que nous n'en exigeons nous-mêmes, et ils arrivent, sur des

Braques du Wurtemberg. Son apparence générale est celle d'un grand chien de structure symétrique, ni



*SABLE SOUVENIR, 14 lbs., C. K. C. S. B., 34894.
Propriété de M. L. B. Seguin, Montréal.*

grossier, ni léger, plutôt haut que bas sur pattes.



Braque de Wurtemberg

animaux assez froids, à des résultats véritablement surprenants.

Il existe, en Allemagne, plusieurs races de chiens d'arrêt à poil ras; la plus connue, en dehors de celle nommée Braque Allemand, est celle des

C'est un chien chassant sagement et avec intelligence, apte à toute espèce de chasse.

La tête, en comparaison du corps, est plutôt lourde que légère avec les contours accentués; le crâne long et

étroit, avec l'os occipital bien développé; le museau de bonne longueur et assez large, les arcades sourcillières bien visibles; les yeux assez enfoncés dans la tête, de couleur brune assez claire, regard intelligent et sérieux, la paupière inférieure souvent pendante et laissant voir la muqueuse; le nez de couleur brun foncé, les narines bien ouvertes, les dents s'adaptant parfaitement; les oreilles placées ni trop haut, ni trop bas, pas trop larges ni trop longues, pendants avec un léger pli contre les joues.

Le cou fort et bien muselé, fanons très développés. Les épaules obliques

et longues, bien serrées contre la poitrine. La poitrine profonde, assez descendue, de forme ovale, et garnie de bonnes côtes. Le dos droit, large et fort. Le ventre très largement relevé. Le rein large et profond, pas trop long. Les pattes droites et de bonne ossature; l'avant-bras court, très musclé et bien mobile, coudes très développés, jarrets forts et pas trop droits. Les pieds ronds avec les doigts bien arqués, les ongles forts, les soles dures. La queue forte, pas attachée haut, s'effilant vers la pointe et portée noblement. Le poil court, dense et brillant. Sa couleur varie du tricolo-



Ch. Alf. V. TOLLENSETAL

Ch. Alf. V. Tollensetal, un des plus fameux chiens policiers allemands, qui a été acheté, en Angleterre, par le South Bay Kennels des Etats-Unis. Ce chien a remporté son championnat en Allemagne, puis en Angleterre sous

les couleurs du Southmore Kennels. Il y a déjà longtemps que les Américains désiraient sa possession. Enfin ils l'ont et bien malin celui qui pourra le leur enlever.

re teinté de taches et de raies brun et feu sur fond bleuâtre au blanc tiqueté de mouchetures brunes avec des marques jaunes au-dessus des yeux, sur les joues, le bord des oreilles, les lèvres, la poitrine, le côté intérieur des pattes et le dessous de la queue.

Hauteur de 25 à 28 pouces, poids jusqu'à 70 lbs.

On comprend qu'ainsi construit ce chien soit éminemment solide et résistant.

ALBERT PLEAU.

Vient de paraître, "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix : \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, 347 ave Laval, Montréal.

—o—

A L'AFFUT DES SINGES GEANTS

—

Une petite expédition de six membres est partie de Londres le 26 déc. pour gagner l'Afrique centrale et chercher, sur les bords du lac Kivu, le "gorille géant", espèce rarissime. paraît-il, rarement aperçue dans les monts Vi-Tunga, qui avoisinent le lac Tanganyka.

Les intrépides explorateurs seront conduits par M. Wellington Moore, grand chasseur de fauves. Ils espèrent, faute de gorilles, faire le coup de feu contre les lions qui abondent en cette région si fertile en gros gibier.

Par contre, l'"Echo des Missions africaines" nous apprend que le gouverneur général de l'Afrique occidentale vient d'interdire d'abattre les chimpanzés à coup de fusil. On s'en emparera désormais (si on le peut, bien entendu), au moyen de filets ou de trappes pour des besoins scientifiques.

Ces anthropoïdes se trouvent en abondance dans les forêts de l'Ekiti, dans les régions de la Nigéria, et aussi dans celle de la Côte d'Ivoire. Il ne s'agit que de la conservation de ces derniers. Il y a dans la Côte d'Ivoire des chimpanzés, redoutables solitaires, dont il ne sera pas facile de s'emparer.

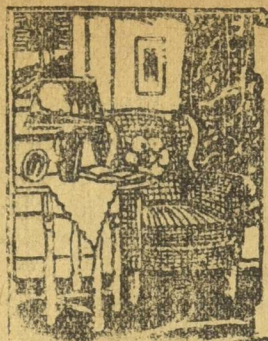
Près de Bingerville, peu avant la guerre, un planteur européen rencontra dans sa bananeraie un solitaire de 5 pieds de haut qu'il abattit. Près de l'embouchure du Comoé, non loin de la côte, une dizaine de femmes et d'enfants furent quelque temps après attaqués et tués, par arrachement de muscles en général, par un animal mystérieux. Une prime élevée fut promise aux chasseurs indigènes qui le détruiraient. Des battues furent opérées, et, un jour, les chasseurs apportèrent en trophée, à Grand-Bassam, le cadavre d'un chimpanzé pesant 160 livres et d'une taille de 5 pieds environ. Le singe avait été tué au moment où il s'approchait de femmes qui travaillaient en chantant.

—o—

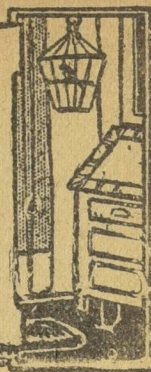
LES HONORAIRES DU MEDECIN CHINOIS

—

Dans la plupart des villes chinoises les familles riches ont des médecins spécialement attitrés qui veillent constamment sur la précieuse santé des parents et des enfants. Mais au rebours de ce qui se passe chez nous en semblable occurrence, le médecin n'est payé que lorsque son client va bien. Celui-ci souffre-t-il, devient-il malade, les honoraires du docteur coupable de manque de vigilance sont supprimés. A lui de faire cesser bien vite la maladie s'il veut empocher ses piastres.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON PAR EDOUARD GOSSELIN



Vers l'an 1744 ou 1761, sous Louis XV, les charpentiers et les menuisiers se séparèrent. Les charpentiers prirent saint Joseph pour patron parce que saint Joseph était lui-même charpentier de son vivant; les menuisiers choisirent sainte Anne.

Voici une petite légende concernant le choix de sainte Anne comme patron des menuisiers. Dans la haute Bretagne, cinq patrons et gros bourgeois furent envoyés à saint Pierre par leurs associés; ils prirent le chemin du Paradis et demandèrent à parler à saint Pierre; celui-ci mal disposé ce jour-là, les reçut fort mal et leur ferma la porte au nez en leur disant qu'ils étaient "cinq ânes". Les malheureux, tout déconfits, s'en retournaient ne sachant comment rendre compte de leur entrevue, lorsque l'un d'eux très fort en calembours ou jeux de mots dit: "Etes-vous bien certain d'avoir entendu "cinq ânes?" "Oui," répondirent les autres. "Moi, dit-il, je crois avoir entendu sainte Anne; de plus nous étions très timides, nos oreilles bourdonnaient du reste; saint Pierre n'est plus du reste un jeune homme, il lui manque pas mal de dents et vous savez, quand il vous en manque, quels effets cela fait sur la prononciation. Voilà pourquoi vous n'avez pas bien

compris. Pour moi, je suis bien certain qu'il nous a dit que nous devons prendre sainte Anne." Tous répondirent: "Tu as raison, c'est nous qui avons mal compris." Ils revinrent vers leurs associés qui tous acceptèrent sainte Anne comme patronne. Ceci est une légende comme chaque pays a les siennes.

ETUDE SUR L'ART DE LA MENUISERIE ET DE L'EBENISTERIE.— LA GEOMETRIE

L'art du trait

Chers lecteurs, voici les premiers pas nécessaires aux Amateurs de la menuiserie ou ébénisterie. Le trait est une ligne qui se fait avec une règle ou un compas. Les instruments nécessaires et les plus employés sont la règle, le pied de roi qui est chiffré, l'équerre, le compas et le rapporteur.

La Règle se compose d'une lame de bois quelconque ou de fer, qui sert à tracer n'importe quelle ligne: perpendiculaire, horizontale, verticale ou oblique selon le cas de votre tracé.

Pied de Roi: mesure anglaise dont toutes les personnes travaillant le bois se servent généralement. Il y a aussi la mesure française, mais elle n'est pas beaucoup employée par les me-

nusiers ou les ébénistes de notre pays. Le pied de roi sert à prendre des mesures et à en donner. Il se divise en 12 parties égales nommées pouces, donc 1 pied signifie 12 pouces.

1 pouce signifie 8 lignes;

1 ligne signifie $\frac{1}{8}$;

$\frac{1}{8}$ signifie 2-16;

2-16 signifie 4-32.

Voilà les unités les plus utilisées dans notre genre de travail.

L'équerre est un instrument formé d'une planchette en bois, en métal ou en matière quelconque; sa forme est celle d'un triangle rectangle servant à tracer des "angles droits" perpendiculaires, tout ce qui est de l'angle droit. On fait des équerres en métal formées de deux règles assemblées à angle droit.

Je vous enseignerai comment vérifier vous-même si votre équerre est à angle droit, avec illustration de la manière de s'y prendre, dans le prochain numéro.

Explication de différents mots employés dans la menuiserie ou l'ébénisterie, et manière de lire et comprendre votre épure (blue print):

Cote ou cotés: veut dire dans un dessin, des nombres portés sur un dessin et indiquant les différentes dimensions de l'objet à représenter. Donc les "Cotes" de votre tabouret seront les six lettres B.

Centre veut dire le milieu d'une courbe.

Cercle, ellipse, ovale: est un point tel que toute corde passant par le centre et terminée à la courbe à son milieu au centre. Pour tracer vos deux cercles, le grand et le petit, votre centre sera la lettre O.

Angle veut dire figure formée par deux droites qui se rencontrent à un point quelconque. Les angles pour vo-

tre dessin sont les six lettres G et votre point sera O. Vous vous servirez de cet angle pour les 6 côtés B et de vos moulures No E et F et (Arêtes ou bords) veut dire une ligne formée par l'intersection des 2 faces d'une pièce de bois. L'arête ou bord peut être en ligne droite ou en Arc cintré. Donc les arêtes ou bords dans votre dessin seront les 12 lettres P.

Prisme veut dire un plan horizontal, donne la section droite du prisme. La hauteur, la longueur de votre prisme dans le dessin sont les 6 côtés marqués B, joints ensemble. Dessin A.

Ragrée: veut dire faire disparaître avec un petit rabot, giseau ou gorge les petites différences qui se trouvent dans les angles afin d'avoir une belle coupe et un beau fini.

Lignes pointillées indiquées sur un dessin représentant un morceau ou moulure qui doit être fixé en dedans ou sur un autre morceau. Dans votre dessin les lignes pointillées sont les lettres B sur le dessin A qui indique la manière dont votre prisme doit être placé pour être cloué. No D du dessin B, appui au fond qui va en dedans de votre prisme. No E du dessin A: moulure en dessous de votre dessus A. No G votre trait qui indique l'épaisseur du bois à faire partir avant d'avoir votre angle G.

TABOURET DE BOUDOIR

(Explication du dessin)

Lettre A: Prenez une planchette de 13 pouces carrés, divisez-la en 2, ensuite tracez un trait du haut en bas avec votre équerre qui vous donnera le milieu de votre planchette et du cercle que vous allez tracer; ouvrez votre compas à 6 pouces et placez la pointe au milieu de votre trait J et

marquez-le de la lettre O qui sera votre centre, puis faites un cercle. N'oubliez pas que l'ouverture du compas dont vous vous êtes servi pour tracer ce cercle est la sixième partie, donc pour trouver chaque partie de ce cercle placez la pointe de votre compas sur votre cercle en partant de votre trait J et divisez-le en 6 parties égales que vous marquez par les lettres G; ceci exécuté, faites un trait des lettres G à G, ensuite faites un autre trait de G à O qui vous donneront les angles nécessaires pour la coupe de vos moulures et pour vos 6 côtés marqués B. Sciez les lettres G à G et vous aurez votre dessus de tabouret. (Voir dessin A.)

No B—Côtés de votre prisme, il en faut 6; 8 pouces de long par 5 pouces de large, par $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur pour avoir l'angle nécessaire pour la coupe de vos 6 côtés. Prenez votre trusquin, mettez-le à 5-16 faible de pouce, faites un trait C sur les 2 bords ou (Arêtes) sur le long et du même côté de votre morceau ou (côté); ensuite prenez votre rabot, faites partir assez de bois pour atteindre votre trait C qui vous donnera votre angle G. Maintenant pour faire la fantaisie de la base de vos côtés B, prenez votre compas et ouvrez-le aux mesures indiquées N et tracez ces mesures. Faites vos trous avec une mèche de 1 pouce de diamètre, ceci fait sur vos 6 morceaux ou (côtés), faites partir avec la scie le trait N et la fantaisie pour chaque morceau ou côté sera finie; passez dans cette fantaisie du papier No $\frac{1}{2}$ afin de faire un beau fini. Faites un trait de 3 pouces $\frac{1}{4}$ de la base et placez un petit clou afin de mieux fixer votre fond.

Collez vos angles G et joignez les bords ou (arêtes) P à P, mettez-leur

des petits clous $\frac{3}{4}$ de pouce sur chaque côté de vos angles; le tout fini, laissez-le sécher pour un soir.

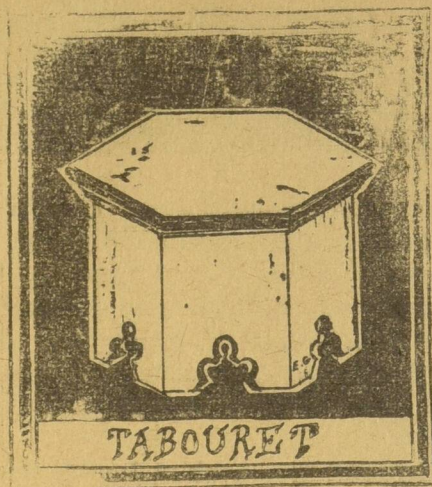
No D. Appui au fond: un morceau de 7 pouces $\frac{7}{8}$ carré par $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur; il se trace et se coupe de la même manière que le dessin marqué A, mais plus petit, ce morceau posé en dedans de votre prisme à 2 pouces $\frac{3}{4}$ partant de la base comme l'indique la lettre D sur le dessin B, il donnera à votre prisme plus de force et de résistance.

No E. Petite moulure à panneau ordinaire, 3 pieds $\frac{1}{2}$ par $\frac{5}{8}$ de large, $\frac{3}{8}$ d'épaisseur; il en faut 6 petites longueurs; coupez ces 6 longueurs à leurs angles G, telle illustration du dessin A qui va autour de votre prisme, en dessous de votre dessus A.

No F. Moulure demi ronde, elle se fait en coupant par la moitié un gougeon de $\frac{3}{8}$ de pouce de diamètre par 3 $\frac{1}{2}$ pieds de long; il se coupe comme la moulure E. Avec ces angles, collez et clouez bien ces 6 petites moulures demi rondes autour du bord de votre dessus A. Quand le tout est fini, prenez votre dessus A et placez votre prisme qui est tout rassemblé, collez les bords du haut, placez-le sur votre dessus A une fois bien collé, clouez-le bien avec des clous de 1 $\frac{1}{2}$ pouce de long (clous à finir).

Retournez votre tabouret sur votre dessus et collez-en les bords du No D, placez votre fond D et laissez-le reposer sur les clous que vous avez mis sur vos 6 côtés, ensuite clouez-le bien et laissez le tout sécher pendant 2 ou 3 soirs. Prenez du papier sablé No $\frac{1}{2}$ et passez dessus ensuite, passez du papier No 0, donnez une belle finission à votre morceau. Voilà votre tabouret terminé. Qu'en pensez-vous?...

vendu spécialement à cette fin et pour cette teinte. Laissez le tout sécher pendant 24 heures, passez au papier sablé No 0, époussetez bien votre morceau, donnez 2 couches de Shellac



rouge (vous pouvez teindre ce shellac avec une couleur en poudre rouge medium); laissez sécher chaque couche une heure.

Veuillez, s'il vous plaît, me faire parvenir par le courrier, le résultat

obtenu de ce numéro. Tous ceux parmi vous, chers lecteurs, qui aimeront à se procurer l'Épure ou Blue print de ce tabouret, grandeur naturelle, pourront se le procurer à l'adresse indiquée sur le coupon à la fin de ce chapitre, moyennant la somme de 30 sous et 5 sous en plus pour les frais de poste.

Pour le mois prochain, une jolie table jardinière pour boudoir, fini genre panneau.

DECOUPEZ LE COUPON ET ENVOYEZ-LE
PAR LA POSTE

M. Edouard Gosselin,
2354, rue Christophe Colomb,
Montréal.

J'inclus la somme de 35 cents pour laquelle
vous aurez l'obligeance de m'envoyer l'É-
pure (Blue Print) du Tabouret, port payé.

Nom et
prénoms

Adresse au long

IMAGINATION ET REALITÉ

Une revue a entrepris la publication d'un roman de Claude Farrère intitulé: "Cent millions d'or".

Il s'agit de recherches faites dans la mer du Nord, au moyen de dragues à l'endroit où fut coulé, par un torpilleur, pendant la guerre, un navire qui portait cent millions d'or pour la propagande allemande en Amérique.

Farrère brode là-dessus toutes sortes de péripéties.

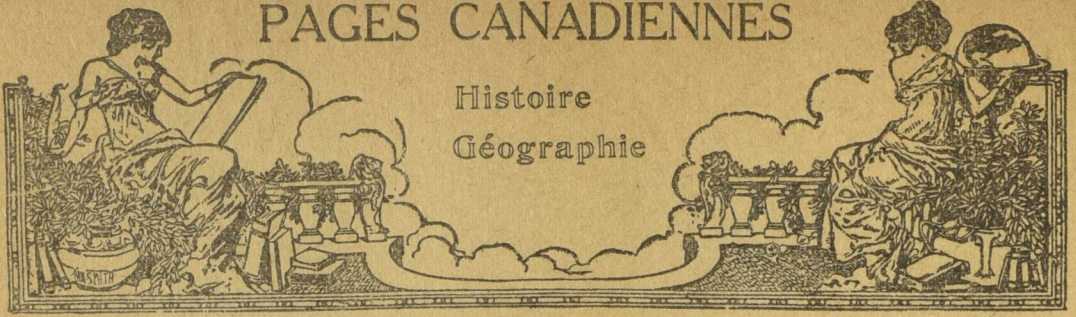
Ce qu'il ne dit pas, c'est que l'histoire qu'il raconte est parfaitement arrivée.

Le navire coulé ne s'appelait pas "Tubelgeria", nom qu'il porte dans le roman, mais bien "Tubantia". Il fut torpillé en 1917.

Et les opérations de dragage continuent au large d'Ostende. Des Anglais et des Français y prennent part.

PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



LES CEREMONIES DE LA MORT AU TEMPS PASSE

Au cours de nos enquêtes sur les traditions populaires, nous avons recueilli de M. Napoléon Saint-Arnaud, septuagénaire, et de M. Elzéar Nobert, octogénaire, de la paroisse de Sainte-Geneviève de Batiscan, comté de Champlain, quelques souvenirs sur les cérémonies de la mort qui se pratiquaient au temps passé, dans la région habitée par ces anciens. Et nous relevons, dans cette cueillette, les particularités ci-après.

Lorsque la mort visitait une maison, la nouvelle en était aussitôt portée aux voisins, au curé, aux parents. Tout de suite, on s'occupait de laver le cadavre, de le vêtir, puis de l'envelopper dans un drap qu'on fixait avec des épingles. On ne mettait pas de chaussures aux défunts, la coutume étant de leur passer des bas de "shirting" seulement.

Le cadavre était placé sur le lit de réserve, c'est-à-dire dans la meilleure chambre de la maison et pendant qu'il restait exposé, les visiteurs affluaient. A des intervalles réguliers et rapprochés, quelques personnes pieuses récitait des chapelets et des prières spéciales. La nuit, il y avait réveillon.

Le cercueil était commandé chez un menuisier du rang ou des alentours à qui la famille du défunt fournissait

les planches nécessaires. L'ouvrier n'exigeait aucune rémunération pour ce travail. Lorsqu'il était terminé, le cercueil était peint au noir de fumée et on lui ajoutait des "poignées de fer" de dix sous, semblables à celles qui se posaient aux coffres et aux commodes.

Les funérailles avaient lieu le lendemain du décès, parfois le même jour. Le lecteur se rappelle que chez les Juifs, au temps de Jésus-Christ, l'enterrement se faisait quelques heures après le décès.

Au moment des funérailles, le corps était déposé dans le cercueil, mais le couvercle n'était pas cloué dans la maison. Cette opération se pratiquait à quelques arpents plus loin.

Comme il n'y avait pas de corbillards, une douzaine d'hommes vigoureux s'offraient à transporter le cadavre. A tour de rôle, quatre ou six des hommes désignés plaçaient le cercueil sur leurs épaules et le portaient ainsi jusqu'à l'église, quelle que fut la distance. Sur le passage du cortège funèbre, tout le monde se découvrait et même s'agenouillait en murmurant des prières.

Durant l'hiver, après le service religieux, le cercueil était déposé dans une fosse d'environ vingt pieds carrés que le bedeau creusait à l'automne. Cette fosse commune recevait tous les cadavres jusqu'au printemps.

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10.000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10.000 malades qui écrivent—M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOIE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture berniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture

marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10.000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

Après chaque inhumation, les cercueils étaient recouverts de paille.

Parfois, lorsque la famille avait une calèche, on enlevait le siège et on transportait le cercueil sur le train de la voiture. L'hiver, le transport se faisait sur les traînes à billots.

Ces souvenirs de vieillards s'accordent avec ceux qu'a recueillis M. A. Bécharde, dans son "Histoire de la paroisse de Saint-Augustin", p. 324.

Dans cette localité, on veillait les morts deux nuits. L'ensevelissement se faisait dans un drap de toile du pays attaché avec des épingles, mais on ne mettait aucun vêtement.

Le cercueil était fait d'un tronc d'arbre. Lorsqu'on en fit en planches, le couvercle se clouait sur le seuil de la porte de la maison, jamais à l'intérieur du logis. Enfin, les cercueils se portaient à bras.

Citons en plus une page de la très intéressante "Histoire de Charlesbourg", de l'abbé Charles Trudelle : "Dans l'année 1834, la fabrique acheta une voiture ou chariot, pour transporter les corps des personnes mortes. Cet usage d'un chariot, généralement répandu aujourd'hui et avec tant de luxe, dans les villes, était bien rare alors et ne faisait que de commencer à s'introduire.

Cependant, autrefois, on avait beaucoup de respect pour les morts et on ne croyait pas devoir les porter autrement que sur les épaules: c'était solennel. Mais, en hiver, la tâche était parfois bien difficile, et il y avait souvent grand danger pour la santé des porteurs qui arrivaient ruisselant de sueurs à l'église qu'on ne chauffait pas alors, et dans laquelle ils assistaient au service comme dans une glacière... Les inconvénients de porter

ainsi les corps sur les épaules ont fait abandonner cet usage."

Ajoutons à ces notes quelques dictons et croyances qui se répètent encore, mais auxquels peu ajoutent foi. Chose singulière, cependant, la plupart de ces dits populaires circulent dans plusieurs pays.

—Quand on place un cadavre dans son cercueil, si l'on observe qu'il a une jambe plus longue que l'autre, c'est signe qu'une autre personne de la famille décèdera dans l'an et jour.

—Quand on "ouvre la terre" un vendredi, au cimetière, on l'ouvre de nouveau dans les huit jours.

—Quand un corbillard, au cours d'un enterrement, arrête vis-à-vis une maison, il meurt une personne de cette maison dans l'année.

—Quand une famille retourne demeurer dans un logis qu'elle a déjà habité, il meurt une personne dans l'année.

—Aller demeurer dans une maison neuve est malchanceux. Il meurt une personne dans l'année.

—Chien qui hurle annonce la mort.

—C'est l'époux qui se met au lit le premier, le soir des noces, qui décèdera le premier.

—S'il pleut ou s'il neige durant les funérailles, le défunt n'est pas heureux.

(Cet article de E. Z. Massicotte a paru dans le Bulletin des Recherches Historiques.)

LE BRAYET

Vous vous êtes souvent demandé, sans doute, d'où pouvait bien venir le mot "brayet", entendu dans le sens de caleçon de bain, si c'était là un anglicisme ou seulement la francisation d'un vocable sauvage.

Nous trouvons, dans un petit article signé: L. P. Geoffrion, du Bulletin

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

des Recherches Historiques encore, une suffisante explication de ce terme :

On a relevé les mots "une paire de mitasses et un brayet", dans un acte notarié de 1741. Que faut-il entendre par ce mot?

Il est difficile de lui attribuer le sens qu'il a dans notre parler populaire, celui de caleçon de bain. Et pour une raison péremptoire: d'après ce que rapporte Franklin, dans son "Dictionnaire des arts, métiers et professions", il semble que le caleçon de bain était inconnu en France au milieu du XVIII^e siècle. Il faut donc se rebattre sur les lexiques de l'ancienne langue, puisque le mot brayet (subs. masc.) ne se trouve pas dans les dictionnaires de la langue moderne.

"Brayet", subs. masc., ne se trouve que dans le "Glossaire de la langue

romane" de Roquefort; il signifie : caleçon, culotte. Mais on trouve brayer, subs. masc., dans tous les lexiques de l'ancien français; il a le sens de: culotte ou haut-de-chausses, ceinture portée au-dessus de la culotte, cordon à coulisse au moyen duquel les braies ou culottes se fixaient sur les hanches. Et dans l'ancienne langue, on disait des femmes maîtresses au logis que, dans le ménage elles portaient le brayer, comme on dit aujourd'hui qu'elles portent la culotte. Brayer, dans le texte de 1741, désigne-t-il une culotte, un caleçon ou une ceinture? Il est difficile de le dire. J'inclinerais cependant à lui donner le sens de culotte; et pour trois raisons: d'abord, parce que la ceinture n'avait peut-être pas assez d'importance pour faire l'objet d'une stipulation dans un acte notarié; deuxième-

ment, parce que si l'on donne à mîtasse le sens de guêtres de peau de chevreuil, la culotte formerait en quelque sorte un tout avec les mitasses; enfin, parce que la Mère Marie de l'Incarnation, dans une lettre adressée à son fils, employait le mot brayer pour désigner le vêtement que les sauvages portaient autour des hanches. Or, brayer et brayet se prononçaient probablement de la même façon à cette époque. N'écrivait-on pas en France det pour dé (à jouer)?

NOTES SUR L'ORIGINE DU NOM "MANITOBA"

Divergence d'opinion entre certains auteurs sur le sujet

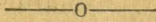
Le 12 mai 1870, le gouvernement fédéral créait une nouvelle province à laquelle il donnait le nom de Manitoba, que portait déjà un lac de cette partie du pays. Toutefois ce ne furent pas les blancs qui donnèrent au lac en question le nom de Manitoba, car messieurs de la Vérendrye, père et fils, qui le découvrirent au cours de leur voyage de 1738-39, l'appelèrent lac des Prairies (en anglais: lake of the Prairies). Il fut aussi connu sous les noms de "Prairies lake", "Meadow lake", "Lake of the Meadows" et lac Assiniboine, ce dernier, sous diverses épellations, lui étant donné à cause du fait que des Indiens assiniboïnes habitaient ses rives. Sur la carte qui accompagne les relations de voyage d'Alexandre Mackenzie, publiées à Londres en 1801, le lac est appelé Manitaubos. Il existe plusieurs autres épellations du mot Manitoba. Il y a deux hypothèses différentes quant à l'origine de ce nom. L'étymologie la plus généralement acceptée le fait dériver du mot cri "Manito-wapow" ou du

mot ojibway Manito-baw, qui signifient tous deux détroit du Manitou ou de l'Esprit. Ce nom aurait d'abord été attribué à une île du détroit qui relie les deux nappes principales du lac. M. H. Y. Hind, de Toronto, dans son ouvrage intitulé "L'Expédition canadienne d'exploration de la Rivière Rouge en 1857-58", dit: "L'origine de cette superstition est due au bruit que font les vagues en se ruant sur la grève au pied des falaises qui avoisinent l'extrémité septentrionale de l'île. Durant la nuit, lorsqu'une bonne brise souffle du nord, les sons que l'on entend dans l'île sont bien de nature à inspirer de l'effroi aux superstitieux Indiens." Cette explication est corroborée par M. J.B. Tyrrell qui, dans le rapport du Service des Levers Géologiques pour l'année 1890, déclare que le calcaire qui forme la grève d'une partie de l'île "est très compact et sonore et lorsque les vagues y déferlent et jettent les uns contre les autres ces cailloux résonnants, il se produit sans doute un bruit retentissant qui a donné naissance à cette superstition parmi les indiens."

Comme on l'a vu plus haut, La Vérendrye donna au lac le nom de Lac des Prairies et quelques-uns sont d'opinion que ce nom a bien la même signification que le nom sauvage. L'abbé Dugas est tout à fait de cet avis, comme il le déclare dans son ouvrage "L'Ouest canadien", publié à Montréal en 1896. Après une dissertation philologique, il conclut ainsi: "Les Indiens qui habitaient les rives du lac Manitoba et celles de la rivière Assiniboine à l'époque de leur découverte étaient des Assiniboïnes, dont la langue ressemble à celle des Sioux. Ils appartenaient aux tribus Matatoba, Hic toba, et Ti toba. Le mot toba si-

gnifie "prairie" et "mine" veut dire "eau". "Mine sota" signifie "eau jaune"; "mine apolis", "village près de l'eau"; "Mine toba", "eau ou lac des prairies". Les Anglais qui succédèrent aux Français prononçaient "mine" comme "maï-ni" d'où le nom de Manitoba."

Les renseignements ci-dessus sont résumés dans le 18ème rapport de la Commission de Géographie du Canada qui vient de paraître et qui explique l'origine de plusieurs noms géographiques canadiens.



LA MEILLEURE EPOUSE

Les Anglaises ne sont pas contentes — mais pas contentes du tout.

Elles trouvent que, depuis la guerre, les jeunes gens — qui auraient pu devenir leurs maris — n'apprécient plus comme jadis leur allure masculine, leur sportivité, leur liberté de vie. Elles ne comprennent pas qu'on leur reproche de dédaigner, pour d'autres soins plus relevés, à leur idée, les basses occupations ménagères.

Un grand journal de Londres organisa dernièrement un referendum sur cette question: "Quelle est la jeune fille qui fera la meilleure épouse?"

Dans leur ensemble, les réponses ont peu varié: "La meilleure épouse, c'est la jeune fille pot-au-feu ("home girl").

Et dans beaucoup de ces réponses, dont les auteurs voulaient être précis, on indiquait la nationalité de la jeune fille susceptible de faire la meilleure épouse. Ce n'était pas l'Anglaise qui s'y trouvait citée, — mais souvent la Française "la meilleure femme d'intérieur du monde entier".



Faites-vous Maigrir !

Rien de plus facile. Des milliers d'hommes et de femmes, chaque année, pour le plus grand bien de leur santé, se font une taille élancée en prenant simplement les *Tablettes Ordonnance Marmola*. Aucun doute que plusieurs de vos amis et amies vous ont vanté les résultats merveilleux obtenus avec ces tablettes — vous ont dit combien elles sont faciles et agréables à prendre, et combien elles font maigrir.

Ne vous contentez pas d'envier la taille mince et élancée des autres. Soyez aussi élégante. Procurez-vous chez votre pharmacien une boîte des *Tablettes Ordonnance Marmola*, ou, si vous préférez, envoyez un dollar à Marmola Co., 1941 General Motors Bldg., Detroit, Mich., et une boîte vous sera envoyée franco de port. Essayez-les seulement pendant quelque temps — et votre taille s'amincira presque instantanément. Pas d'exercices exténuants ni de diètes affaiblissantes. Ces tablettes vous donneront la taille élégante dont vous rêvez. Achetez-en une boîte aujourd'hui et rendez-vous-en compte par vous-même.

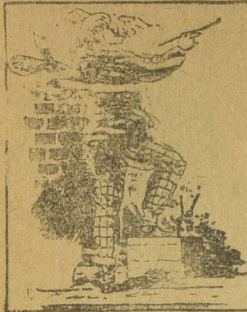
FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. Clairval 1160



LE DESSIN POUR TOUS EN DIX LECONS

L'ORNEMENT

Le **Dessin d'ornement** s'applique à presque tous les arts. L'antiquité et la Renaissance offrent des modèles d'un style parfait.

Il serait de mauvais goût d'entremêler les arabesques, qui sont légères, avec des moulures de l'architecture gothique, toujours massives.

Simplicité, pureté de contours, netteté dans les détails sont indispensables.

L'ornement comprend trois grandes classes: styles anciens, styles moyen âge, styles modernes.

Sous le nom de styles anciens sont compris les styles égyptien et assyrien, aux formes très lourdes; le style grec est le plus pur, le plus beau; le style romain est une copie du style grec dans presque toutes ses formes.

Le style du moyen âge comprend le gothique, massif, mais imposant; le style byzantin ou arabe (d'où vient le mot arabesque) a de l'élégance, une grande profusion d'ornements légers; le style gothique français, dit de la Renaissance, est un mélange des styles gothique et byzantin.

Sous le nom de styles modernes viennent le style Louis XV, dit Pom-

padour, surchargé de guirlandes, d'attributs et de fleurs; le style impérial, imitation du style grec, mais plus lourd; enfin le style actuel, qui emprunte à tous les autres.

* * *

Le dessin linéaire prépare au dessin de l'ornement, et, de tous les dessins d'imitation, c'est celui qui s'en rapproche le plus, car l'ornement résulte de la régularité et de la symétrie géométriques unies à la grâce et à l'abandon de la nature.

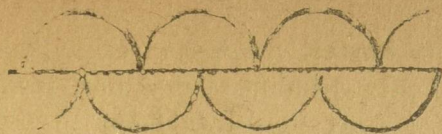
Le dessin d'ornement se subdivise en une quantité de branches: architecture, orfèvrerie, serrurerie, menuiserie, broderie, tapisserie, bronzes, ameublement, etc.

* * *

On établit le cadre d'un dessin d'ornement à l'aide de lignes géométriques. Les droites et les courbes les plus habituelles sont l'horizontale et la verticale—le cercle et l'ellipse, qui se raccordent à toutes les courbes dont les formes variées complètent le dessin.

Exécuter plusieurs fois les figures suivantes:

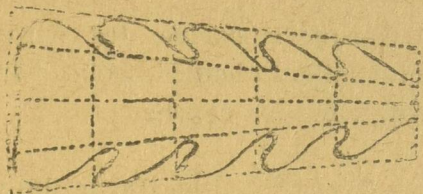
Bordure festonnée.— Tirer une ligne horizontale, la diviser en parties



1—Bordure festonnée

égales; puis, les points de division seront les centres de tous les demi-cercles formant ce dessin.

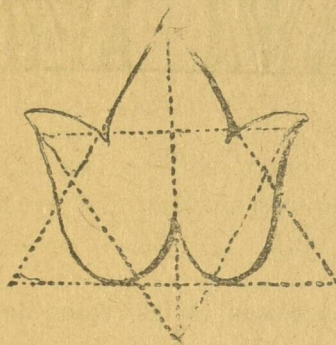
Feuille de chêne.— Elle s'exécute en traçant une verticale, puis quatre ou cinq obliques sur lesquelles on dé-



2—Feuille de chêne

crira cinq ou six parallèles horizontales à égale distance. Dessiner alors les courbes.

Feuille de lierre.— A l'aide de deux triangles, comme il est indiqué



3—Feuille de lierre

en points, il est facile d'obtenir la feuille de lierre que ce dessin représente.

Le Guillochage ou Grecque, est souvent employé en architecture.—On tire, entre deux lignes horizontales, huit autres lignes parallèles égale-

**Fogel
Soien
faite!**



Le seul moyen sûr, infailible et scientifique pour développer la poitrine et devenir bien faite, c'est l'usage des PILULES GALEGINES, le célèbre remède français sans danger. Par la poste \$1.00.

Demandez les brochures explicatives illustrées, envoyées gratuitement. Consultations gratuitement.

Cie des Produits Cosmos
289 Ste-Catherine, Ouest
MONTREAL

LE FILM

Journal officiel des grandes compagnies de cinéma

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom
(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

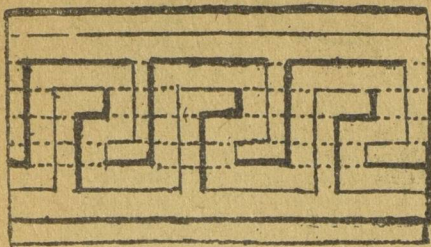
Rue

Localité

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE
131, rue Cadieux, Montréal

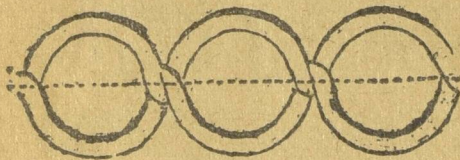
ment espacées. Marquer les points à des distances égales sur ces parallèles.



4—Le guillochage ou grecque

les, et tracer des verticales sur les premières lignes. On obtient ainsi la grecque.

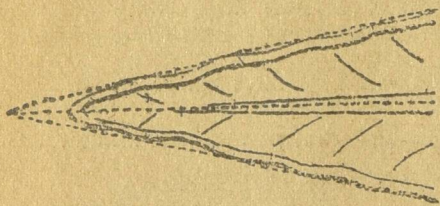
L'entrelacement s'exécute en traçant sur une ligne droite le centre des grands cercles; puis, le centre des petits cercles, de façon qu'ils soient



5—L'entrelacement

tangents les uns aux autres. On trace les cercles; puis, on joint les petits aux grands par des courbes gracieuses.

Feuille d'eau.—Tracer une droite, sur laquelle on élève une perpendicu-



6—Feuille d'eau

laire; puis, deux obliques formant un triangle isocèle. Copier alors la courbe en l'espçant également.

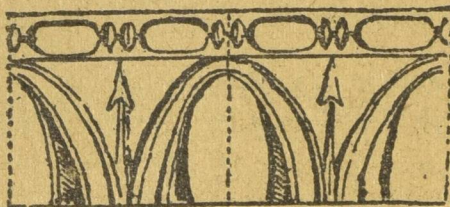
Les **Postes**, ornement très employé, sont plus difficiles à dessiner. Il faut tracer deux lignes du bandeau; puis trois lignes parallèles. Celle du mi-



7—Les postes

lieu marque le centre des enroulements; celle du haut, le point d'arrêt. Tracer alors les courbes.

Les **Oves** se font en traçant les verticales à égale distance aux points qui indiquent la place d'une flèche ou en-



8—Les oves

core le centre de l'ove. Les détails intermédiaires se dessinent et complètent le tout.

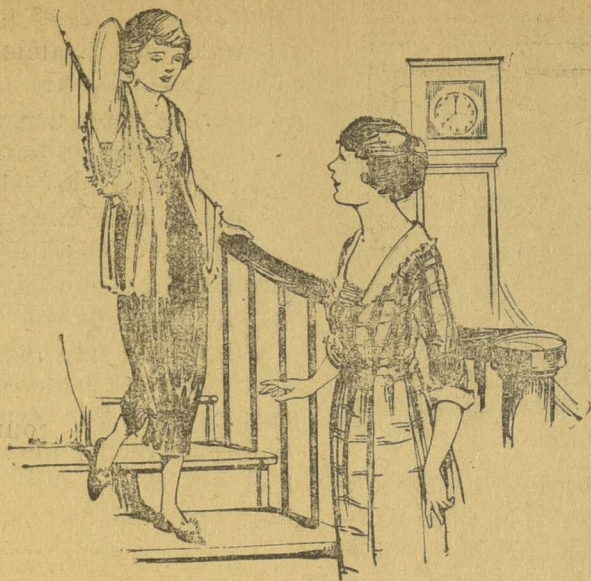
Les **arceaux** et les **raies de coeur** s'obtiennent comme les oves, en traçant entre deux horizontales des lignes



9—Les arceaux

10—Les raies de coeur

verticales qui déterminent le milieu des feuilles.



LES NUITS SANS REPOS

“COMMENT dormez-vous?”

“Mal. Pendant des heures entières, je reste éveillée la nuit, incapable de dormir et agitée, pensant à toute sorte de choses, mais sans reposer du tout.”

“Avez-vous consulté un médecin?”

“Oui. Le médecin m'a dit que j'étais anémique; j'ai le sang pauvre et le système nerveux détraqué, par suite du manque de nourriture appropriée.”

“Pourquoi alors n'essayez-vous pas la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs?”

“Je ne sais réellement pas pourquoi; peut-être parce que j'ai toujours pensé

que ce n'était que pour les nerfs, alors que j'ai besoin de quelque chose pour m'enrichir le sang.”

“C'est en plein ce que fait la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. C'est en enrichissant votre sang que vous pouvez remettre vos nerfs fatigués.”

“J'en prendrai peut-être.”

“J'en prendrais à votre place, parce que je sais que ce remède guérit merveilleusement les gens anémiques qui se plaignent du mauvais état général de leur santé.”

“Je suis certaine que vous ne serez pas désappointée, et à votre place je commencerais tout de suite ce traitement.”

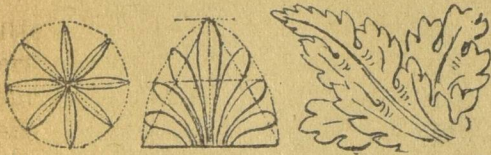
LA NOURRITURE DU Dr CHASE POUR LES NERFS

Le grand restaurateur des nerfs et du sang.

60 sous la boîte de 60 pilules, chez tous les marchands
ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd, Toronto.

La **Rosace** s'obtient par un cercle divisé en huit rayons.

Les **Palmettes** sont plus compliquées. On les obtient en formant un triangle divisé en quatre parties égales par des lignes horizontales, puis, traçant deux lignes courbes, on détermine l'étendue et la place occupée par chaque division de la palme.



11—La rosace 12—Les palmettes 13—La feuille d'acanthé

La **Feuille d'Acanthe**, contours déchiquetés. Il y a encore la spirale conique, la figure de coeur, la tornade, les entrelacs, etc. Presque tous participent des figures précédentes.

Pour les objets pareils à droite et à gauche, dessiner un côté, le calquer en le retournant. On obtient la contrepartie, en se servant, pour repérer, d'une ligne perpendiculaire indiquant le milieu du dessin.

—o—

LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE

De nombreux documents extraits des Sagas, des archives du Vatican et de diverses trouvailles archéologiques il résulterait, dit M. Régnauld, que la région de Massachusetts a été découverte et colonisée par les Normands de Leif Erikson, dès l'an 1000, et que des missionnaires chrétiens d'Islande avaient pénétré en Amérique avant 815. Christophe Colomb le savait, car il était allé se documenter en Islande, près de l'évêque Magnus, dont dépendaient ces missions.

LE CINE AUX ETATS-UNIS

Les chiffres nous apprennent que l'industrie cinématographique est vraiment, aux Etats-Unis, une chose formidable. Les sommes qui lui sont consacrées représentent un capital de 1 milliard 250 millions de dollars! Si on songe que l'industrie des conserves aux mêmes Etats-Unis représente 2 milliards 200 millions et celle des automobiles 1 milliard 700 millions, on peut juger de son importance.

L'industrie cinématographique aux Etats-Unis est exploitée par 127 compagnies dont 22 forment un trust, 50.000 ouvriers, dont le salaire annuel est de 75 millions, sont employés par ces diverses compagnies.

—o—

TABOUS MALGACHES

Manger des oeufs qui n'ont pu éclore provoque la fausse couche.

Manger des fruits à la lunaison Ala-koosy (neuvième mois de l'année malgache) empêche la conception.

Travailler un samedi empêchera la fille ou l'épouse de devenir mère.

Manger une aile de volaille provoque la fuite de qui l'on désire pour conjoint.

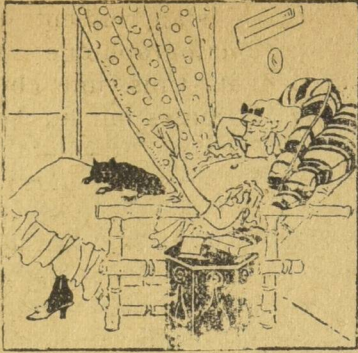
Un coup de pied donné à un frère fait mourir jeune celle qui commet cette brutalité.

Se baigner en la même place qu'un frère fera mourir jeune celle qui commet cette imprudence.

Les coups portés avec une louche empêchent celle qui les a reçus d'enfanter.

Manger la croûte d'une platée de riz, part réservée au mari, c'est renverser les rôles et compromettre la paix du foyer.

(L'Union Médicale du Canada.)



Chronique féminine

par FRANCINE

LES BLONDES SONT A LA MODE

Les blondes sont un objet rare et recherché, si l'on peut dire. A elles vont toute la beauté et toutes les qualités morales, comme si vraiment la délicate carnation de ces femmes et l'ardente blondeur de leur chevelure pouvaient influencer sur leur caractère et les distinguer radicalement de leurs soeurs, les brunes et les rousses. Il en serait ainsi, pourtant. La vogue des blondes ne tient-elle aussi qu'à un caprice passager, comme la couleur ou la coupe d'une étoffe? Jadis, chez les anciens, en Egypte notamment, les femmes s'enorgueillissaient de coiffures rousses. Il en fut de même à Athènes avant qu'on leur préférât les blondes. De nos jours, la mode est plus capricieuse encore; elle était aux rousses il y a quatre ans; elle revient aux blondes. On explique de multiples façons la supériorité des blondes sur les autres femmes.

Ainsi, il y a quelque temps, un sociologue très moderne en cherchait la raison dans le petit nombre de femmes blondes qui divorcent, soit en Angleterre, soit aux Etats-Unis. Si les blondes se tiennent éloignées des tribunaux, c'est que leur ménage va bien, c'est que les maris sont heureux de leur femme, c'est que la femme a

bon caractère. Mais ne pourrait-on pas répondre à cela, et ce serait facile, que les blondes étant infiniment plus rares que les brunes, il n'y a rien d'étonnant que beaucoup moins di-



vorcent. Les partisans des blondes ayant réplique à tout retournent que l'injonction n'est pas sérieuse, leurs calculs étant basés sur les proportions justes et nécessaires.

On a aussi recours à des arguments qui nous semblent à première vue négligeables. Ne dit-on pas que les plus grands artistes préférèrent pour modèles les blondes aux brunes et que toutes les fées bienfaisantes étaient blondes dans l'imagination des poètes qui les enfantèrent?

Suivez vos goûts et inclinations et n'allez pas, chers lecteurs, pour toutes ces raisons, désirer votre voisine blonde et négliger la délicieuse brunette que vous tenez!

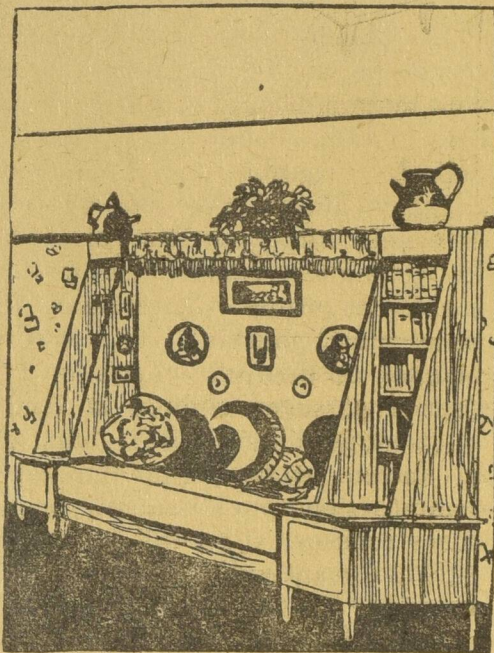
UN DIVAN MODERNE

Le meuble que nous illustrons ci-contre est un divan-bibliothèque pouvant convenir à un atelier, à un cabinet de travail, à une salle à manger de maison de campagne, à un fumoir ou même à un boudoir moderne. Il se compose de trois corps: le divan et les deux bibliothèques.

Pratique et pouvant être établi à peu de frais, c'est un agréable lit de repos, ou même lit de secours qu'on est toujours heureux d'offrir à quelques amies de passage. Prolongé à ses deux extrémités par deux tables de chevet qui sont elles-mêmes des coffres avec tablettes pouvant tenir lieu de petites commodes, ce divan est surmonté d'une planchette du plus charmant effet.

Les bibliothèques sont gracieuses et de ligne très simple, ce qui en rend la réalisation facile. Si donc vous êtes habile dans l'art de la menuiserie (et si vous ne l'êtes pas, vous n'avez qu'à suivre notre série d'articles de "La Revue Populaire", sur l'ébénisterie à la maison), rien ne vous empêchera de construire ce meuble en bois quelconque, peint ou simplement verni en ton chêne. Aucune décoration ne sera nécessaire.

Ce divan reposera sur quatre pieds fixés aux quatre angles ou encore sur des tassets cloués au bas des côtés des coffres. Un coussin épais, sorte de matelas, recouvert de toile de lin ou de métis uni de préférence, complètera le lit et l'on couvrira le mur d'une étoffe semblable à celle de ce matelas, ceci dans l'intervalle laissé libre entre les deux bibliothèques. Ces deux bibliothèques sont reliés dans le haut par la tablette dont j'ai parlé

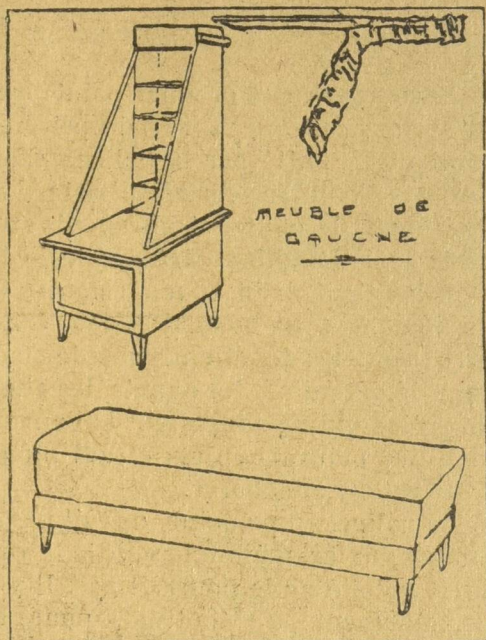


précédemment et qu'agrémentera un petit volant de toile claire à dessins imprimés, dont le fond s'harmonisera avec le ton de la toile du divan.

La division des tablettes de la bibliothèque devra être calculée selon la hauteur des livres à placer, mais il faudra que les intervalles restent les mêmes en regard dans les deux bibliothèques.

Un effet charmant est facilement obtenu par la pose de miniatures ou de tableaux de petites dimensions au-

dessus du divan et sur les bois intérieurs des bibliothèques. Suivant la pièce dans laquelle on place ce meuble, quelques poteries, de vieilles



faïences, des cuivres, compléteront fort agréablement l'installation.

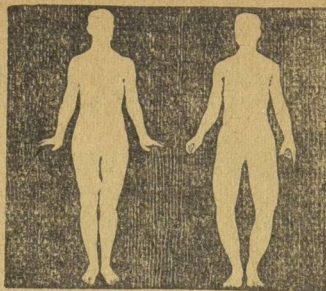
Quelques coussins seront indispensables, pour rendre le divan plus confortable.

— 0 —

ENTRETIEN DES TOILES CIRÉES

Si on a une toile cirée ternie, on se trouvera bien d'étendre dessus au pinceau une légère couche de blanc d'oeuf. Un moment après on rince avec de l'eau tiède. On termine, on frotte bien avec un tampon de chiffon souple et sec. La toile a repris tout son brillant.

En cette saison, on casse parfois des oeufs qui ne sont pas mangeables, on pourra utiliser le blanc pour ce nettoyage, ainsi tout ne sera pas perdu.



UNE JOLIE APPARENCE

est plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes qui ont les jambes arquées ou croches, jeunes ou vieux, seront heureux d'apprendre que ma nouvelle application est prête à mettre sur le marché. Ma préparation redressera les jambes arquées ou croches sûrement, rapidement et définitivement, sans douleurs, ni opération, ni malaises. Elle ne vous empêchera pas de travailler, étant portée la nuit. Mon nouveau modèle breveté numéro 18, E.-U., "Lim-Straitner", est facile à ajuster; ses résultats vous sauveront rapidement des humiliations et amélioreront de 100 p. c. votre apparence.

Ecrivez aujourd'hui pour mon livre gratuit enregistré sur la physiologie et l'anatomie qui vous apprendra comment redresser les jambes arquées ou croches sans aucune obligation de votre part. Ajoutez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, spécialiste, 1099 L. Ackerman Bldg. Binghamton, N.Y.



FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. Clairval 1160

LE CARACTERE DES CRIMINELS

Est-il vrai que tous les ex-prisonniers sont constamment filés et ennuyés par la police? Qu'ils ne peuvent se trouver du travail? Que les prisons regorgent d'innocents? Qu'il y a chez les voleurs un honneur professionnel et un esprit de corps irréductible?— Résultats d'une enquête.

Nous nous faisons, sur les prisons et les prisonniers, des idées absolument fausses et c'est à cause de ces idées répandues dans le public par ceux qui y ont intérêt que nous avons souvent trop de sympathie pour des gens qui, la plupart du temps, n'en méritent aucune.

Interrogés sur le caractère et les moeurs des criminels, ainsi que sur ces rumeurs qui, à la suite de tout procès retentissant, courent dans la ville, des chefs de police ainsi que de simples agents, nous ont répondu à peu près ce qui suit:

10. Les prisonniers, au sortir de prison ou en liberté conditionnelle, ne sont pas pourchassés par la police.

20. L'honneur des malfaiteurs est un mythe, le pire ennemi du prisonnier étant son compagnon de cellule et les voleurs étant toujours trahis par des voleurs.

30. Un ex-prisonnier n'a aucune difficulté, règle générale, à trouver de l'emploi.

40. Les innocents ne sont pas nombreux dans les prisons.

50. Les condamnés à la détention perpétuelle font les prisonniers les plus calmes et les plus dociles.

Revenons sur le premier point: tra-casseries dont les "sortis de prison" seraient en butte par la police. C'est l'excuse ordinaire du récidiviste. Si les agents de police et les agents secrets les laissent tranquilles, ils marcheraient droit et n'auraient plus de démêlés avec la justice. En vérité, rares sont les fonctionnaires de maisons de détention, les agents, les chefs de police qui ne souhaitent la conversion des mauvais sujets et qui même refusent d'y collaborer.

La police, en principe, ne fait pas la chasse aux ex-prisonniers. Elle le voudrait qu'elle ne le pourrait pas. Il y a certainement, à Montréal, pour ne mentionner que la ville la plus populeuse du Canada, 25,000 citoyens qui ont passé par les prisons. Comment les quelques centaines d'agents de police que nous avons peuvent-ils se tenir au fait de toutes les activités de ces personnes et en même temps faire leur service ordinaire? Tous les criminalistes notent qu'un des travers les plus communs chez les vrais bandits est de poser aux martyrs. Qu'ils soient en liberté ou à l'ombre, ces gens se plaignent tout le temps. Dans les meilleurs pénitenciers, là où la discipline est plus douce et le régime alimentaire convenable, ils trouvent à critiquer tout autant que s'ils étaient jetés sur la paille humide des cachots. Ils sont, pensent-ils, les victimes de la société, des fonctionnaires de toute sorte, des juges, des agents. Ils ne peuvent faire un pas, un geste, prononcer une parole qui ne soient mal interprétés.

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. *Le Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353

Tout cela n'est pas entièrement vrai. Et si la police ennuie les malfaiteurs, c'est que les malfaiteurs ennuient la police.

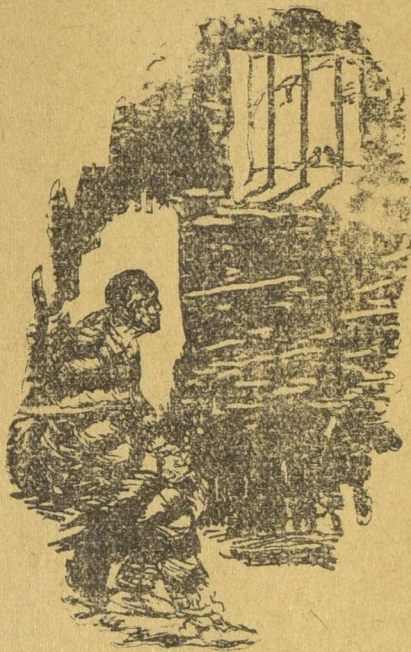
Il peut arriver cependant que la police file de préférence certains repris de justice, certains artistes dont les portraits sont exposés à la Rogies' Gallery. Un cambriolage a été commis dans un quartier où quelques jours auparavant certains individus connus de la police avaient été vus rôdant. La police, en plus, sait que leur vie se passe dans les "salles de pool", les jardins de danse clandestins, les tavernes et boîtes de nuit où fréquente la crapule, et bien que ne travaillant pas, qu'ils font joyeuse vie et dépensent beaucoup d'argent. C'est dans ces cas-là seulement que la police s'empare pour enquête de tels ex-prisonniers.

Ces derniers, quoi qu'ils disent, trouvent facilement de l'ouvrage. Il y a à cela une raison d'ordre psychologique qui est assez amusante. De nombreux patrons se font un point de vanité de donner du travail à des hommes qui ont fait de la prison. Ils aiment montrer ainsi qu'ils ont l'esprit large, qu'ils sont bons diables, qu'ils ne demandent qu'à donner une chance à un individu dont le passé n'est pas recommandable.

Il raconte la chose à ses amis en se donnant des airs de philanthrope. Si le sujet marche droit, il en est tout heureux et se vante de sa clairvoyance. S'il fait des bêtises et déçoit sa confiance, il dira: "Le proverbe ne ment pas. Un voleur est toujours un voleur."

On croit aussi communément que les prisons regorgent d'innocents. Il n'y a pas deux innocents sur mille condamnés à la détention. Les prisonniers les plus intelligents, aux heures

où ils se mettent en frais de confidences avec la police, l'admettent tous. Un jeune banquier raconta un jour à un inspecteur de police de New-York qu'avant d'être incarcéré pour une escroquerie, le problème de l'innocence possible de nombreux condamnés l'avait toujours vivement préoccupé. Une fois en prison et à même de conduire son enquête, il manœuvra pour gagner la confiance de tous ses compagnons de chaînes. Il fit raconter à chacun son histoire et il se trouva que pas un, pas un seul de tous les détenus de cette institution, n'était innocent. Bien mieux, la plupart avaient commis impunément une multitude de mauvais coups.



Quant au prétendu honneur des voleurs, c'est une histoire de vieille femme. Il n'y a pas plus d'honneur corporatif chez les voleurs qu'il n'y en a chez les banquiers, les barbiers, les ouvriers en bâtiment, etc. Il n'y en a pas plus que dans toute autre association d'hommes. Si deux voleurs font

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de cœur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 12 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garant, absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst, Tel. Est 9252J, MONTREAL.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 23F

BOITE 37

WINDSOR, ONT.

CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède universellement renommé de Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure complète. Ecrivez tout de

chure gratuite donnant détails suite à :

TRENCH'S REMEDIES LIMITED

47 St. James' Chambers,

79, rue Adelaide Est.

Découpez cette annonce.

Toronto, Ontario.

Le Samedi

Magazine
hebdomadaire
illustré

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine *LE SAMEDI*.

Nom

Adresse

Adressez à: POIRIER, BESSETTE & CIE,
131 rue Cadieux, Montréal.

ensemble un mauvais coup et qu'ils sont pris, le plus faible ou le moins scrupuleux trahit son camarade. Combien de voleurs vivent ainsi de trahisons! La plupart des arrestations faites par la police, dans des causes importantes, le sont sur des indications, des tuyaux fournis par ces Judas qu'on appelle mouchards, et plus vulgairement chez nous, "stool-pigeons."

C'est pour cette raison que le brigand de profession, déflant et avisé, craint bien plus les gens de son monde que la police.

Enfin, ne dit-on pas que les condamnés à la détention perpétuelle se conduisent en prison comme des forcenés. Ce sont, au contraire, les meilleurs prisonniers de tout pénitencier. Ils savent, ceux-là, qu'en se conduisant bien, leur faute leur sera un jour pardonnée ou qu'une liberté conditionnelle leur sera accordée. Mais, pour cela, il faut que leur carnet matricule ne comporte aucune punition, et ils sont même aidés en cela par leurs camarades qui, souvent, se rendent responsables d'une faute légère commise par un condamné à vie, parce que leur position leur fait pitié.

MOTEUR D'AVION AU NAPhte

Un professeur russe de la Haute Ecole technique, M. Held, aurait inventé un moteur d'avion qui fonctionnerait au moyen de naphte et serait mis en marche par de l'air comprimé. Le nouveau moteur pèserait dix fois moins que les moteurs en usage et consommerait beaucoup moins de combustible.

Les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.